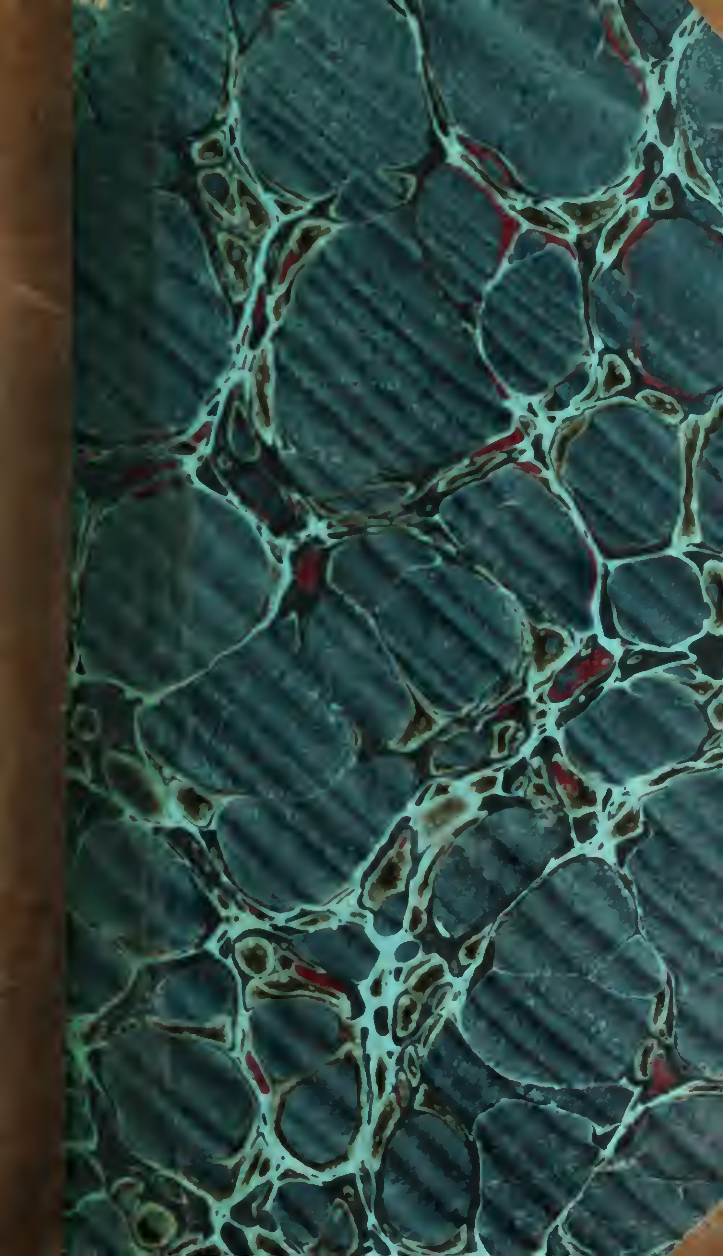




VIE
DE
FREDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

Accompagnée d'un grand nombre de Remarques, Pièces justificatives & Anecdotes, dont la plupart n'ont point encore été publiées.

TOME II.

ANNÉES 1756 à 1763.

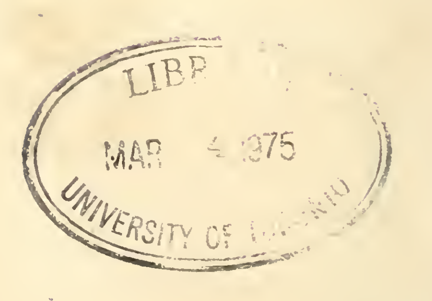




A STRASBOURG 1787.

Chez J. G. TREUTTEL, LIBRAIRE.
A PARIS, chez les principaux LIBRAIRES.
A GENÈVE, chez BARDE, MANGET & Comp.

Avec Approbation & privilège du Roi.


LIBR
MAR 4 1975
UNIVERSITY OF

CINQUIÈME PÉRIODE.

depuis le commencement de la guerre de ſept ans, juſqu'à la paix de HUBERTSBOURG.

1756 - 1763.

L'ANNÉE 1756 eſt célèbre dans l'hiſtoire de Pruſſe, par le commencement d'une guerre où un grand nombre d'ennemis ligués contre cette puiſſance, ébranlèrent ſes fondements, & dont elle ſortit cependant couverte de gloire, après ſept ans de travaux & de combats.

AVANT que de paſſer au commencement de cette guerre fameuſe, donnons une idée des négociations qui y ont rapport.

AU commencement de cette année, le duc de Nivernois vint à Berlin, en qualité d'ambaſſadeur extraordinaire de la cour de France. Il était chargé d'empêcher Frédéric de s'allier avec l'Angleterre, & il voulait négocier une

alliance entre ce prince & la France. Il ne fut point écouté ; & on continua les négociations avec l'Angleterre. Le traité fut conclu à Londres (1). Les deux puiſſances paraiſſaient n'avoir d'autre intention que de conſerver la paix en Allemagne, & de s'oppoſer aux troupes étrangères qui voudraient entrer dans l'Empire. (2)

De cette manière, la France perdit l'eſpérance de voir la Pruſſe ſe ranger de ſon côté, ou prendre le parti de la neutralité. Elle ſe voyait arrêtée dans le projet de rendre l'Allemagne le théâtre de la guerre, & d'attaquer l'Angleterre dans l'électorat de Hanovre. Dans cette ſituation, elle conclut avec l'Impératrice-Reine un traité de neutralité & de défenſe réciproque. Il fut ſigné à Verſailles le 1 mai 1756. L'Impératrice-Reine y promettait de ne point prendre part à la guerre de la France & de l'Angleterre ; mais le traité portait que les deux puiſſances contractantes, ſe garantiraient mutuellement leurs poſſeſſions en Europe, & qu'elles fourniraient 24,000 hommes de troupes auxiliaires contre ceux qui voudraient les attaquer. Par ce moyen, la France ſe procurait un allié puiſſant en Allemagne ; & l'Impératrice-

Reine qui ne pouvait attendre aucun ſecours de l'Angleterre pour exécuter ſes projets contre la Pruſſe, ſe lia volontiers avec la France, parce qu'elle s'aſſurait par là un ſecours conſidérable, & qu'elle eſpérait, par l'influence de cette puiſſance, pouvoir engager les Suédois à s'allier avec elle, contre la Pruſſe.

Le Roi de Pruſſe qui était informé de tout, fit quelques négociations pour prevenir les deſſeins ſecrets de ſes ennemis; & travailla auſſi de même que les autres puiſſances, à ſe mettre en état de repouſſer la force par la force.

Il ſavait que les cours de Vienne, de Pétersbourg & de Saxe avaient formé le projet de le détruire, il avait découvert par hazard & par la trahiſon d'un ſecrétaire Saxon que ces trois cours, auſſitôt après la paix de Dreſde (1746) avaient conclu un traité d'alliance & de partage éventuel de ſes états en cas de guerre. Depuis 1753 jusqu'en 1756, il recevait tous les jours de poſte des copies de toutes les dépêches de la cour de Saxe, & il ne pouvait plus douter que ces trois cours, ne travaillaſſent à amener la guerre.

Ayant appris au mois de juin que les armemens de la Ruſſie en Livonie devenaient très-

férieux, il envoya dans la baffe-Poméranie 7 bataillons avec un régiment de dragons & de houfards, dans le deffein de renforcer les troupes pruffiennes qui fe trouvaient déjà dans cette province. Bientôt après, ayant appris que la cour de Vienne, à la fuite de fon traité avec l'Angleterre, fefait des armemens & des préparatifs de guerre confidérables en Bohème, fur les frontières de la Siléfie, & dans tous fes états héréditaires, il fit demander amicalement à la cour de Vienne fi ces préparatifs le regardaient? (3) L'Impératrice-Reine répondit que dans les circonftances actuelles, elle avait jugé à propos de faire faire quelques préparatifs de guerre pour fa défenfe & celle de fes alliés; ce qui ne pouvait tourner au préjudice de perfonne. Une réponfe fi vague ne pouvait fatisfaire le Roi. Il déclara qu'il était inftruit que les cours de Vienne & de Pétersbourg avaient formé le projet de l'attaquer, & demanda une réponfe claire & précife, par laquelle l'Impératrice déclarerait qu'elle ne voulait l'attaquer ni dans l'année 1756, ni dans la fuivante. Il ajoutait qu'il regarderait toute réponfe équivoque comme une déclaration de guerre. Alors on lui répondit que la cour de

Pruſſe avait commencée à faire les préparatifs & les armemens, qu'il n'exiſtait entre l'Impératrice-Reine & l'Impératrice de Ruſſie, aucune alliance contre le Roi de Pruſſe; & qu'en conſéquence on ne pouvait imputer à l'Impératrice-Reine les fâcheux événements que le Roi paroiſſait craindre. Frédéric fit encore une nouvelle démarche pour engager la cour de Vienne à la paix; & lorſque ſes troupes furent entrées en Saxe, il fit déclarer à Vienne, qu'il les retirerait & mettrait tout dans le premier état, ſi l'Impératrice voulait ſeulement lui donner l'aſſurance qu'il avait demandée dans ſa déclaration précédente. Cette démarche n'eut pas plus de ſuccès que les précédentes.

ALORS toutes les négociations furent rompues; & les envoyés des deux cours ſe retirèrent chez eux chacun de ſon côté. (4)

BIENTOT après parut un reſcript circulaire de la cour Impériale, où il était queſtion des armemens du Roi de Pruſſe au milieu de la paix; & où on aſſurait que l'alliance conclue avec la France, ne contenait aucun article ſecret qui eût rapport à des changemens dans la religion, à l'oppreſſion de la religion Proteſtante en Allemagne, ou qui tendit à porter

atteinte à la liberté de l'Empire au ſujet de l'élection d'un roi des Romains. Frédéric publia auſſi de ſon côté un écrit de la même nature, (5) où il prouvait que la cour Impériale avait commencé les armemens, & lui reprochait d'avoir refuſé de s'expliquer amicalement ſur le but de ces préparatifs.

TOUTES ces négociations de la part du Roi, lui laiſſaient toujours le tems de ſe préparer. En preſſant la cour de Vienne de s'expliquer, il eſpérait ou de diſſiper l'alliance formée contre lui, ou du moins d'acquérir ſur ſes opérations des lumières qui le dirigeraient dans la manière de les prévenir. La conduite de la cour de Vienne juſtifiait aſſez ſes craintes. La ſituation des états Pruſſiens fait aux ſouverains de cette monarchie, une loi indiſpenſable de n'attendre jamais l'ennemi dans leur pays. Frédéric ſentait la vérité de ce principe; & l'expérience lui avait appris combien il pouvait lui être avantageux. L'incendie était inévitable, Frédéric crut gagner beaucoup en l'allumant lui-même dans un pays éloigné de ſes états, & en forçant à la défenſe, un ennemi qui ſe préparait à l'attaquer. La guerre fut réſolue. (6)

Vers la fin du mois d'août, les troupes pruſſiennes ſe mirent en mouvement. Un corps commandé par le Feld-maréchal de Lewald, reſta en Pruſſe, pour s'oppoſer à l'armée Ruſſe. On ne laiſſa que quelques régiments dans l'Oſt-Friſe & la Weſtphalie, parce que le Roi prévoyait, qu'au milieu du grand nombre d'ennemis qu'il avait à combattre, il lui ſerait impoſſible de défendre ces provinces éloignées contre les forces de la France. La Poméranie ne fut gardée de même que par un petit nombre de troupes, parce qu'alors on craignait peu les Suédois.

40,000 hommes diviſés en 3 différens corps, entrèrent en Saxe; le premier qui formait l'aile droite, était commandé par le duc Ferdinand de Brunſwic. Il s'avança du duché de Magdebourg par Halle, Leipzic, Borna, Chemnitz, Freiberg, Dippolswalde, & ſe rendit à Dreſde où était le rendez-vous général de l'armée. Le ſecond qui formait le milieu était commandé par le Roi lui-même. Il prit ſa route le long de la rive gauche de l'Elbe, paſſa par Wittenberg, Torgau & Meiſſen, d'où il ſe rendit à Dreſde par Keſſelsdorf. Le troiſième qui formait l'aile gauche s'avança ſous les ordres du

duc de Bevern, des environs de Francfort fur l'Oder, par Elfterwerda, Bautzen, Stolpe & Lohmen; & vint camper vis-à-vis de Pirna, fur la rive droite de l'Elbe. Le 6 feptembre toute l'armée pruffienne était raffemblée dans le voifinage de Drefde.

La Saxe avait à peine 15,000 hommes pour fa défenfe; & cette faible armée n'était pas encore affemblée. Drefde était fans garnifon. A la nouvelle de l'irruption des Pruffiens, Augufte avait raffemblé toutes les troupes faxonnes, & s'était campé avec elles près de Pirna fur l'Elbe, entre les fortereffes de Kœnigsftein & de Sonnenftein. La Saxe fut foumife fans coup férir, Drefde ouvrit fes portes. Frédéric avait deffein de forcer le Roi de Pologne à fe joindre à lui, pour attaquer la Bohême; ou du moins, en cas de refus, il fe ménageait un prétexte pour garder la Saxe. Une autre intention dirigea les arrangements de cette campagne. On voulait fouiller dans les archives de Drefde, & on efpérait y trouver des pièces propres à juftifier la conduite du Roi. En effet, Frédéric ne fut pas plutôt entré dans la ville, qu'il demanda les clefs du cabinet & des archives. On refufa de les lui remettre. La Reine

de Pologne, fille de l'Empereur Joſeph, ſe mit elle-même devant les portes pour empêcher de les enfoncer ; & on fut obligé d'uſer de violence, pour la faire retirer.

On ouvrit le cabinet & les archives, & Frédéric y trouva des preuves de la défiance que ſa puiſſance avait fait naître dans l'eſprit de ſes voiſins. La cour de Pruſſe cita dans ſes manifeſtes pluſieurs lettres par leſquelles la cour de Saxe avait déclaré qu'elle était prête d'accéder à l'alliance de Pétersbourg, contre la Pruſſe ; *pourvu que l'on voulût fixer la part qu'elle aurait à la conquête des états pruſſiens, aux priſonniers & au butin.* (7) Cependant, ſelon ces mêmes lettres, au mois de juin 1756, la Saxe n'avait pas encore accédé à cette alliance. Ce pays, pour ainſi dire, ſans défenſe, avait cru le danger plus éloigné qu'il ne l'était en effet. La plus grande faute que l'on puiſſe faire, dans l'adminiſtration actuelle, c'eſt de n'être pas toujours préparé à la défenſe. La Saxe était épuiſée. Un Electeur revêtu de la dignité royale, tirait ſans ceſſe de cette province de quoi ſoutenir un luxe & une magnificence exceſſives ; & le déſordre des finances achevait de perdre ce malheureux pays. La Saxe n'avait plus ni

argent, ni troupes, ni forteresses. On avait oublié l'art militaire, pour ne songer qu'à la pompe & aux plaisirs. (8)

Cette prise de possession de la Saxe ne fut point appellée attaque, irruption, invasion, conquête; mais seulement *dépôt* pour la sureté des états du Brandebourg. Le Roi laissa à la plume de ses ministres le soin de justifier cette démarche aux yeux de l'univers, & il se trouva des gens qui s'épuisèrent en vains raisonnemens pour prouver que ce n'était point une violence, & qui crurent avoir démontré que la Saxe avait formé des projets terribles pour attaquer la Prusse, tandis qu'elle n'avait pas encore songé seulement à sa propre défense. La vraie philosophie méprise ces vains raisonnemens; mais malheureusement pour l'humanité, la politique les adopte. Le Roi de Prusse ne se fondait que sur des conjectures. On ne rougit pas de dire, parmi les raisons qui tendaient à les appuyer, que l'on avait trouvé sur quelques chemins de la Saxe des poteaux avec l'inscription *Heerstrasse* (chemin de l'armée;) on reprochait aussi aux Autrichiens d'avoir fait à Vienne une procession en l'honneur de Ste Hédewige, patrone de la Silésie, & quelques habiles

publiciftes du cabinet pruffien en concluaient avec autant de fcience que d'efprit, qu'on voulait gagner la patrone , pour qu'elle aidât à recouvrer la province.

A confidérer la chofe en bonne politique, rien n'était plus naturel que la conduite du Roi de Pruffe. La Saxe lui procurait une infinité d'avantages importans pour la guerre avec l'Autriche. C'était une barrière, un paffage, une communication avec le Brandebourg & la Siléfie. Il fe voyait maître de l'Elbe depuis Magdebourg jufqu'en Bohème, & pouvait entretenir fon armée aux dépends d'autrui. Il aurait été bien moins avantageux que la Saxe fe fût déclarée neutre, ou même qu'elle fe fût alliée avec lui.

Afin de s'affurer tous ces avantages, il forma le projet de défarmer l'armée faxonne, & de l'empêcher de fe joindre aux Autrichiens. La nature & l'art avaient fortifié le camp de Pirna où elle fe trouvait. Le Roi réfolut de l'y bloquer & de la forcer à fe rendre. 38 bataillons & 30 efcadrons l'environnèrent, tandis que le refte de l'armée, c'eft-à-dire, 28 bataillons & 60 efcadrons continuèrent leur route vers la Bohème, fous la conduite du général Keith.

La cour Impériale avait difpofé les chofes de manière qu'il fe trouva en Bohème deux armées pour s'oppofer aux entreprifes des Pruffiens. La plus confidérable commandée par le général Broun, campa près de Colin, & l'autre s'affembla près de Kœnigsgrætz fous les ordres du prince Piccolomini. Lorfque le général Broun apprit que l'armée pruffienne s'approchait, il détacha le général de Wied avec un corps pour aller camper près de Nollendorf & former des avant-poftes près de Péterswalde, afin d'établir une communication avec l'armée faxonne bloquée à Pirna. Le Roi, pour couvrir fes troupes qui affiégeaient l'armée faxonne, détacha le duc Ferdinand de Brunfwic avec un petit corps & l'envoya en Bohème. Le duc avait ordre de fe camper de manière qu'il pût réfifter à un corps fupérieur en nombre; & l'empêcher de pénétrer en Saxe. Il s'acquitta très-bien de fa commiffion, chaffa fans beaucoup de peine les ennemis de Péterswalde & Nollendorf, & campa près d'Auffig où on établit la boulangerie. On prit la fortereffe de Tefchen qui fit peu de réfiftance. La garnifon fut faite prifonnière; & on établit le camp près de Johnsdorf. Le général Broun qui avait ordre de délivrer l'armée

de Pirna, était forti du camp de Colin, & s'était campé à Budin. A cette nouvelle, le Roi partit de la Saxe avec un renfort, & fe rendit au camp de Johnsdorf. Quoique ce camp fût retranché, il ne jugea pas à propos d'y attendre l'ennemi; & prit la réfolution de s'avancer par Tirmitz & Welmina, pour s'emparer des paffages des montagnes, & mettre Broun hors d'état de faire la moindre entreprife en faveur des Saxons. Broun s'était avancé dans les environs de Lowofitz; & le 1 octobre, le Roi s'étant avancé de Welmina vers cet endroit, il y eut une bataille, où les deux partis difputèrent avec courage la victoire, qui refta enfin aux Pruffiens. (9) Le feu dura depuis fept heures du matin jufqu'à trois heures après midi. La cavalerie pruffienne fit une attaque heureufe fur la cavalerie autrichienne; mais ayant voulu franchir une tranchée, ils furent reçus par un feu violent, & forcés de fe retirer avec perte. L'aile gauche des Pruffiens, s'empara de la montagne de Lobofch & de la ville de Lowofitz, malgré la vive réfiftance des ennemis; mais la droite refta tranquille fur le mont Homolca, fans prendre part à la bataille. Le général Broun couvrit avec fon aile gauche, la retraite de fon

armée, qui regagna pendant la nuit le camp de Budin.

Ce mauvais ſuccès ne découragea point Broun. Quelques jours après, il fit une nouvelle tentative pour délivrer les Saxons. Son plan était bien conçu. Le 11 octobre, il avait conduit 10,000 hommes vers Schandau près du camp Saxon, ſur les brods de l'Elbe. La marche avait été conduite avec tant de ſecret & de précaution, que les Pruſſiens les virent paraître tout-à-coup, avant que d'avoir été informés de leur deſſein. Le poſte de Schandau était occupé par 4000 Brandebourgeois. On était convenu que les Saxons ſortiraient de leur camp la nuit ſuivante, ſous le canon de la fortereſſe de Kœnigsſtein; & qu'ils paſſeraient l'Elbe pour ſe joindre aux Autrichiens, tandis que les derniers attaqueraient les Pruſſiens près de Schandau; & les empêcheraient par là de s'oppoſer au paſſage. Mais les ponts de bateaux deſtinés à ce paſſage ne furent prêts que la nuit ſuivante, & les Saxons diſent eux-mêmes que les pêcheurs refusèrent leurs ſecours. Tant il eſt vrai qu'il y a une liaiſon étroite entre l'obéiſſance des ſujets & la puiſſance du ſouverain qui eſt chargé du ſoin de les protéger ou de les défendre. La ſortie du camp ſe fit lente-

ment à caufe des mauvais chemins, de forte que les Saxons ne fe trouvèrent que le 13 à l'endroit indiqué. De cette manière, les Pruffiens eurent le tems de fe renforcer. Broun commençait à douter du fuccès, & le 14 il fe retira en Bohème fans avoir tenté la jonction. Les Saxons n'étant plus défendus par leur camp, perdirent tout courage & fe rendirent prifonniers. On en fit des troupes pruffiennes, les régiments furent obligés de prêter ferment au Roi de Pruffe, qui leur donna des officiers pour les commander. L'infanterie fut mife dans des villes pruffiennes, & on difperfa la cavalerie dans les efcadrons de l'armée. 200 pièces de gros canon, avec les bagages & les provifions devinrent la proie du vainqueur.

AUGUSTE demanda que fes gardes ne fuffent point faits prifonniers. Mais Frédéric répondit qu'il ne voulait pas avoir la peine de les prendre une feconde fois.(10) Augufte après avoir perdu fes états héréditaires, fon armée & fa garde, fut obligé de recevoir, comme une grace de la part de fon vainqueur, des paffeports & des chevaux de pofte pour fe rendre en Pologne. Son royaume lui fournit une retraite ; ce fut le feul fecours qu'il en tira. Les Polonois ne mirent pas un homme fur pied, & ne firent pas un pas pour foutenir leur Roi.

L'ARMÉE pruſſienne prit ſes quartiers d'hiver en Saxe & fut entretenue aux dépens de ce pays.

AVANT & après l'invaſion de la Saxe, le Roi de Pruſſe avait toujours entretenu des négociations avec le Roi de Pologne (11). Mais il paraît que ſon unique but était d'ôter à ce prince le tems de prendre des meſures pour s'oppoſer aux opérations qu'il méditait contre l'Autriche. Frédéric n'avait ſans doute nulle envie de faire un traité, puiſqu'il n'exigeait rien moins que de garder la Saxe, & que l'armée ſaxonne ſe diſperſât. Il eſt clair qu'il n'en agiſſait ainſi que pour faciliter ſes projets en Bohème, & pour diſſiper, ſur ſon paſſage, tout ce qui aurait pu s'y oppoſer. Rien n'était plus prudent que cette conduite, il était trop bien informé des liaiſons de la Saxe, pour ſe fier aux promeſſes d'Auguſte; il eſt bien croyable qu'il ſe ferait répenti d'avoir laiſſé derrière lui l'armée ſaxonne. Le Roi de Pologne avait beau promettre de la diſperſer, il lui était aiſé de la raſſembler bientôt, & de la renfermer à ſon gré.

FRÉDÉRIC ayant rempli ſes vues pour cette campagne, ordonna à ſon armée de Bohème de ſe retirer en Saxe pour y prendre ſes quartiers

d'hiver

d'hiver. Le 20 octobre, le Roi alla en Bohème avec un petit corps de troupes, pour faciliter cette retraite. Au milieu de novembre, l'armée du Roi entra dans ſes quartiers d'hiver ; de manière qu'elle était couverte par des poſtes conſidérables, du côté des frontières de la Bohème. Le lieutenant-général de Winterfeld qui avait été envoyé de Saxe dans les environs de Landshout & de Hirſchberg avec ſept bataillons & dix eſcadrons, ſe trouva entre l'armée du Roi, & celle que le maréchal de Schwérin commandait en Siléſie ; & il y avait une chaine de poſtes depuis les frontières de la Moravie juſqu'au Voigtland, vers les frontières de la Bohème.

Du côté de la Siléſie, le général Schwérin était entré en Bohème par le comté de Glatz, & avait campé près d'Aujeſt, non loin de Kœnigsgrætz. Dès les premiers jours, il y eut une eſcarmouche ſanglante avec l'avant-garde autrichienne, commandée par le général Buccow. Ce dernier avait envoyé vers la forêt d'Oberbles le colonel de Luſinski avec un détachement de 700 houſards & dragons d'élite, pour ſurprendre les avant-poſtes gardés par des houſards pruſſiens. Ils attaquèrent vivement ; mais les régiments de Wartenberg & de Wech-

mar, les forcèrent à ſe retirer avec une perte de 127 priſonniers. L'armée autrichienne commandée par le général Piccolomini ſe retrancha avantageuſement dans ſon camp près de Kœnigsgrætz, au confluent de l'Adler & de l'Elbe; de manière que le général Schwérin ne put l'attaquer. Le 21 octobre, l'armée pruſſienne commença la retraite. Vers les frontières du comté de Glatz, l'arrière-garde eut une eſcarmouche à eſſuyer, dont elle ſe tira avec honneur; & vers la fin de novembre, l'armée du général Schwérin était dans ſes quartiers d'hiver.

L'ANNÉE 1757 eſt remarquable. L'empereur demanda du ſecours aux états de l'Empire; qui levèrent une armée en ſa faveur.

LE Palatinat, la Bavière, le Wirtemberg, Mayence & Wirzbourg envoyèrent des troupes auxiliaires à l'Impératrice-Reine, & l'Empereur lui-même en qualité de grand duc de Toſcane tira quelques troupes de Florence.

PENDANT tout l'hiver, l'armée fut le rendez-vous des troupes de l'Impératrice-Reine qui y vinrent des Pays-Bas, de l'Italie, de la Hongrie, & de toutes les provinces de l'Allemagne. Cinq régiments d'Oulans ſe joignirent à la cavalerie ſaxonne & paſsèrent de Pologne

en Moravie. Jamais l'Autriche n'avait eu une armée plus forte. Le prince Charles de Lorraine en eut le commandement.

Le Roi de Pruſſe renforça ſon armée en Saxe, & pour s'oppoſer aux troupes légères des Hongrois, il forma une eſpèce d'infanterie légère ou *bataillons-francs* dont il ſe ſervait à peu-près en guiſe de Croates.

Mais l'Autriche ne fut pas la ſeule puiſſance contre laquelle Frédéric eut à ſe défendre. Une armée Ruſſe commandée par le général Apraxin s'avanca contre le royaume de Pruſſe. Cent mille Français ſe préparèrent à faire une irruption dans la Weſtphalie pruſſienne. Les états de Suède avaient déjà réſolu en qualité de garants de la paix de Weſtphalie, d'envoyer une armée en Poméranie, pour s'oppoſer au Roi de Pruſſe, & ſecourir les états de l'Empire.

Dès le mois de ſeptembre 1756, le tribunal de l'Empire, ou plutôt le conſeil aulique avait ſommé le Roi de Pruſſe à venir rendre compte de ſa conduite, comme perturbateur de la paix publique. On lui ſignifia de retirer ſes troupes de la Bohème & de la Saxe; & comme il refuſa de le faire, on le mit au ban de l'Empire, & les

états furent fommés d'affembler une armée pour exécuter la fentence. (12)

La puiffance des ennemis de Frédéric montait à 700,000 hommes, & Frédéric avec tous fes alliés en avait à peine 260,000.

Comme quelques-uns de fes ennemis ne pouvaient commencer leurs opérations que fort avant dans l'année, il réfolut d'ouvrir la campagne le plutôt qu'il pourrait; & d'attaquer avec toutes fes forces réunies, le plus puiffant & le plus à fa portée, c'eft-à-dire, l'Impératrice-Reine. Il fentait que s'il avait le bonheur de frapper un coup décifif, dès l'ouverture de la campagne; il rallentirait, ou diffiperait peut-être tout-à-fait l'exécution des projets des autres puiffances.

Si ces motifs pouffaient le Roi, à preffer une action décifive; les mêmes raifons engageaient l'Impératrice-Reine, à fuivre un fyftème oppofé. Elle réfolut de s'en tenir fur la défenfive, jufqu'à ce que fes alliés puffent entrer en campagne. Elle prévoyait qu'alors, Frédéric ferait obligé de partager fon armée en différents corps, ce qui diminuerait fes forces de tous côtés. Elle attendait ce moment favorable pour commencer fes opérations. Jufqu'alors elle ne

ſongea qu'à mettre ſes poſſeſſions en ſureté contre les attaques de ſon ennemi.

D'APRÈS ce ſyſtême, le général Broun diviſa ſon armée en différents corps. Le premier qui était commandé par le duc d'Aremberg ſe poſta près d'Eger ; le ſecond ſous les ordres de Broun près de Budin ; le troiſième commandé par le comte de Kœnigsegg, près de Reichenberg ; & le quatrième reſta en Moravie, ſous les ordres du comte Serbelloni.

PAR cette diſpoſition, le général croyait pouvoir couvrir la Bohème. Chacun de ces corps était conſidérable, & on pouvait aiſément les raſſembler pour repouſſer l'ennemi par-tout où il tenterait d'entrer dans le royaume.

LE Roi qui voulait entrer dans la Bohème, diviſa auſſi ſon armée en quatre corps. Le premier commandé par le prince Moritz était près de Chemnitz, Frédéric commandait le ſecond à Lokowitz, le troiſième était à Zittau ſous les ordres du duc de Bevern, & le quatrième en Siléſie ſous le général Schwérin. Chacun de ces corps était aſſez fort, & le Roi crut qu'ils pouvaient entrer ſéparément dans la Bohème. Cependant pour ne pas les expoſer à être battus ſéparément, il ordonna aux deux

premiers de ſe réunir dès qu'ils auraient derrière eux, les chemins étroits des montagnes qui ſont entre Lowoſitz & Eger. La même jonction devait avoir lieu ſur l'Iſer, dans les environs de Turnau. En réuniſſant ainſi ces quatre corps, il croyait pouvoir parvenir en ſureté juſqu'à Prague, où était le rendez-vous général de l'armée.

Le Roi qui craignait que l'ennemi ne fît occuper par un corps d'infanterie, les défilés des montagnes, entre Lowoſitz & Lokowitz, ordonna au prince Moritz d'entrer dans le cercle de Satz, & de l'occuper ſans délai, du côté de la Bohème. Cette démarche aurait ſans doute forcé l'ennemi de quitter les montagnes, de peur de ſe trouver enfermé par ces deux corps.

En conſéquence, le prince Moritz quitta Chemnitz au commencement d'avril, & s'avança droit vers Eger par Zwikkau & Plauen, dans le deſſein de faire croire à l'ennemi qu'il avait deſſein d'attaquer cette place, ou d'entrer en Bohème par cet endroit. Le duc d'Aremberg trompé par cette fauſſe marche, raſſembla toutes ſes forces près d'Eger ; alors le prince Moritz prit une autre route, & marcha en grande hâte vers l'endroit où il devait ſe rendre.

Le 23 avril, il ſe joignit à l'armée du Roi près de Linay. Frédéric avait auſſi paſſé les montagnes ſans de grands obſtacles, après avoir mis en fuite les Autrichiens qui gardaient les poſtes d'Auſſig, ſous les ordres du général Draſſchkowitz.

Comme le camp de Budin était très-fort, parce qu'il était couvert par l'Eger, le Roi ne jugea pas à propos de l'attaquer de front, il remonta la rivière vers Koſchtitz, fit dreſſer des ponts, & paſſa la rivière avec toute l'armée, dans la matinée du 26.

Là, ſes troupes légères & ſon avant-garde rencontrèrent les troupes du duc d'Aremberg qui venait d'Egra dans le deſſein de camper dans cette contrée, ou de ſe joindre au général Broun. Mais la rencontre des troupes du Roi lui firent prendre le parti de ſe retirer vers Welwarn.

Broun voyant que le Roi avait paſſé l'Eger & s'était campé ſur ſon flanc gauche, jugea à propos de quitter ſa poſition près de Budin, & de ſe retirer ſur Prague. Il y réuſſit ſans perdre un ſeul homme.

Alors le Roi fit racommoder les ponts de Budin, pour faire paſſer plus aiſément ſes

convois, & il dirigea auſſi ſa marche vers Prague où il arriva le 2 mai. Il campa ſur le mont blanc à la gauche de la Mulde. Les Autrichiens commandés alors par le prince Charles de Lorraine, avaient abandonnés ces poſtes, & s'étaient retirés de l'autre côté de la rivière.

PENDANT que ces choſes ſe paſſaient, le duc de Bevern avait auſſi fait des mouvemens le 20 avril, & s'était avancé le même jour de Zittau vers Reichenberg. Là, il trouva le comte de Kœnigsegg qui était campé avec 20,000 hommes dans une vallée ſituée entre deux hautes montagnes. Sa poſition était telle que l'aile droite & le centre étaient très-forts, & qu'il n'était pas aiſé de l'attaquer de front. Le duc de Bevern ayant choiſi cette route, pour ſe joindre au général Schwérin, ſe vit obligé de ſe battre; il ne lui reſtait plus qu'à choiſir la manière la plus avantageuſe. Ses troupes étaient derrière un ruiſſeau bourbeux, qu'il ne pouvait paſſer ſans s'expoſer au feu de l'ennemi, avant que d'être formé. Réſolu d'attaquer l'aile gauche des ennemis, il commença par envoyer le général Leſtwitz au-delà de la Neiſs, pour attaquer l'aile droite, ou plutôt pour l'amuſer. Alors il donna ordre à la cavalerie d'avancer

& d'attaquer. L'attaque fut vive; mais ſans ſuccès. Les Pruſſiens furent repouſſés. Enfin le duc vit qu'il ne pourrait jamais attaquer avec ſuccès la cavalerie ennemie, tant que ſes deux flancs ſeraient couverts par l'infanterie & l'artillerie. En conſéquence il fit retirer ſes troupes. Après cela, il détacha différens bataillons de ſon aile droite, afin de monter le plus haut qu'ils pourraient ſur les montagnes, pour prendre en flanc & en queue la cavalerie que l'ennemi avait placée dans un bois, au pied de ces montagnes. L'ordre fut exécuté ponctuellement. L'ennemi quitta le bois, & donna ainſi occaſion à la cavalerie du duc de renouveller l'attaque; qui ſe fit alors avec ſuccès. La cavalerie ennemie ne put réſiſter en même tems au choc, & au feu de l'infanterie pruſſienne, qui occupait le bois. Une manœuvre habile acheva de donner tout l'avantage au duc de Bevern, & les Autrichiens furent chaſſés de la vallée.

Le duc les ſuivit. Ils s'étaient campés à Saskal dans une poſition avantageuſe, & on croyait qu'il y aurait une nouvelle action; mais les Autrichiens ayant appris que le général Schwérin arrivait de Siléſie avec ſon armée, quittèrent tout-à-coup leur poſition, & ſe retirèrent

vers Prague pour rejoindre la grande armée. Alors le duc ſe joignit au général Schwérin, & forma juſqu'à Prague l'aile gauche de ſon armée.

Le 5 mai, les troupes du Roi ſe réunirent près de Prague, où l'armée autrichienne était raſſemblée, preſque ſous le canon de la forteresse. Sa poſition avantageuſe, dans un camp retranché & entouré de batteries, n'empêcha point le Roi de l'attaquer le lendemain; & il y eut une des plus fameuſes batailles de cette guerre.

Le Roi qui était le 5 au-delà de la Mulde, vers la petite partie de la ville de Prague, avec l'armée qu'il avait amenée de la Saxe, laiſſa le général Keith ſur le mont-blanc avec un corps de troupes. Le ſoir du même jour, il paſſa la Mulde avec le reſte au-deſſous de Prague, & le matin du 6, il ſe joignit à l'armée de Schwérin qui avait paſſé l'Elbe auprès de Melnic. L'armée pruſſienne était de 80,000 hommes. Les Autrichiens commandés par le prince Charles de Lorraine, avaient formé un camp défendu à gauche par la citadelle de Ziskaberg, en queue par la ville de Prague, & en tête par des montagnes eſcarpées & des batteries. A droite

était un pré marécageux, traverſé par une chauſſée pour le canon. Le Roi reſta une demi-heure avec le général Schwérin à examiner d'une hauteur la poſition de l'armée ennemie. (13) L'attaque devait ſe faire en tête. Schwérin ne fut pas de cet avis, & il fit tant que le Roi lui permit d'avancer vers l'aile droite des Autrichiens. Pour y parvenir, il fut obligé de faire un grand détour. De cette manière, les Autrichiens eurent le tems de s'y renforcer & de s'emparer de quelques hauteurs. Le prince de Lorraine fit avancer la ſeconde ligne de cette aile dans la première, afin de l'allonger; & comme l'aile gauche était aſſez défendue par la ville, il en détacha 13 régiments de cavalerie pour aller au ſecours de la droite. Lorſque la cavalerie pruſſienne fut arrivée vers la chauſſée, elle trouva devant elle une ligne de 104 eſcadrons. A la vue des Pruſſiens, cette ligne tira à cinquante pas, & fondit enſuite ſur eux avec tant d'impétuoſité, qu'ils furent obligés deux fois de reculer. Un pareil ſort ſemblait attendre l'infanterie pruſſienne. Pour pouvoir ſe former, elle était obligée de ſortir d'un chemin étroit. Une batterie de douze canons défendait la ſortie; & mit l'infanterie en déſordre. Ceux qui

étaient déjà paſſés, & qui s'étaient formés ne pouvaient réſiſter au feu de l'ennemi. Quelques régiments reculèrent au-delà de la chauſſée; toute l'aile gauche commençait à plier, la bataille ſemblait perdue. On ordonna à la ſeconde ligne de tirer ſur la ſeconde qui pliait. Ce moyen augmenta le carnage, ſans rendre le courage aux ſoldats. Une action héroïque fit changer la fortune. Schwérin était dans le défilé. Il voit ſon propre régiment héſiter devant une batterie. Auſſitôt il arrache un drapeau des mains d'un enſeigne, l'agite, s'avance à la tête du régiment, & s'écrie: *Lâche qui refuſe de me ſuivre!* Il marche, on le ſuit, on ſe preſſe; le régiment ſort du défilé, & Schwérin tombe mort ſous le drapeau qu'il tenait à la main. Ce ſacrifice héroïque qui n'eut jamais d'exemple que chez des peuples libres, (14) fut le ſignal de la victoire. Les Pruſſiens reprennent courage; toute la ligne s'avance avec intrépidité, le Prince Henri de Pruſſe & Zieten firent des prodiges de valeur. Ce qui avait paru donner la victoire aux Autrichiens fut cauſe de leur perte. Leur aile droite, en s'avançant ſur l'aile gauche des Pruſſiens, s'était trop éloignée de l'armée. Auſſitôt le Roi fit avancer quelques regiments dans

l'efpace qui les féparait. De cette manière l'aile droite fut coupée, fe trouva entre deux feux; & dans l'impoffibilité de rejoindre la gauche, elle fe retira fur Benefchau.

ALORS le Roi attaque l'aile gauche avec un feu égal. Le carnage eft affreux. Les Autrichiens cédent, & fe trouvant enfermés de tous côtés, ils font forcés de fe jetter dans la ville. Ils comptaient fortir par une autre porte; mais Keith les en empêcha.

48,000 Autrichiens avec un grand nombre de princes & de généraux fe virent enfermés dans Prague. 10,000 avaient été faits prifonniers par les Pruffiens. 5000 étaient tués ou bleffés; fur le champ de bataille. Le vainqueur avait pris 240 pièces de canon. (15)

FRÉDÉRIC perdit 10,000 hommes dans cette action; il perdit plus qu'une armée entiere, le général Schwérin. Le général Broun fut auffi enlevé aux Autrichiens, & cette perte ne dut pas leur être moins fenfible. Il avait commandé l'aile droite contre Schwérin, & mourut quelques jours après, des bleffures qu'il avait reçues dans la bataille. (16)

ON eft effrayé quand on penfe qu'une journée où dans l'efpace de quelques heures 30,000

hommes furent tués ou eſtropiés ſur quelques arpents de terrain, ne changea preſque rien à la ſituation des affaires; ne rallentit point les fureurs de la guerre, ne fit point naître l'eſpérance de la paix. Cette bataille eſt remarquable par les ſuites qu'on en attendait, & qu'elle n'eut point. Il était naturel de pourſuivre & d'exterminer les Autrichiens qui avaient pris la fuite, & de forcer par la famine & le feu, ceux qui étaient dans Prague à ſe rendre à diſcrétion. On gageait que le Roi de Pruſſe ne manquerait pas d'en agir ainſi, & on croyait le voir maître de la Bohème, avant que les Autrichiens puſſent lui oppoſer une nouvelle armée. On ſe trompa.

Frédéric envoya le duc de Bevern avec 20,000 hommes à la pourſuite de l'aile droite des Autrichiens; ſes efforts furent vains, & malgré le duc, ils ſe joignirent à un autre corps Autrichien qui était près de Collin. Ces troupes furent augmentées par des renforts qui vinrent de la Moravie & de la Hongrie. En peu de tems, on vit dans cet endroit une armée conſidérable; & le général Daun fut envoyé de Vienne pour la commander. (17)

DAUN eſt le premier général dont les talens ſurent balancer ceux de Frédéric. Il eut l'art d'obſerver attentivement les mouvemens du Roi, & de deviner ſes deſſeins, de lui échaper ou de le prévenir par des manœuvres adroites, d'éviter la bataille en plaine, ou du moins de ne l'accepter qu'avec l'avantage du terrain & des circonſtances.

DEPUIS la bataille de Prague, cette ville était inveſtie & bloquée de tous côtés. Une grande partie des édifices étaient déjà réduits en cendres; les vivres commençaient à manquer, on dreſſait de nouvelles batteries pour forcer les aſſiégés à ſe rendre. Mais l'armée de Daun forte alors de 60,000 hommes voulut s'approcher de la ville, pour tâcher de la délivrer. Bevern trop faible pour lui réſiſter, fut obligé de ſe retirer. Le Roi fit continuer le ſiège par Keith. Pour lui, il ſe joignit au comte de Bevern, & s'avança contre Daun avec 23 bataillons & 90 eſcadrons.

LES gens de l'art prétendent que le Roi aurait pu choiſir une poſition d'où il aurait empêché Daun, de pénétrer à Prague, ou l'engager dans un combat en plaine, s'il avait voulu forcer le paſſage. Prague ne pouvait plus tenir que

quelques jours. Frédéric accoutumé à brusquer la victoire, voulut attaquer & fut vaincu.

DAUN s'était posté sur des hauteurs, entre Collin & Planian; & dans cette position, il attendit l'attaque de l'ennemi. Les deux ailes étaient appuyées contre des petites montagnes, & défendues par du canon, aussi bien que le front. Le Roi fit l'attaque (le 18 juin) avec des grenadiers, sur le flanc de l'aile droite. Daun la renforça. Les grenadiers Prussiens furent obligés de gravir des hauteurs escarpées. Ils s'emparèrent de ce côté d'un village & de quelques batteries, & poussèrent le flanc derrière l'aile droite. Daun songeait à la retraite, & avait déjà écrit aux généraux des billets pour leur indiquer l'endroit, où ils devaient se rendre. L'aile droite des Prussiens commandée par le prince Moritz, ne devait point engager le combat avec l'aile gauche des ennemis; mais tirer toujours à gauche, pour soutenir l'attaque des cavaliers. Ceux-ci pénétraient toujours de plus en plus dans l'aile droite des Autrichiens. On croyait la victoire sûre, & le prince Moritz, brûlant d'y prendre part, fit avancer l'infanterie sur l'aile droite, contre la ligne des Autrichiens. Ceux-ci avaient l'avantage des hauteurs & étaient défendus

défendus par de fortes batteries. Les Prussiens furent repoussés. Leurs lignes se divisèrent, la cavalerie & sur-tout les chevaux-légers saxons profitèrent de ce désordre. Les deux ailes furent coupées. Alors la ligne des Autrichiens avait encore quatre hommes de hauteur. Cette circonstance leur fut très-favorable; car lorsque les grenadiers Prussiens avaient attaqué le flanc de l'aile droite, les deux rangs de derrière avaient fait volte face, & couvert le dos, tandis que les deux rangs de devant soutenaient l'attaque vigoureuse de la garde prussienne. Le Roi n'était pas accoutumé à trouver une résistance invincible. Il fit recommencer l'attaque avec des renforts. Ses deux frères Henri & Ferdinand se mirent à la tête des grenadiers. Chaque nouvelle attaque était un nouveau carnage. La moitié des bataillons prussiens furent emportés par le feu des batteries & de la mousquetterie des Autrichiens; & leur aile droite fut si affaiblie, que le Roi après sept attaques consécutives, dans l'espace de quatre heures, se vit forcé de renoncer à son dessein. L'aile droite ne fut pas plus heureuse. Elle fut obligée de plier. Mais les Autrichiens instruits par l'exemple récent du 6 mai, se gardèrent bien de la

pourfuivre, & de s'expofer à fe laiffer couper. Ils gardèrent leur pofition, & vers le foir, le Roi fe retira vers Nimbourg avec fon armée diminuée de moitié. 6500 hommes étaient reftés fur le champ de bataille, plus de 12,000 étaient bleffés, pris, ou défertés. La perte des Autrichiens ne fut guère moins confidérable. (18)

Ce revers de fortune fervit à faire connaître ce que pouvait Frédéric dans le malheur. Sa conduite dans ces circonftances fit taire fes détracteurs, & augmenta le nombre de fes admirateurs.

Après cette bataille, on fut obligé de lever le fiège de Prague. Il eft peu de ville qui ait eu autant de fois le fort d'enfermer des armées & d'en être affiégée. Si elle ne fut pas prife alors, cela prouve moins fa force, que le peu d'expérience des Pruffiens dans l'art des fièges. 170,000 bombes, ou boulets rouges détruifirent 900 édifices, mais on n'emporta aucun ouvrage. Comme la ville eft fort grande, on ne put mettre le feu à de grands magafins de paille & de foin qui fe trouvaient dans le milieu. Les Pruffiens effuyèrent encore quelques pertes en fe retirant de Prague. Ils furent obligés de laiffer 2500 bleffées qui furent faits prifonniers, &

quelques pièces de canon qui tombèrent entre les mains du vainqueur.

Après la bataille de Collin, le Roi divisa son armée en deux corps. Il conduisit le premier en Saxe, & envoya l'autre dans la Lusace, sous les ordres du prince héréditaire son frère. Le premier se retira sans perte considérable; mais l'armée du prince royal ne fut pas si heureuse. La grande armée autrichienne s'était postée de manière à arrêter la marche du prince vers Gabel. Elle attaqua le major-général de Putkammer qui gardait cette place avec une garnison de quatre faibles bataillons, & l'obligea de se rendre. La prise de ce poste, coupant au prince royal la communication avec les magasins de Zittau ; il fut obligé d'en chercher une autre par Kamnitz & Kreywitz. Dans cette marche, les chariots de bagage qui étaient escortés par un faible bataillon deSaxons, furent attaqués près de Hasel. Le désordre & la peur des Goujats furent cause que plusieurs chariots s'entrechoquèrent & se rompirent, plusieurs pontons furent renversés. L'ennemi pilla beaucoup de bagages & prit un bon nombre de chevaux. Les Pandours qui s'étaient postés derrière un abattis fait à la hâte, firent feu sur les troupes du prince, pendant que

d'autres attaquèrent les bagages. Une compagnie franche de Pruſſiens & les chaſſeurs firent le tour de l'abattis, attaquèrent les pandours & les obligèrent de ſe retirer. Comme les bagages bouchaient entièrement le chemin, il fallut ſe réſoudre à les mettre en pièces & à les laiſſer ſur la place, à l'exception de ceux dont on ne pouvait ſe paſſer. Le prince était obligé de faire un détour pour arriver à Zittau ; & les Autrichiens prirent le plus court. Ils arrivèrent les premiers & s'emparèrent du poſte avantageux d'Eckersberg. L'armée manquait de pain, depuis trois jours, le général Winterfeld eut le bonheur d'en procurer de Zittau. Lorſque les batteries de l'ennemi furent prêtes, il ſe mit à bombarder la ville ; ſix bataillons de la garniſon ſortirent de la ville & joignirent heureuſement l'armée. Un bataillon de grenadiers, formé de régimens ſaxons, battit la chamade, força une des portes de la ville & s'enfuit vers l'ennemi ; à 100 hommes près qui arrivèrent à l'armée. Le colonel Diricke qui en était le commandant, fut coupé de ſes gens par une maiſon renverſée, & fait priſonnier, ainſi que le major de Kleiſt, du régiment du Margrave Henri, avec la diviſion du drapeau.

Le prince ſe retira en diligence vers Bautzen ou Budiſſin pour pouvoir tirer ſa ſubſiſtance de Dreſde. Le Roi vint l'y joindre avec ſeize bataillons & vingt-huit eſcadrons, (19) & prit le commandement de l'armée. Le maréchal de Keith qui était reſté en Bohème avec 30 bataillons & 60 eſcadrons, dans les environs de Linay, ſe rendit auſſi en Saxe par Nollendorf, vers la fin de juillet. Le prince Moritz reſta près de Cotta pour couvrir Dreſde, & Keith avança vers Roth-Nauſlitz pour aſſurer la communication entre Bautzen & Dreſde. Le 16 août, le Roi, après avoir rappellé les détachements, partit pour Zittau. Mais il trouva l'ennemi dans une poſition ſi avantageuſe, qu'il y aurait eu de la témérité à tenter la moindre entrepriſe; & d'autres affaires le rappellèrent en Saxe.

La bataille de Collin ſemblait avoir été un ſignal pour les Ruſſes, les Français, les troupes de l'Empire & les Suédois. Les états pruſſiens diſperſés ça & là, & conſiſtant en pluſieurs pays étroits, étaient difficile à défendre & à ſecourir. Le royaume de Pruſſe & le duché de Clèves ſont diſtants de plus de 320 lieues. La Poméranie & la Siléſie de plus de 160. La Pruſſe avait une armée de 30,000 hommes;

mais au mois de juin le général Apraxin y parut avec 100,000 Ruſſes. Le maréchal de Lewald qui commandait l'armée pruſſienne ſe trouva trop faible pour aller à leur rencontre. Bientôt il fut obligé de ſe rerirer pour couvrir Kœnigsberg, & ſe plaça près de Wehlau. Les Ruſſes ravagèrent le pays. Lewald réſolut enfin de les attaquer malgré la ſupériorité du nombre. L'attaque ſe fit le 30 août près de Gros-jægersdorf. Au commencement, les Ruſſes avaient l'avantage. Leur aile gauche avait été attaquée la première; les dragons & les houſards avaient emporté une batterie. Mais comme l'infanterie n'était pas encore aſſez près pour les ſoutenir, & qu'il y avait d'autres batteries derrière la première, ils furent obligés de ſe retirer. L'aile droite des Ruſſes fut miſe en fuite & pourſuivie aſſez loin. Le régiment de Plettenberg attaqua l'infanterie en queue & en flanc, s'empara d'une batterie de 10 canons; mais l'infanterie pruſſienne de l'aile gauche étant trop éloignée, pour le ſoutenir; cet avantage lui échappa bientôt. Le général Romanzow étant arrivé avec un corps de réſerve; le déſordre ſe mit parmi les Pruſſiens, & Lewald les ramena dans ſon camp de Wehlau.

Les Pruſſiens perdirent 4000 hommes, & 12 pièces de canon. Après la bataille, les Ruſſes reſtèrent pendant quelque tems auprès d'Jægersdorf, ſans faire aucun mouvement. Vers le mois de ſeptembre, ils ſe retirèrent vers Tilſit & de-là à Memmel. Le manque de vivres ſervit de prétexte à cette retraite; mais la ſuite a prouvé que le chancelier Beſtuchef craignant beaucoup pour la vie de l'Impératrice qui était malade, & ayant des projets de révolutions, avait rappellé, de ſa propre autorité, le général Apraxin qui était ſon ami. A la fin du mois de ſeptembre, les Ruſſes avaient quitté la Pruſſe à l'exception de Memmel. Au mois de novembre, Lewald ſe retira avec ſes troupes en Poméranie; & il ne reſta plus en Pruſſe que deux bataillons de garniſon, quelques régimens provinciaux & 66 houſards.

Vers le même tems, 17,000 Suédois avaient paſſé la mer Baltique. Au mois de ſeptembre, ils paſsèrent la Péene, entrèrent dans la Poméranie pruſſienne, où rien ne les arrêtait pour pénétrer dans la Marche de Brandebourg. Pour les arrêter ainſi que les Ruſſes, il aurait ſuffi d'une médiocre eſcadre angloiſe dans la Baltique; mais elle ne parut point.

Frédéric n'avait point de troupes à leur oppofer. Les états de Poméranie lui proposèrent de lever 10 bataillons de milices provinciales & il y confentit, afin de pouvoir du moins mettre une garnifon à Stettin. La chofe eut lieu. Il envoya outre cela dans cette province, le major-général de Manteufel avec les régiments de Bevern & prince Moritz, & lui donna le commandement des troupes qu'on oppofait aux Suédois. Les Suédois s'emparèrent fans peine d'Anclam, Demmin, Pafewalk, Wollin & Prentzlau. Au commencement de novembre, le général d'Ungern partit d'Anclam avec le principal corps de l'armée fuédoife, & s'avança jufqu'à Ferdinandshof. Vers ce tems, Lewald arriva avec fes troupes dans les environs de Stettin. Alors les Suédois fe retirent dans la partie de la Poméranie qui leur appartient. On reprit Wollin & Anclam, & à la fin de l'année les Pruffiens étaient déjà fur les terres des Suédois.

L'armée françaife avait été renforcée par quelques bataillons Autrichiens commandés par le général de Dombafle, & par quelques régiments du Palatinat. Au mois d'avril, elle paffa le Rhin, pour camper dans les environs de

Dusseldorff, & se préparait à attaquer en même tems la Hanovre & les états prussiens. Le Roi de Prusse n'avait pas de forces suffisantes pour couvrir ses états de Westphalie contre une si forte armée. Il fit évacuer la forteresse de Wesel, (20) de sorte que les troupes françaises ne trouvèrent aucune résistance pour s'emparer des duchés de Clèves & de Gueldres. On ne laissa de garnison que dans la seule forteresse de Gueldre; & on tâcha de la défendre par des inondations. Frédéric avait laissé la défense de ce pays à ses alliés de Hanovre, de Brunswic & de Hesse. Leurs troupes formèrent une armée d'observation d'environ 50,000 hommes, commandée par le duc de Cumberland. Elle ne put empêcher les Français de passer le Weser & fut battue le 26 juillet près d'Hastenbek, par le maréchal d'Etrée.

DEPUIS ce tems-là, elle fut toujours obligée de se retirer vers Stade, & enfin de conclure le 8 septembre, à Closter-Seven, (21) une convention qui ôta toute activité aux troupes de Hanovre & de Brunswic, & mit les Français en état de marcher sans obstacle contre les états prussiens. Cette convention était l'ouvrage du maréchal de Richelieu, qui avait su, par des intrigues de cour, se faire donner le commandement de l'armée.

Le maréchal, qu'aucun obſtacle ne pouvait plus arrêter, ſe retira dans les terres de Brunſwic, & établit ſon quartier-général à Wolfenbuttel. Il envoya ſes troupes légères dans la vieille-Marche & à Priegnitz, ainſi que dans la principauté d'Halberſtadt, fit mettre toutes les provinces à contribution; & établit une garniſon à Regenſtein, qui n'était gardé que par 80 invalides. Son plan était de prendre Magdebourg.

20,000 hommes de troupes levées par l'Empire s'étaient aſſemblées près de Nurenberg;(22) & au mois d'août elles s'étaient réunies avec une armée françaiſe commandée par le prince de Soubiſe. Ces troupes renforcées par quelques régimens Autrichiens, paſsèrent bientôt après en Saxe.

Après la bataille de Collin, la grande armée autrichienne s'était retirée vers la Luſace, ſous les ordres du prince Charles & de Daun. Le prince de Bevern était deſtiné à lui réſiſter. Il ſe trouva trop faible. Au mois de ſeptembre, il fut obligé de quitter la Luſace & de ſe retirer. Il paſſa le Bober près de Bunzlau & ſe retira en Siléſie. Les Autrichiens le ſuivirent pied à pied, juſqu'aux portes de Breſlau.

Le Roi était avec une autre armée près de Naumbourg, pour obſerver les mouvemens des Français. Dans ces circonſtances, Haddick général Hongrois, ſe gliſſa par la baſſe-Luſace dans le cœur de la marche de Brandebourg avec 4000 hommes de troupes légères & quelques pièces d'artillerie. Marie-Thérèſe eut la ſatisfaction de poſſéder pendant 24 heures la capitale de Frédéric II. Berlin fut mis à contribution. (le 16 octobre) L'entrepriſe de Haddick étonne d'abord, mais elle n'était pas difficile. La ville de Berlin n'a ni remparts, ni foſſés; elle eſt ſeulement entourée de paliſſades deſtinées à arrêter les contrebandiers. La garniſon qui en tems de paix eſt de plus de 25,000 hommes, n'était compoſée alors que de 5 faibles bataillons de milice provinciale. D'eux de ces bataillons ayant fait quelque réſiſtance à la porte, furent hachés en pièces ou faits priſonniers. Les autres eſcortèrent la Reine, les princeſſes & le commandant de la ville qui ſe ſauvèrent à Spandau. La conduite du vainqueur fut prudente, ſes demandes modérées, & la diſcipline admirable. Quand on ſonge qu'il conduiſait une troupe de gens que l'eſpoir du butin avait rendus infatigables, & qui ſe croyaient en droit de piller

une ville ſans défenſe, on eſt ſurpris de ſa modération. Ils ſemblaient d'autant plus autoriſés à une conduite différente, que pluſieurs bourgeois s'étaient mêlés parmi la garniſon, & qu'un colonel hongrois nommé Bobokzai, avait été bleſſé par un boucher. Haddik demanda 300,000 écus. Comme on ne les lui compta point au tems qu'il avait fixé, il s'empara des portes & en demanda 500,000. Cependant il ſe contenta de 200,000.

DANS le même tems, Schweidnitz fut aſſiégée par le général Nadaſti.

L'ARMÉE combinée des Français & de l'Empire, ſe répandit dans les environs de Leipzic; & le Roi avait affaibli la ſienne en envoyant quelques corps pour couvrir le Brandebourg.

TELLE était la ſituation du Roi de Pruſſe & de ſes états, vers la fin du mois d'octobre. Au mois d'août, le tribunal de l'Empire l'avait déclaré déchu de toutes ſes dignités & de toutes ſes poſſeſſions dans l'Empire. Il paroiſſait ne lui plus reſter aucune reſſource, (23) il en trouva dans ſon génie, & ſurtout dans la fortune; & il continua l'exécution de ſon plan avec autant d'aſſurance que s'il eût été ſûr de la victoire. Il réſolut

d'abord de marcher contre l'armée combinée. Il n'avait pas 30,000; l'armée combinée était forte de plus de 60,000.

A l'approche du Roi, Soubife paffa la Sale, brûla les ponts, & fe campa avantageufement près de Micheln, entre la Sale & l'Unftrut. Le Roi fit rétablir les ponts, fuivit l'ennemi, & campa devant lui le 2 novembre, près du village de Rosbach. Le 5, il y eut une bataille, que l'on peut nommer plaifante, fans être taxé d'inhumanité. Il y eut peu de fang répandu. La rufe fuppléa à la force, les vaincus fongèrent à peine à fe défendre, & une terreur panique caufa leur défaite.

La rufe du Roi confifta à tirer l'armée ennemie de fa pofition avantageufe; & à diriger l'attaque vers le flanc gauche, où il voulait qu'elle fe fît. La bataille de Collin avait infpiré plus de prudence à Frédéric, & plus de confiance à fes ennemis. L'armée combinée avait devant elle une hauteur & de fortes batteries. L'aile droite formée par les troupes des cercles était défendue par des bois & des abbatis; & des marais empêchaient d'approcher de l'aile gauche. Le 4 novembre, le Roi fit rentrer dans le camp fon armée qui était auparavant en

ordre de bataille. Les ennemis prirent cette conduite pour un effet de la crainte & de l'irréſolution des Pruſſiens. Ils ſe confirmèrent encore dans cette idée, lorſqu'ils les virent abandonner leur camp comme en déſordre. Soubiſe craignit que cette petite armée ne lui échappât; & il réſolut de l'enfermer le lendemain, & de l'enlever ou de la détruire.

D'après ce plan, l'armée ſe mit en mouvement le 5 novembre dans la matinée. Les deux ailes coulaient en colonne à droite & à gauche, pour tourner les ailes des Pruſſiens & les joindre en queue. Saint-Germain s'approcha des Pruſſiens avec la pointe de la ligne oppoſée, pour cacher le mouvement de l'aile droite, qui devait paſſer derrière l'armée pruſſienne. De ce côté, leurs colonnes s'étaient avancées ſous les ordres du prince Soubiſe & de Hildbourghauſen, juſques vers l'aile gauche des Pruſſiens, & elles commençaient à tourner par derrière. La poſition de l'armée françaiſe reſſemblait pour ainſi dire à un arc, dont l'armée pruſſienne formait la corde.

Il était midi; juſqu'alors le Roi avait obſervé les mouvements des ennemis, & il avait deviné tout leur plan. Il ordonna à l'armée de dîner

au camp, dîna tranquillement à Rosbach, & ne se mit en mouvement qu'à une heure. Il feignit d'abord de se retirer vers Mersebourg. Les tentes restaient dressées ; l'armée semblait vouloir éviter l'attaque ; une petite hauteur la dérobait aux yeux des ennemis. Ces derniers craignirent de perdre l'occasion, & se hâtèrent pour couper les Prussiens. Mais Seidlitz à la tête de la cavalerie de l'aile droite qu'il commandait, n'avait suivi le chemin de Mersebourg, que tant qu'il avait été à portée d'être vu ; dès qu'il se vit caché par les hauteurs, il vint se réunir à la gauche de l'armée, & se trouva sur le flanc de l'armée combinée. Cette dernière s'avançait toujours sur la hauteur, croyant poursuivre une armée en déroute, lorsque tout-à-coup, ils trouvèrent les Prussiens en ordre de bataille, avec une rangée de batteries. Aussitôt Seidlitz se précipite avec sa cavalerie sur l'ennemi. Les régimens de cavalerie de Bretlach & Trautmansdorf autrichiens firent une vigoureuse résistence ; mais ils furent obligés de céder à une seconde attaque aussi impétueuse que la première. Aussitôt tout le reste de la cavalerie ennemie les suivit au grand galop ; & bientôt après toute l'armée combinée en fit autant. L'aile droite

qui s'était avancée, fut troublée par l'apparition ſubite d'une ligne de Pruſſiens, & par le feu continuel de la groſſe & de la petite artillerie. Le déſordre ſe mit parmi les ſoldats ; on ne leur laiſſa pas le tems de ſe former de colonne en ordre de bataille. Soubiſe eſſaya d'attaquer la bayonnette au bout du fuſil, ſans tirer. Il ne fut pas heureux. L'infanterie pruſſienne avança toujours, & tirait ſans ceſſe comme à l'exercice. Les Français crurent voir leurs maîtres, ils perdirent courage & prirent la fuite. On a remarqué à l'honneur des Suiſſes, que leurs brigades furent celles qui tinrent le plus long-tems. Elles ne cédèrent que lorſque le prince de Soubiſe leur eût ordonné de faire retraite.

L'AILE gauche des ennemis, n'attendit point l'attaque, elle chercha d'un autre côté ſon ſalut dans la fuite. La déroute fut générale, & la bataille complette. Les Pruſſiens ne perdirent qu'un colonel, & pas plus de 1500 hommes tués ou bleſſés. La choſe eſt compréhenſible; car, outre la cavalerie, il n'y eut que douze bataillons Pruſſiens de l'aile gauche qui ſe battirent ; & la bataille ne dura pas deux heures. Les Français auxquels on défendait de tirer, & qui avaient ordre d'attaquer avec la bayonnette

ne

ne firent ni l'un ni l'autre; ils jettèrent leurs armes, qui les embarrassaient, & prirent la fuite à toutes jambes.

Il ne resta pas plus de 2000 hommes de l'armée combinée sur le champ de bataille; mais il y eut 6000 prisonniers, parmi lesquels on comptait 11 généraux & 250 officiers. La plus grande partie de l'armée aurait été massacrée ou prise, si la nuit n'était venue au secours des fuyards. Les Prussiens prirent aussi 72 canons, 22 étendarts, & une grande quantité de croix de St. Louis, que les housards attachaient à leur boutonnière.

Le Roi alla voir tous les officiers blessés, & dit: *Je ne puis m'accoutumer à regarder les Français comme mes ennemis.* Depuis ce temps-là, jamais Frédéric n'eut de plus grands admirateurs que les Français. Ils le regardèrent comme le héros de son siècle, supérieur dans l'art militaire à tous ses ennemis; & cette idée diminua le chagrin de leur défaite. C'est ainsi que les héros d'Homère & les chevaliers de tous les tems se consolèrent d'être vaincus, en attribuant à leurs ennemis le secours de quelque dieu

invifible, de quelque faint ou de quelque talifman infurmontable.

Il eft peu de victoires qui aient fait une fenfation fi générale. On eût dit que le Roi de Pruffe avait pris la caufe des nations contre les Français; & les Allemands eux-mêmes, alliés des Français, & qui venaient de mettre Frédéric au ban de l'Empire, regardèrent cette journée comme un triomphe national. (24)

Les troupes battues fe quittèrent de divers côtés, & détruifirent tous les ponts de peur d'être pourfuivies. Le Roi ne put pouffer plus loin la leçon qu'il venait de leur donner. Un danger plus preffant exigeait fa préfence en Siléfie; il était menacé de perdre cette province. Marie-Thérèfe déclara qu'elle fe croyait en droit de reprendre la Siléfie, parce que Frédéric, par fon irruption en Bohème, avait rompu les articles des traités par lefquels on la lui avait cédée. Il n'eft pas étonnant que cette conquête fut le principal objet du plan de la cour de Vienne. Depuis que cette province était fous le gouvernement pruffien, on fentait mieux tout ce qu'elle valait. Une

meilleure administration, sans nouveaux impôts, mettait le Roi en état d'y entretenir une armée de 30,000 hommes; & c'est alors qu'on sentit pour la première fois que les montagnes de Bohème & de Moravie étaient des barrières trop faibles contre un voisin si puissant.

Les troupes légères des Autrichiens avaient ravagé la Silésie de tous côtés, & ruinaient cette province par des contributions continuelles. On n'avait point d'armée assez forte à leur opposer, & les forteresses étaient sans défense. Les majors - généraux Keytzen & Mitzscheval avaient attaqué le 14 août, le colonel Janus près de Landshout, mais on les avait repoussés avec une perte considérable. En conséquence, on avait envoyé en Silésie le major - général de Grumkow avec un corps de troupes, & le prince de Bevern eut ordre de camper avantageusement près de Gœrlitz, & de fixer son attention à la conservation de la communication avec la Silésie. Son camp de Gœrlitz était disposé de manière à ne pouvoir être attaqué aisément avec avantage. Le lieutenant-général de Winterfeld était au delà de la Neisse avec un autre corps, & avait devant lui le Holzberg,

ſur lequel campaient deux bataillons. Le 7 ſeptembre, les ennemis attaquèrent avec des forces ſupérieures, & il y eut une action, où le général de Winterfeld fut bleſſé mortellement, & la montagne abandonnée après une vigoureuſe réſiſtance. Les Autrichiens prirent quelques drapeaux & quelques canons, & firent 300 priſonniers, parmi leſquels ſe trouvèrent le général de Kannaker & le comte d'Anhalt qui était bleſſé. Le prince de Bevern attira à ſon camp de Gœrlitz le corps de troupes qui était à Bautzen, ſous les ordres du général Rebentiſch. Après cette retraite, les ennemis s'emparèrent de Bautzen, & firent priſonnier de guerre le bataillon-franc de Choſſignon, qu'on avait laiſſé dans le château. Le 10 ſeptembre, Bevern marcha vers la Siléſie, paſſa la Queis ſans obſtacle, & arriva à Bunzlau. Les Croates qui le ſuivaient furent repouſſés par les bataillons-francs, ſoutenus par le régiment de Brunſwic. Comme le principal but de Bevern était de couvrir Breſlau, il continua ſa marche vers cette ville par Lignitz. Arrivé auprès de Breslau, il y forma un camp retranché, & l'armée autrichienne forte de

100,000 hommes, après les renforts des Bavarois & des Wirtembergeois, le fuivit toujours, & fe campa vis-à-vis de lui.

Les Autrichiens affez forts pour fe divifer, détachèrent un corps confidérable fous les ordres du général Nadafti, pour aller affiéger Schweidnitz; tandis que l'armée de Bevern s'affaibliffait de jour en jour, par les détachemens qu'il était obligé d'envoyer, pour renforcer les garnifons des places de Siléfie. Après ces détachemens envoyés à Schweidnitz, Glogau, Brieg & Cofel, il lui reftait à peine 25,000 hommes. Le major-général Sers commandait la fortereffe de Schweidnitz, dont il avait été lui-même l'architecte. Elle fut inveftie le 13 octobre; & le 12 novembre elle fut prife d'affaut. Le corps des affiégeants était de plus de 30,000 hommes, & le colonel de Riverfon, ingénieur français, dirigeait le fiège. La garnifon forte de 6000 hommes & quelque chofe de plus, était pourvue de tout; elle fe défendit avec courage. Les affiègeants compofés en grande partie de Bavarois & de Wirtembergeois, perdirent 2500 hommes. Quatre généraux & 3000 hommes de la garnifon

furent faits prifonniers. Ils ne fe rendirent que malgré eux, & la plupart s'échappèrent des mains du vainqueur. Sers qui conclut la capitulation, fentit apparemment, ou que la fortereffe n'était pas affez forte, ou qu'il n'était pas affez fort lui-même pour la défendre. L'ennemi trouva une grande quantité de munitions, & une caiffe confidérable. Cette conquête fut importante pour les Autrichiens; elle leur ouvrit une libre communication avec la Bohème. Quelques jours après, le corps de Nadafti fe joignit à l'armée qui était près de Breslau.

Le prince de Bevern, retranché dans fon camp, avoit devant lui la Lohe, ruiffeau marécageux, & une chaîne de villages, de parapets & de batteries; à droite l'Oder; à gauche des retranchements; & la ville derrière. Dès que les Autrichiens eurent appris que le Roi avait remporté la victoire à Rofbach, & qu'il venait en Siléfie, ils fe hâtèrent d'attaquer le camp avant fon arrivée. Le matin du 22 novembre, ils pafsèrent la Lohe, après avoir forcé les batteries que les Pruffiens avaient de ce côté. Vers midi, on en vint au feu de la moufquetterie. Le combat

fut opiniâtre & ſanglant. Chaque pas que feſaient les Autrichiens, leur coutait des milliers d'hommes; mais ils avaient de quoi les remplacer auſſitôt.

Nadasti qui formait l'aîle droite avec le corps qu'il commandait, trouva devant lui le général de Zithen, & fut obligé de céder. Les Autrichiens crurent la bataille perdue de ce côté; les Pruſſiens défendirent le champ de bataille juſqu'au ſoir. Alors ils ſe rapprochèrent de la ville. Mais le lendemain, le prince de Bevern ſe crut trop affaibli pour s'expoſer à une ſeconde attaque, de la part d'un ennemi ſi ſupérieur. Il traverſa la ville, paſſa l'Oder le lendemain, & abandonna Breslau à la défenſe d'une garniſon de 3000 hommes.

On a blâmé la conduite de Bevern. Les officiers autrichiens aſſurèrent eux-mêmes, que le ſoir même de la bataille ils ne s'étaient pas cru ſi près de la victoire. On fait monter leur perte à 20,000 hommes tués ou bleſſés. Suppoſons que les Pruſſiens n'en euſſent perdu que 10,000; c'était aſſez pour juſtifier les craintes de Bevern. Deux jours après la bataille, le prince de Bevern

s'étant avancé à cheval pour reconnaître les ennemis, fut fait prisonnier. On ne sait si ce fut par imprudence, ou s'il aima mieux être prisonnier des Autrichiens, que général d'une armée battue. (25)

DEUX jours après cette victoire, les Autrichiens prirent Breslau. 3000 hommes de garnison ne pouvaient défendre cette vaste place contre une armée aussi forte que celle des Autrichiens. Les dispositions d'une grande partie des habitans & de la garnison facilitèrent beaucoup cette conquête ; ils se prêtèrent eux-mêmes à la victoire. La garnison eut la libre sortie ; mais la plupart des soldats quittèrent leurs drapeaux & passèrent du côté du vainqueur. Kolowrat, ministre autrichien, reçut au nom de l'Impératrice-Reine, le serment de ceux qui voulurent conserver leurs emplois. Schafgotsch, évêque de Silésie, fut le premier à donner l'exemple. Il se courba devant le vainqueur, & oublia les devoirs de la fidélité & de la reconnaissance qui devaient l'attacher à Frédéric (26). Cet honnête ecclésiastique s'était imaginé que la Silésie était perdue sans retour pour le Roi de

Pruſſe, & que la perte de ce prince était inévitable. Cette idée était naturelle dans les circonſtances, & on ne ſaurait exiger d'un évêque la fidélité & la conſtance d'un général d'armée. Les Autrichiens mirent des garniſons à Breslau & à Schweidnitz, & par-là ils coupèrent le Roi de Brieg, Glatz, Coſel & Neiſſe. Leur armée était forte de plus de 80,000 hommes; & celle que le Roi amenait de la Saxe était ſi faible, que les Autrichiens l'appellaient en badinant la parade de Berlin. La première avait l'avantage de la poſition, & ſes ſoldats était frais; la ſeconde était fatiguée par des marches longues & forcées. Cependant Daun ne ſe laiſſa point aveugler par trop de confiance: il ſe poſta avantageuſement avec ſon armée près de Schweidnitz, pour attendre que le Roi vînt l'attaquer. Le prince Charles au contraire voulait aller au-devant des Pruſſiens & leur livrer bataille. On envoya des couriers à la cour, pour demander des ordres. On ordonna l'attaque. Frédéric ne demandait pas mieux. Après la bataille de Rosbach, il avait pris la route de la Siléſie par la Luſace, & le 4 décembre, après 22 jours de

marche, il arriva près de Neumark à 8 lieues de Breslau, avec 19 bataillons & 33 efcadrons. Après avoir appellé à lui l'armée de Bevern, compofée encore de 10,000 hommes, il réfolut d'attaquer les Autrichiens le lendemain.

Les ennemis en ordre de bataille, attendaient les Pruffiens dans une plaine près du village de Leuthen. L'aile droite touchait prefqu'au village de Nickern, & s'étendait jufqu'à celui de Leuthen; & la gauche allait jufqu'à Sagfchatz. L'armée occupait fur deux lignes, un efpace de deux lieues, garni de bonnes batteries. Le Roi après avoir repouffé près de Borne, un avant-pofte de quelques régiments de houfards & de cavalerie faxonne, avança d'abord fur l'aile droite des autrichiens. Cette aile fut renforcée & commandée par le général Daun; mais tout d'un coup toute l'armée pruffienne fe forma en quatre colonnes, tourna à droite & courut avec impétuofité contre l'aile gauche des Autrichiens, dont Nadafti formait le flanc. " Voilà les Wirtembergeois, s'écria le Roi, „ ils feront les premiers à nous céder la „ place „. Il favait que ces troupes fervaient

malgré elles contre lui. En effet, elles se retirèrent au premier feu de la mousquetterie, & tout le flanc imita bientôt leur exemple. On attaqua l'aile gauche, où les Autrichiens avaient rassemblé leur plus grande force, trompés par la fausse attaque. Une batterie avance, le désordre se met parmi les ennemis, qui étaient pressés les uns par les autres, & combattaient sur une hauteur de 40 à 50 hommes. Ils prirent une nouvelle position près du village de Leuthen. Le carnage fut affreux dans cet endroit. Les Autrichiens se retranchaient dans le cimetière & les cours des paysans; mais après une résistance de quelques heures, ils furent obligés d'abandonner leurs postes, & se retirèrent au delà de Lissa. Il était nuit, & la victoire était complette pour les Prussiens. Ils perdirent 4000 hommes qui restèrent sur le champ de bataille. Les Autrichiens en perdirent plus de 6000; & dans l'espace de quelques jours, on leur fit encore successivement plus de 20,000 prisonniers, & une grande partie de leur artillerie, de leur bagage & de leurs chariots, devinrent la proie du vainqueur. (27)

Le Roi paſſa la nuit à Liſſa, dans l'endroit où était auparavant le quartier-général du prince Charles.

Le 6 décembre, les Autrichiens ſe retirèrent au delà de la Lohe, mirent dans Breslau une garniſon de 16,000 hommes, & une forte artillerie, & tournèrent vers Schweidnitz avec le reſte de leurs troupes. Le Roi les fit pourſuivre par un corps de troupes, & en envoya un autre pour chaſſer les ennemis de la haute-Siléſie. Pour lui, il entreprit le ſiège de Breslau. Il plaça de la groſſe artillerie dans le jardin d'un couvent, ſitué dans un fauxbourg, & bombarda la ville. Un magaſin à poudre, qui ſauta en l'air ſur les remparts, prépara l'aſſaut. Mais la garniſon n'attendit pas cette extrémité; elle capitula le 20 décembre. (28)

Une armée de 13 généraux, 700 officiers & 18,000 ſoldats, ſortit le 21 décembre ſans bagage & tambour battant, par la porte de Schweidnitz; ils mirent bas les armes devant le Roi, & rentrèrent enſuite dans la ville par une autre porte, comme priſonniers de guerre. Si l'on ajoute à ces priſonniers les 20,000 que l'on avait fait à la journée du

5 décembre, on verra que le nombre des Autrichiens qui étaient en la puiſſance du Roi, était plus conſidérable que l'armée qui les avait pris. En général, cette campagne coûta à l'Autriche plus de 70,000 hommes avec tous leurs bagages : à peine 30,000 retournèrent en Bohème. Ceux qui reſtèrent à Schweidnitz, y furent bloqués.

Après la priſe de Breslau, le Roi écrivit à l'Impératrice-Reine une lettre, où il manifeſte le déſir de faire la paix. (29)

Vers la fin de cette année (1757), le Roi avait recouvré preſque tous ſes états, & en avait chaſſé ſes ennemis. Une partie de ſes troupes prit ſes quartiers d'hiver en Saxe, ſous les ordres du prince Henri. Les Ruſſes s'étaient retirés de la Pruſſe, faute de magaſins, à ce qu'ils diſaient. De cette manière, le général Leuvald avait eu le tems d'aller en Poméranie, & de repouſſer, juſques ſous le canon de Stralſund, les Suédois qui s'étaient approchés de Berlin. Ils avaient voulu conquérir la Poméranie pruſſienne, & la Poméranie ſuédoiſe ſe trouvait entre les mains des Pruſſiens. (30) Les Français & les troupes des cercles étaient éloignés pour longtems.

La réſiſtance courageuſe du Roi avait mis tous ſes adverſaires dans le cas de déſirer un repos, dont ils avaient pour le moins autant beſoin que lui. Jamais peut-être on ne vit des révolutions auſſi ſubites, auſſi étonnantes, auſſi inattendues. Jamais il n'y eut une oppoſition plus prodigieuſe entre les apparences & les évènemens. Les deux derniers mois de cette année ſont ſans contredit les deux plus remarquables de la vie de Frédéric. Jamais on n'avait vu d'une manière plus poſitive que c'était ſa préſence & ſon génie, qui communiquaient à ſes troupes cette activité & cette bravoure qui les rendait la terreur de ſes ennemis. On eſt ſaiſi d'étonnement, en voyant le génie d'un ſeul homme avoir aſſez d'influence ſur une armée de 20,000 hommes, pour la mettre en état d'en vaincre 100,000. On eſt étonné de voir cet homme, avec cette petite troupe, réſiſter à un demi-million d'ennemis, & diſſiper tous leurs projets. Mais quand on ſonge que cet homme entreprenait tous ces travaux pour la défenſe de ſes états, de ſon honneur, de ſa liberté, l'étonnement ſe change en admiration, & on

le ſuit avec intérêt dans l'exécution de toutes ſes entrepriſes. Tel eſt l'impreſſion que le Roi de Pruſſe a faite ſur la plus grande partie de ſes contemporains.

SUPPOSONS que les Pruſſiens euſſent perdu 150,000 hommes dans les deux campagnes: c'eſt peu ſans doute en comparaiſon de 300,000 hommes au moins, que l'Autriche, la France, la Ruſſie, la Suède & l'Allemagne perdirent dans la même guerre.

LES ſaiſons & les maladies épidémiques ſe joignirent aux armes, pour la deſtruction des hommes; mais ſept batailles & la deſtruction de 450,000 hommes ne purent terminer la guerre: à peine ſongeait-on à la paix. On travailla à renforcer les armées; & à cet égard, le Roi de Pruſſe avait bien moins de reſſources que les alliés pris enſemble. Ces derniers commandaient à 50 millions d'hommes, Frédéric avait à peine 5 millions de ſujets. Mais ſon génie & ſa fermeté lui tinrent lieu de tout; il trouva de l'argent & des ſoldats. Le Roi George & Pitt lui obtinrent du parlement d'Angleterre quatre millions d'écus de ſubſides. Il ordonna à ſes monnoyeurs de lui procurer avec cet argent

dix millions par an pour ſon uſage ; & les monnoyeurs firent ce miracle. Il eſt vrai que la monnaie qu'ils firent battre, ne valait pas intrinſéquement le tiers de la ſomme qu'elle repréſentait. Mais elle ſervit autant au Roi, que ſi elle eût été du meilleur aloi. Les ſoldats avaient beſoin de vivres, le prix des denrées ne monta pas tout de ſuite à proportion de la diminution des eſpèces; & la Pruſſe y gagna.

L'ARMÉE fut augmentée. On leva des recrues en Saxe & dans les pays d'Anhalt & de Mecklenbourg. On attira les déſerteurs par des amniſties. Un grand nombre de priſonniers autrichiens, français, ſuédois & wirtembergeois s'engagèrent dans les troupes du Roi, & on vit s'élever une armée de bataillons-francs.

LA première entrepriſe que l'on fit contre le Brandebourg en 1758, fut tentée par une armée françaiſe, commandée par le duc de Richelieu. Au commencement de Janvier, il envoya à Halberſtadt le général Voyer d'Argenſon avec 12,000 hommes. Cette ville n'eſt point fortifiée. La garniſon, hors d'état de ſe défendre, ſe retira à Magdebourg ſous

les

les yeux des Français. Mais la place, qui contient quelques milliers d'habitans, fut traitée avec autant de dureté, que ſi elle eût été priſe d'aſſaut. Les Allemands ſe plaignent généralement de la conduite des Français dans cette occaſion. Ils diſent que la manière dont on exigea des contributions reſſemblait à un vrai pillage. On exigea 244,000 écus d'argent comptant, ainſi que tous les beſtiaux & tous les grains. Les ſoldats firent des recherches dans toutes les maiſons, & il fut défendu ſous peine de pillage & de gibet, de cacher des armes, du bled ou de l'argent au-deſſus de 5 écus. On eut beau faire des prières & des repréſentations, le marquis d'Argenſon n'avait qu'une réponſe, *de l'argent*, *du bled*, *ou le feu.* Il exigea pour lui & pour ſes officiers un don de 10,000 écus, ſous le nom de *rachat.* Il fit abbattre les portes & les murailles de la ville, & en partit, en menaçant de lui faire donner 100,000 écus toutes les fois qu'elle recevrait des troupes pruſſiennes; & pour s'aſſurer de ſon obéiſſance, il emmena en ôtage quelques perſonnes de conſidération de la chambre des

domaines, du chapitre & de la bourgeoisie.

" Tout cela „ dit un auteur allemand, " arriva au milieu du dix-huitième siècle; „ tous ces désordres furent exercés par un „ corps de troupes régulières, par une nation qui veut passer pour la plus polie de „ l'Europe. Le duc de Richelieu qui donna „ les ordres, passait pour un des seigneurs „ les plus polis de la cour; & le marquis „ d'Argenson, fils d'un ministre d'état, n'avait pas, sans doute, moins d'éducation „ & de politesse; & cependant les noms de „ *Richelieu* & *Argenson* sont plus abhorrés „ dans ces contrées, que dans d'autres ceux „ de *Menzel* & de *Trenck*. Les Berlinois se „ trouvèrent beaucoup plus heureux que „ les habitans d'Halberstadt, d'être tombés „ entre les mains d'un Hongrois. „

Quoi qu'en dise cet Allemand, ces ravages, s'ils sont tels qu'on les a peints, ne pourraient-ils pas être excusés par la manière dont le Roi de Prusse avait agi avec la France; & le dépit d'avoir été à Rosbach victimes d'une simple ruse, n'était-il pas propre à faire la plus vive impression sur

l'imagination ardente des Français, chez qui le premier mouvement affaiblit quelquefois les principes de modération & d'honneur qui caractérisent cette nation? Quelle est la nation ancienne & moderne, chez laquelle on ne trouve pas des exemples de cette nature? Quels peuples accablés par les malheurs, ont eu assez de modération, pour ne pas exagérer les peintures de ces calamités; & quel homme raisonnable jugera une nation entière d'après ces sortes de peintures, & sur les actions d'un homme ou deux, que le hasard ou l'intrigue auront mis à la tête d'une armée?

L'ENTREPRISE des Français avait mis en mouvement les troupes de Hanovre & de Brunswic, & un corps de Prussiens qui partit de Saxe pour s'y opposer. Au mois de février, les derniers commandés par le Prince Henri de Prusse, repoussèrent les Français de ces contrées vers le Weser, & le Prince retourna en Saxe. Le Roi ne pouvait renforcer ses alliés que de quelques régimens; mais il leur donna un homme qui valait lui seul plus qu'une armée; c'était le Prince Ferdinand de Brunswic. Ce Prince continua

avec tant de ſuccès à chaſſer les Français, que vers la fin de fevrier, l'armée entière avait repaſſé le Weſer, & qu'elle fut obligée de repaſſer le Rhin vers la fin de mars. Il leur reſtait à peine 30,000 hommes.

Frédéric ne craignait plus d'entrepriſe conſidérable du côté des Français. Le duc Ferdinand & le prince héréditaire de Brunſwic étaient en état de repouſſer leur armée. Mais d'un autre côté les Ruſſes feſaient des préparatifs, pour entrer dans le cœur du Brandebourg. La Pruſſe avait été abandonnée & était en leur puiſſance. Le Roi ſe voyant hors d'état de défendre ſuffiſamment un pays ſi éloigné de ſes autres états, ſon plan exigeait qu'il rapprochât toujours ſes troupes de plus en plus, afin de pouvoir leur communiquer de tous côtés les influences de ſa préſence. Il était obligé de laiſſer approcher de lui ſes ennemis, de manière à pouvoir les atteindre tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; ſans s'éloigner trop ni du centre de ſes états, ni de l'Oder, ni de l'Elbe. Cette poſition le mettait à même de porter à propos des renforts, dans les endroits où il était queſtion de quelque coup déciſif.

Il était queftion de favoir fi les Ruffes tourneraient fur la Marche de Brandebourg ou fur la Siléfie. Le Roi s'était préparé à ces deux évènemens : 50,000 foldats du pays & 20,000 étrangers avaient complété fon armée ; & il avait envoyé les nouveaux enrôlés dans les quartiers d'hiver, pour y apprendre le fervice.

Avant l'arrivée des Ruffes, Frédéric voulut remporter quelqu'avantage fur les Autrichiens, & ouvrit la campagne en Siléfie par le fiège de Schweidnitz. La tranchée fut ouverte le 1 avril. Vingt-quatre gros canons & 36 bombes ou mortiers amortirent le feu des affiégés. Le 15 avril la fappe avait été pouffée jufqu'aux paliffades ; la nuit fuivante on monta à l'affaut, & le 16, la garnifon capitula & fut prifonnière de guerre. Il y avait 2 généraux, 173 officiers & 5000 hommes. Cette conquête ne coûta pas 100 hommes au Roi.

Par les préparatifs que fit enfuite le Roi, il femblait qu'il fe préparait à aller en Bohème. Les Autrichiens y furent trompés, & raffemblèrent leurs troupes à Nachod, fous les ordres de Daun. Frédéric avait deffein

d'aller en Moravie. Le 17 avril, il partit pour s'y rendre, rassembla ses troupes à Troppau, & arriva le 3. mai près d'Olmutz. Cette marche fut si prompte, que dans l'espace de trois jours, l'armée avait fait 40 lieues. Daun était encore en Bohème.

La Moravie n'avait qu'un faible corps pour sa défense. Le général de Wille qui le commandait, jetta l'infanterie dans la garnison d'Olmutz, & se retira à Brunn avec la cavalerie. Olmutz fut assiégée dès que le canon fut arrivé. Alors cette place n'était pas connue pour une forteresse d'importance, capable de soutenir un siège en forme, & de retarder les entreprises du Roi. Le principal magasin des Autrichiens était à Leutomissel sur les frontières de la Moravie : il ne paraissait pas possible que Daun vînt à tems pour le défendre, & il semblait être près de devenir la proie de l'armée prussienne. En effet, Frédéric en se tournant vers la Moravie, avait eu dessein de prendre ce magasin, de faire une irruption en Bohème de ce côté, & d'éloigner l'armée autrichienne de celle des Russes. Mais ce plan était un secret. Le Roi mit à la fin d'une lettre qu'il écrivit au

marquis d'Argens : " Je voudrais bien vous
„ écrire quelque chofe de nouveau , mon
„ cher marquis ; mais il a été défendu févè-
„ rement , de ne pas écrire la moindre
„ chofe de l'armée, pendant fix femaines. „

Les troupes légères des Pruffiens étendirent leurs ravages jufques fur les frontières de l'Autriche. Vienne craignait de voir bientôt le Roi de Pruffe devant fes portes. Toutes ces chofes avaient la plus grande vraifemblance. Mais on vit encore l'évènement démentir les apparences. Olmutz ne fut point prife. Le général Marfchal fit une vigoureufe défenfe ; Daun eut le tems de gagner Leutomiffel, de couvrir les magafins, & de jetter des renforts dans Olmutz. Cette ville était affiégée depuis le 27 mai ; & la fappe était avancée jufqu'aux glacis. On y avait jetté 128,000 boulets & bombes (31) : il ne s'agiffait plus que de faire brèche & de monter à l'affaut. Mais Daun, qui était arrivé près d'Olmutz , fit enlever le 29 juin, par un détachement commandé par Laudon, 4000 chariots pruffiens, chargés d'argent & de provifions de bouche & de guerre. Cette perte, le manque de vi-

vres, & l'approche de toute l'armée autrichienne, engagèrent le Roi à lever le siège, & à quitter la Moravie.

On ne saurait s'empêcher d'admirer la conduite du maréchal Daun. Il avait délivré la ville sans perdre un seul homme; il avait su éviter la bataille, & mettre enfin son adversaire dans une position, où il était aussi dangereux pour lui de risquer une bataille, que de continuer le siège. Telle était la situation des Prussiens, le 1 juillet, dans le tems que Daun était campé près d'Olmutz. En restant dans cette position, le Roi devait craindre d'être attaqué en tête par Daun, en queue & en flanc par la garnison, & par les corps considérables de Laudon, Janus & Siskowitz, qui étaient dans les environs. Dans une telle situation, il fallait bien du génie, bien du bonheur, & tout l'éclat d'un grand nom, pour en imposer à un ennemi supérieur, & lui faire craindre de risquer une attaque. Frédéric sortit de peine sans qu'il lui en coûtât la moindre chose. Au moment où les ennemis s'y attendaient le moins, il partit pour la Bohème, & au milieu du mois

de juillet, il campa près de Kœnigsgrætz. Daun & Laudon le ſuivirent l'un à droite & l'autre à gauche, & campèrent vis-à-vis de lui, près de Lubſchau. Cette poſition dura 15 jours.

Le Roi n'eut le tems ni d'attendre une bataille, ni d'aller à Prague; il fut obligé de voler à la défenſe des frontières de la Marche. Au commencement de l'année, les Ruſſes avaient pris poſſeſſion de la Pruſſe, d'où ils s'étaient avancés, ſans réſiſtance, par la Pologne dans la nouvelle-Marche juſqu'à l'Oder. Dona, général Pruſſien, fut obligé de quitter les Suédois auprès de Stralſund, pour aller s'oppoſer aux Ruſſes; mais il fut trop faible pour empêcher Fermor, qui avait paſſé la Warte près de Landsberg, de ſe répandre dans la nouvelle-Marche, & de bombarder Cuſtrin.

Cette fortereſſe bâtie depuis 200 ans, n'a point d'ouvrage extérieur de ce côté, & les marais qui l'entourent ne ſont pas aſſez larges, pour la garantir des bombes. La groſſe artillerie des Ruſſes eſt excellente. Ils ſurent, dans cette occaſion, lui donner un degré d'activité vraiment effrayant. Le

15 août, la troisième bombe mit toute la ville en feu ; & bientôt elle fut réduite en cendres. Les habitans eurent à peine le tems de se sauver de l'autre côté de l'Oder, d'où ils virent leurs maisons & leurs biens dévorés par les flammes, dans l'espace de quelques heures. Après cela, les Russes commencèrent un siège en règle. L'usage de la guerre autorise en Europe la coutume barbare, de réduire en cendres les villes que l'on assiège ; mais il n'en est pas moins révoltant pour les malheureux qui en sont les victimes. Les Russes ne furent que des incendiaires aux yeux des habitans de Custrin, & leur conduite ne fit pas moins d'horreur à ces infortunés, que celle des Français n'en avait fait à Halberstadt. Mais les Russes ne pouvaient-ils pas répondre, que les Prussiens avaient bombardé pareillement Prague & Olmutz ; & assurément, si leurs bombes ne réduisirent pas ces villes en cendre, ce ne fut pas la faute de ceux qui les dirigèrent. Mais dans les ravages de la guerre, quelle action ne saurait passer pour barbare ?

On avait fait de grands préparatifs pour défendre Custrin, & le Roi fut fort irrité contre le commandant. (32)

Le 6 juillet, le Roi partit de ſon camp de Kœnigsgrætz, pour ſe rendre en Bohème; il s'avança ſans perte en Siléſie, garnit les frontières, & dans l'eſpace de 15 jours, il fit avec 14 bataillons & 33 eſcadrons, une route de 120 lieues. Le 20 d'août, il arriva près de Cuſtrin, attira à lui l'armée du général Dona, & le 23, il paſſa l'Oder près de Giſtebuſe, pour attaquer les Ruſſes. Leur armée était encore de 60,000 hommes, malgré quelques détachemens, & celle du Roi de 50,000.

Le ſort du Roi & de ſes états dépendait plus que jamais du ſuccès d'une ſeule bataille. Ses ennemis étaient en chemin, pour entrer dans le cœur de ſon électorat. Leur deſſein était toujours de s'y réunir, & de le couper de l'Elbe & de l'Oder. Juſqu'alors le Roi avait ſu détourner l'effet de ces projets. Dans le même tems, Daun partit de Bohème, pour aller à Dreſde; l'armée de France & des cercles avait été renforcée, & s'avançait vers la Saxe; les Suédois étaient partis ſans obſtacle de Stralſund, & au mois d'août, il n'étaient qu'à quelques lieues de Berlin. Cette ville était ſans fortifications & ſans

garnifon. Les Suédois avaient du canon; mais ils n'avaient plus à leur tête un Guftave-Adolphe (33); ils n'avaient pas même un Haddik.

Le Roi avait de fortes raifons de hâter une bataille. Les nouvelles qu'il recevait de toutes parts des ravages qu'exerçaient les Ruffes, excitèrent fa colère, & preffèrent fa réfolution. Il tâcha de difpofer l'attaque de manière, que les Ruffes, fe trouvant entre l'Oder & les marais, fuffent coupés de toute retraite, & puffent être exterminés fur la place. On fe croyait difpenfé, avec ce peuple deftructeur, des ménagemens que les ufages de la guerre accordent ordinairement aux vaincus. Les foldats eurent ordre, de ne faire quartier à aucun Ruffe; & on devait brûler tous les ponts qui auraient pu faciliter leur retraite.

Après avoir fait ce plan, le Roi s'éloigna le 24 d'août, de la rive de l'Oder, & prit à gauche, pour tourner les Ruffes, afin de les attaquer en queue & en flanc. L'attaque eut lieu dans la matinée du 25, près de Zorndorf, à deux lieues de Cuftrin. Fermor, qui avait pénétré le deffein du Roi, avait

placé ſon armée près de ce village en bataille carrée, afin d'être en état de faire front de tous côtés. Le Roi commença par attaquer le village de Zorndorf avec la groſſe artillerie de ſon aile gauche, & 2200 grenadiers. Cette brigade pruſſienne fut repouſſée, & cauſa du déſordre & des vides dans l'aile. La cavalerie ennemie ne manqua pas l'occaſion, & profita de ſon avantage. La cavalerie pruſſienne ſauva l'honneur de cette journée. Seidliz s'avance, renverſe la cavalerie ruſſe, & tombe avec tant d'impétuoſité ſur le flanc de l'armée ruſſe, que toute l'aile droite ſe retira en déſordre. De cette manière, l'infanterie pruſſienne ayant gagné du tems & de la place pour ſe remettre, s'empara du village & de tous les bagages qui s'y trouvèrent. On a remarqué, que les Coſaques qui rodaient autour de l'armée pruſſienne, avaient ſervi à faire rentrer dans leurs rangs les ſoldats de cette armée, qui voulaient fuir. On aimait mieux retourner contre l'ennemi, que de tomber entre leurs mains. Le déſordre s'étant mis parmi les Ruſſes, ils ne purent ſe remettre; leur aile droite fut battue & coupée de la gauche;

& elle aurait quitté volontairement le champ de bataille, ſi les ponts n'euſſent été rompus.

Les Pruſſiens renouvellèrent l'attaque ; mais l'aile gauche des Ruſſes diſputa la victoire juſqu'à la nuit. Elle fut renforcée par les troupes diſperſées de l'aile droite ; & s'étant jointe au corps de réſerve, elle prit une poſition avantageuſe, qu'elle ſoutint juſqu'à la fin du jour ; & la nuit vint interrompre la bataille, ſans que la victoire parût décidée (34). Les deux armées conſidérablement diminuées, reſtèrent ainſi ſous les armes, l'une vis-à-vis de l'autre, près du village de Zorndorf : elles gardèrent cette poſition juſqu'au lendemain matin, ſans autre entrepriſe que quelques coups de canon de part & d'autre. Un boulet envoyé par les Ruſſes, briſa le chariot de bagage du Roi, tout auprès de ſa tente.

Si la guerre eût fini par cette journée, il aurait été difficile, d'après les relations de chaque parti, de juger de quel côté avait été la victoire. Les Pruſſiens ſe l'attribuèrent ; parce qu'à l'entrée de la nuit, ils étaient à la même place, où les Ruſſes

s'étaient formés au commencement de la bataille, & parce qu'ils avaient pris aux ennemis 103 canons, 37 drapeaux, 80 officiers & 3060 soldats. De son côté, Fermor écrivit du champ de bataille à l'Impératrice de Russie: " Je m'empresse d'écrire à votre „ Majesté, qu'après une bataille des plus „ sanglantes, qui a duré dix heures, les „ nôtres sont restés maîtres du champ de „ bataille, & ont pris aux ennemis un grand „ nombre de prisonniers, de canons & de „ drapeaux. „ On chanta le *Te Deum* à Petersbourg & à Berlin. Le soir de la bataille, Fermor demanda au général Dona une trêve, pour enterrer les morts & panser les blessés. Dona répondit: " comme le Roi, mon maî- „ tre, a gagné la bataille, il aura soin de „ faire enterrer les morts & panser les „ blessés. „

Mais les suites prouvèrent d'une manière indubitable, que la victoire était du côté du Roi. Les Russes avaient perdu tant de monde, qu'ils ne purent risquer plus longtems de rester dans cette position, pour attendre une nouvelle attaque. Le 27 août, ils se retirèrent près de Landsberg. On fait

monter à 20,000 hommes le nombre de leurs morts, bleſſés ou priſonniers. Les Pruſſiens avaient perdu 3400 hommes, qui étaient reſtés ſur le champ de bataille, & 7000 bleſſés ou priſonniers. (35)

Le Roi fut étonné de la fermeté opiniâtre de l'infanterie ruſſe. Leur immobilité & quelques-unes de leurs batteries, avaient fait reculer au commencement une brigade de ſes grenadiers. On lit dans une relation pruſſienne: " Il eſt plus aiſé de les tuer, que „ de les mettre en fuite; ils ſe laiſſent tuer „ auprès de leurs canons, ou de leur bou- „ teille d'eau-de-vie; un coup à travers du „ corps, ne ſuffit pas pour les abbattre. „ En effet, il y a moins de diſtance entre la Garonne & le Wolga, que de différence entre les troupes que Frédéric avait eu à combattre, dans l'eſpace de dix mois, à Rosbach & à Zorndorf.

La cavalerie pruſſienne eut la plus grande part à la victoire de Zorndorf (36). Le Roi ne put pourſuivre la victoire. Il laiſſa le comte Dona près de Landsberg avec une armée, pour s'oppoſer aux Ruſſes; & ſe hâta, avec des troupes qu'il avait reçues de Siléſie, d'aller

d'aller en Saxe, pour prévenir les desseins de Daun. Ce général avait rassemblé toutes ses forces près de Dresde, & tâchait avec une armée supérieure, de repousser le prince Henri, de délivrer Dresde, & de couper au Roi toute communication avec l'Elbe. Le prince Henri a acquis, dans cette position, la réputation d'un habile général. Pendant l'absence du Roi, il fut, par de sages évolutions & des camps bien choisis, se soutenir en Saxe avec des forces inférieures, d'un côté contre la grande armée autrichienne, & de l'autre, contre celle des cercles; & il se conduisit toujours avec tant d'adresse, qu'on ne put jamais lui livrer bataille, ni le forcer à reculer. Le Roi le trouva vis-à-vis d'une armée de 100,000 ennemis, encore maître de Dresde, de l'Elbe & de la plus grande partie de l'électorat de Saxe.

La jonction des deux armées se fit le 11 septembre. Daun, qui avait compté que l'absence du Roi serait plus longue, était encore occupé de ses projets contre Dresde & le prince Henri, lorsqu'il le vit paraître près de Stolpe, avec les troupes qu'il avait menées de Bohème dans la nouvelle-Marche,

& avec lesquelles il avait battu les Russes. Les Prussiens avaient fait la marche en neuf jours. Le Roi aurait voulu livrer aussitôt bataille. Il était important pour lui, d'éloigner les Autrichiens de la Saxe, & de voler au secours de la Silésie. Cette province mal gardée courait le plus grand danger. Harsch à la tête de 20,000 hommes, assiégeait la forteresse de Neisse, & mettait une grande partie du pays à contribution. Mais dès que Daun vit le Roi vis-à-vis de lui, il évita la bataille, & il fut se poster si avantageusement auprès de Stolpe, qu'on ne pouvait l'attaquer sans témérité. En conséquence, depuis le 10 novembre, le Roi tira vers la Lusace, pour prendre la route de la Silésie; espérant toujours pouvoir attirer les Autrichiens hors de leur poste, & leur livrer bataille. Daun accompagna les Prussiens; mais il fut toujours se poster de manière à pouvoir retarder leur marche, afin de gagner du tems pour ceux qui assiégeaient Neisse; & il ne s'exposa point à une attaque désavantageuse.

On n'était point accoutumé dans l'armée prussienne à craindre l'attaque des ennemis,

& à prévenir ſans ceſſe une ſurpriſe par le choix des camps & la vigilance. Les alertes nocturnes des avant-poſtes étaient ſi fréquentes, qu'on n'y feſait plus attention dans le camp. Une armée fatiguée, qui depuis trois mois, avait couru de province en province, ſans pouvoir ſe repoſer huit jours dans le même endroit, était bien capable d'une pareille indifférence ſur le danger. La ſituation du Roi était très-fâcheuſe. " *Hélas !* écrivait-il à milord Marſchal, *que* „ *je donnerais de bon cœur la moitié de cette* „ *gloire, dont vous me parlez, pour un peu* „ *de repos.* „

Le 14 octobre, les deux armées ſe trouvaient poſtées ainſi dans la Luſace, l'une vis-à-vis de l'autre : les Autrichiens près de Kittliz, & les Pruſſiens près du village de Hochkirchen : les premiers, dans une poſition avantageuſe ; les ſeconds, de manière à craindre une attaque.

Daun ſavait que le camp des Pruſſiens était faible, & il réſolut de l'attaquer pendant la nuit. Le Roi connaiſſait le danger de ſa poſition, & il l'avait voulu quitter le 13 ; mais il était obligé d'attendre un con-

voi de pain, dont il ne pouvait abſolument ſe paſſer. *Si les Autrichiens nous laiſſent en repos*, dit le maréchal Keith, *ils méritent d'être pendus. Il faut eſpérer*, répondit le Roi, *qu'ils auront plus peur de nous que de la potence.* Les batteries, les abbatis & les autres préparatifs de défenſe, que Daun avait ordonnés la veille ſur ſon aile gauche, confirmèrent cette opinion; & il avait l'air de ſonger plutôt à une retraite qu'à une attaque. En effet, cette aile s'était un peu retirée, & elle avait pris un détour dans un bois épais, pour venir, ſans être apperçue, attaquer en flanc l'aile droite des Pruſſiens.

Cette marche ſe fit avec tant de ſecret & de promptitude, que les Pruſſiens ne s'apperçurent du danger, qu'au moment où ils virent l'ennemi dans leur camp. Il paraît que les ordres du Roi pour la garde du camp avaient été mal exécutés. Les Pruſſiens eurent à peine le tems de prendre les armes. Au milieu du tumulte, que favoriſaient les ténèbres de la nuit, quelques milliers de Pruſſiens paſſèrent du ſommeil à la mort, & pluſieurs furent tués par leurs propres camarades. A la pointe du jour, les Autrichiens

trouvèrent une forte réſiſtance. La chaleur du combat ſe porta ſurtout ſur l'aile droite des Pruſſiens, vers le village de Hochkirchen ; il y fut ſanglant pour les deux partis. Les Pruſſiens s'y défendirent pendant quelques heures, & prirent un général & pluſieurs ſoldats ; mais ils perdirent le maréchal Keith & le prince François de Brunſwic, qui furent tués ſur le champ de bataille. Le Roi fut bleſſé, ainſi que la plupart des généraux. Le ſuccès de cette bataille paraiſſait dépendre du village de Hochkirchen. Daun y fit renouveller l'attaque huit fois, par des régiments différens. Le Roi preſſé par le nombre, & affaibli par une perte conſidérable, réſolut, vers 10 heures, de ſe retirer ; & il laiſſa à l'ennemi le champ de bataille, la plus grande partie du camp & des bagages, plus de 100 canons & 30 drapeaux. On fait monter à 10,000 hommes le nombre des Pruſſiens tués, bleſſés ou faits priſonniers.

Cette bataille eut lieu le jour de la Ste. Thérèſe, jour de la fête de l'Impératrice. C'était un joli bouquet pour cette princeſſe, que le maſſacre de 20,000 hommes. Elle en remercia Daun ; & le Pape

Clément XIII, qui trouvait qu'on ne pouvait célébrer plus dignement la fête d'une fainte, donna fa bénédiction au général autrichien, & lui envoya au nom de l'Eglife un chapeau & une épée bénite. (37)

On dirait que ce revers ne dût fervir qu'à montrer toute l'habileté de Frédéric, pour en prévenir les fuites. Une armée fuprife au milieu de la nuit avec tant d'avantage & de fuccès; une armée battue & difperfée! Qui ne croirait que tous les deffeins du Roi font renverfés, & qu'il ne pourra jamais fe relever, dans cette campagne, d'un échec auffi fenfible. Sa fermeté lutta contre les obftacles, & fon courage vint à bout de les renverfer. Il ne fe retira qu'à Klein-Bautzen, à une lieue du champ de bataille, & prit une pofition qui ôta au vainqueur le courage de le pourfuivre; & cependant il ne reftait plus guère à fon armée, pour fe défendre, que l'épée & la bayonnette; & pour fe mettre à l'abri des injures de l'air, que l'habit court des foldats. Les Autrichiens reprirent leur première pofition près de Kittliz. *Daun ne nous tient plus en échec*, dit le Roi le lendemain de l'attaque; *la partie n'eft pas per-*

due. Nous nous reposerons quelques jours ici, puis nous irons en Siléſie, pour délivrer Neiſſe. C'eſt ce qui arriva, comme nous allons le voir.

Le Roi attira à lui le prince Henri avec quelques régiments, il paſſa la Queis près de Lauban, & ſe trouva le 6 novembre près de Munſterberg, à ſix lieues de Neiſſe. Le même jour, le général Harſch leva le ſiège de cette forteresſe, & ſe retira en Moravie. Mais la campagne n'était pas encore finie.

Lorsque le Roi quitta la Saxe, les premiers mouvemens du général Daun ſemblaient tendre à le ſuivre en Siléſie; & depuis le 4 novembre, il avait fait quatre grandes marches vers Dreſde. Son deſſein était de ſurprendre cette ville, puis de ſe joindre avec l'armée des cercles, pour délivrer la Saxe avant que le Roi pût s'y oppoſer. Le corps des Pruſſiens, qui était reſté en Saxe, ſous le général Itzenblitz, n'était pas fort de 20,000 hommes. Mais ils prirent, près de Dreſde, une poſition ſi avantageuſe, & le comte de Schmettau, qui commandait la place, montra tant de réſolution, que Daun renonça à ſon projet, & fut obligé

de laiffer fon armée dans l'inaction. Cette irréfolution lui fut auffi infpirée par la crainte du danger, où il mettait la ville & la famille de l'électeur, s'il entreprenait de faire le fiége. A l'approche de Daun, Schmettau avait fait mettre le feu à un fauxbourg, qui pouvait faciliter les deffeins de ce général, & avait prouvé par là, combien peu il épargnerait tout ce dont le facrifice pourrait contribuer à fa défenfe. Il déclara qu'il fe défendrait de maifon en maifon, & même des fenêtres du château royal; & pour le prouver, il fit mettre des foldats dans les appartemens de ce château. (38)

C'ÉTAIT prudence de la part du Pruffien, de menacer l'ennemi de tous ces moyens de défenfe: c'était humanité de la part de l'Autrichien, de s'en laiffer impofer par des menaces de cette nature. Cependant le Roi de Pruffe, après avoir délivré la Siléfie, avait repris le 8 novembre la route de Saxe. Il était pour lui de la dernière importance, de refter maître de cette province & de l'Elbe, & de pouvoir garder fes quartiers d'hiver dans l'électorat. Dès qu'il fut arrivé à Bautzen dans la Luface, le général Daun

prit le chemin de la Bohème, & les troupes des cercles se hâtèrent d'aller en Franconie. Après la bataille de Zorndorf, les Russes s'étaient retirés en Poméranie, & voulant s'établir dans cette province, ils avaient assiégé Colberg avec un corps de 10,000 hommes. Ils voulaient que cette place, située sur la Baltique, facilitât à leur armée le transport des vivres & des munitions; mais le major Heyden qui la commandait, fit une défense si habile avec une garnison de 700 hommes & 20 artilleurs, qu'il força les Russes à se retirer. Au mois de novembre, toute leur armée quitta le Brandebourg & la Poméranie.

La guerre contre les Suédois était toujours réservée pour l'hiver. Dès que le Roi eut procuré à ses troupes de la sûreté & des quartiers d'hiver, ils furent repoussés vers Stralsund, par un corps de troupes envoyé exprès, & ne purent empêcher les Prussiens, de prendre leurs quartiers d'hiver dans la Poméranie suédoise.

Il serait difficile de trouver dans l'histoire une campagne conduite avec autant de travaux & d'adresse. Les marches du Roi de

Siléſie en Moravie, de là dans la nouvelle-Marche par la Bohême & la Siléſie ; & enſuite en Saxe ; de Hochkirchen à Neiſſe ; puis à Dreſde, toutes ces marches font enſemble plus de 280 milles d'Allemagne ou 560 lieues de France. Le Roi de Pruſſe avait fait ce que Belle-isle avait cru impoſſible, lorſqu'il avait écrit : *Le Roi de Pruſſe, quoi qu'il faſſe, ne ſaurait faire la navette avec une armée.* Par le ſiège d'Olmutz, le Roi attira en Moravie les principales forces autrichiennes, & en allant à Cuſtrin, il éloigna les Ruſſes du milieu de ſes états & de leurs alliés. Il arriva à tems en Saxe, pour diſſiper les projets des Autrichiens & des cercles. Malgré la défaite de Hochkirchen, il arriva à tems en Siléſie, pour ſauver Neiſſe & Koſel ; enfin il retourna encore en Saxe, pour délivrer Dreſde & chaſſer les ennemis de l'électorat.

Pour ſentir combien ſont étonnantes des marches ſi promptes, faites avec une armée entière, il faut avoir une connaiſſance de la foule de beſoins, qui affiègent ſans ceſſe une armée régulière, & de la quantité prodigieuſe de convois, qu'il faut faire ſuivre

ou préparer de jour à autre dans les différens endroits, par où l'on veut la faire paſſer. Au commencement de la guerre de 1756, le Roi avait trouvé & appellé en Siléſie un homme, qui fit dans cette partie plus que le Roi n'avait cru poſſible. C'était le Baron de Schlabrendorf, miniſtre d'état & de la guerre en Siléſie. Ce miniſtre habile joignait à l'enthouſiaſme pour ſon maître, une activité infatigable. Il avait l'art de prévoir la tournure des affaires, & il préparait les vivres & les magaſins en conſéquence. Des opérations de cette nature ne pouvaient ſe faire ſans violence; & la force arrachait ſouvent ce que la juſtice autoriſait à refuſer. Mais Frédéric s'était fait une telle réputation de juſtice & de modération dans l'eſprit de ſes ſujets, qu'ils s'en prirent toujours à ſes miniſtres, de la ſévérité des moyens que l'on employait pour remplir ſes ordres.

A la fin de novembre, le Roi de Pruſſe ſe retrouvait en poſſeſſion de ſes états, à l'exception de la Pruſſe, & maître de la Saxe, de l'Oder & de l'Elbe. Cette campagne, où il n'avait perdu que 30,000 hommes, en avait coûté 100,000 aux puiſ-

ſances liguées contre lui. Car ſelon les relations de ces tems, il fallut aux Autrichiens plus de 36,000 hommes, pour completer leur armée; aux Ruſſes plus de 32,000, aux Français plus de 36,000, & quelques milliers aux Suédois & aux cercles.

L'ISSUE de cette campagne mit Frédéric en état de compléter ſes troupes dans les quartiers d'hiver, & de les augmenter de quelques bataillons-francs. Afin d'épargner ſes provinces, il fit faire des recrues en Saxe, dans le pays d'Anhalt, dans le Mecklenbourg, la Poméranie ſuédoiſe, & même dans une partie de la Pologne; & comme ſes ſoldats étaient payés plus exactement que ceux des autres puiſſances, il ne manquait pas de gens qui venaient s'offrir à ſervir ſous ſes drapeaux. Il pourvut l'armée de tout ce dont elle avait beſoin, remplit ſes magaſins, & cependant il ne tira point de revenus des provinces ravagées par l'ennemi; il ne mit point de nouveaux impôts ſur le peuple, comme la France; & n'emprunta point chez l'étranger, comme l'Autriche & la Ruſſie. S'il augmenta ſes revenus & les ſubſides qu'il tirait de l'Angleterre, en alté-

rant les monnaies, le plus grand nombre de ses sujets n'y perdaient rien. Ce changement devait être indifférent au soldat & à la classe nombreuse du peuple, qui vit de son travail journalier.

Cependant les ennemis de Frédéric, mesurant ses moyens sur la difficulté de leurs ressources, voyaient croître d'année en année l'espérance de l'épuiser & de l'abattre; & se persuadaient, qu'il manquerait plutôt de moyens pour se défendre, qu'eux de forces pour l'attaquer. En conséquence, les armées furent complétées; & on fit des préparatifs pour une nouvelle campagne. Dans l'année 1759, la fortune sembla se déclarer pour le parti le plus fort, & favoriser les desseins des armées autrichiennes, russes & des cercles, qui s'étaient rassemblées en Saxe & sur les bords de l'Oder.

Au printems de cette année, Frédéric avait marché contre les principales forces autrichiennes, qui étaient dans la Lusace, dans le dessein d'empêcher leur jonction avec les Russes, & de les forcer à une bataille, avant que ces derniers eussent atteint l'Oder, & les troupes des cercles l'Elbe.

Au mois de mai, le prince Henri fit, dans le même deſſein, une irruption en Bohême & en Franconie. Il détruiſit pluſieurs magaſins ennemis, mit Wirzbourg & Bamberg à contribution, & tua quelques milliers de ſoldats aux cercles. Mais les circonſtances le forcèrent de reprendre promptement le chemin de la Saxe.

On avait envoyé en Pologne un corps de troupes pruſſiennes, commandé par le général Dohna, pour ralentir la marche des Ruſſes, qui s'avançaient vers l'Oder. On perſuada aux Polonais, que leur pays devait reſter également ouvert aux Pruſſiens & aux Ruſſes, parce qu'en vertu du traité de Wélau, fait en 1657 entre le grand-électeur & la Pologne, la république ne devait permettre le paſſage ſur ſes terres, à aucun ennemi de la maiſon de Brandebourg. On pouvait répondre à cela, que les Ruſſes étaient amis & alliés du Roi de Pologne, en qualité d'électeur de Saxe, & que les Pruſſiens étaient ſes ennemis: mais la faibleſſe de la république l'empêcha de répondre. Les Pruſſiens exigèrent des contributions juſqu'à Poſen, détruiſirent les magaſins

ruſſes, enlevèrent de ſes terres le prince Sulkowsky, magnat polonais, & le menèrent priſonnier à Glogau avec ſa garde, qui conſiſtait en 200 hommes. Son crime était, d'être ſoupçonné d'avoir levé ces 200 hommes pour l'armée Ruſſe.

Il eſt étonnant au milieu du dix-huitième ſiècle, de trouver en Europe un état avec des poſſeſſions plus étendues que celles de la France ou de l'Allemagne, être cependant aſſez dépourvu de forces & de moyens de défenſe, pour que ſes voiſins entrent à leur gré dans ſes provinces, comme dans un pays abandonné; & qu'un ſeul général, à la tête de quelques régiments, puiſſe s'y maintenir auſſi longtems qu'il juge à propos, ou juſqu'à ce qu'un général d'une autre puiſſance vienne l'en chaſſer. Les Pruſſiens avec 30,000 hommes, mais ſans Frédéric, ne purent réſiſter à une armée de 80,000 Ruſſes. Au mois de juin, ces derniers ſe mirent en mouvement, ſous les ordres du feld-maréchal Soltikow, pour avancer vers l'Oder, par la Pologne. Ils avaient deſſein de ſe joindre à une partie des Autrichiens, & de pénétrer enſuite dans le Brandebourg.

Les Pruſſiens, qui craignaient d'être coupés de la Siléſie & de la Saxe, ſe preſſèrent à l'envi avec les Ruſſes, de regagner les bords de l'Oder. Le 22 juillet, les uns & les autres arrivèrent près du village de Kai, dans le Brandebourg, à deux lieues de l'Oder, & les deux armées ſe trouvèrent ſi près, que la bataille fut inévitable. Ce jour-là même le général Vedel, que le Roi avait envoyé pour remplacer Dohna (39), était arrrivé à l'armée. Frédéric était mécontent de Dohna, parce qu'il avait trop peu de réſolution, & que dans la dernière marche, il avait manqué une occaſion favorable d'attaquer avec avantage les Ruſſes, près de Méſeriz en Pologne. La bataille eut lieu le 23 juillet dès le matin. A la pointe du jour, les Ruſſes étaient partis, pour continuer leur route vers Croſſen ſur l'Oder. C'était l'endroit où ils devaient ſe joindre à un corps d'Autrichiens, qui devait s'y rendre de la Luſace, ſous les ordres du général Laudon. Vedel avait ordre d'attaquer les Ruſſes & de les battre, afin d'empêcher la jonction. Il ne connaiſſait ni le pays, ni la force des ennemis, ni l'état de ſa nouvelle armée.

Cependant

Cependant, il n'y avait pas un moment à perdre. Il attaqua les Ruſſes dans leur marche, fut battu, & après avoir perdu 6000 hommes tués, bleſſés ou faits priſonniers, il ſe trouva fort heureux, qu'on ne lui eût pas coupé le paſſage de l'Oder.

QUELQUES jours après, les Ruſſes ſe retirèrent ſur la rive droite de l'Oder, & au commencement du mois d'août, ils campèrent près de Francfort ſur l'Oder. Là, le général Laudon, malgré la vigilance du Roi & du prince Henri, traverſa la Luſace, & les joignit avec un corps de 18,000 Autrichiens. Au mois de juillet, Daun était entré de Bohème en Luſace, & avait hâté ſa marche vers le Brandebourg, pour favoriſer les deſſeins des Ruſſes. Le Roi le cotoya en Siléſie, le long de la Bober, & après la bataille de Kai, il fit avancer le prince Henri vers Sagan, pour empêcher la communication des Autrichiens avec les Ruſſes. Pour lui, il ſe mit à la tête de l'armée de Wédel, qui était renforcée de quelques régiments venus de Siléſie, ſe hâta de deſcendre la rive gauche de l'Oder, & paſſa ce fleuve le 11 d'août, près de Reitwein,

au-deſſous de Francfort, pour livrer bataille aux Ruſſes. C'eſt ce qui arriva le lendemain ; & l'iſſue prouva ce que peut la fortune dans une action. Pendant ſept heures que dura l'attaque des Pruſſiens, on eût dit qu'ils avaient remporté une victoire complette; mais vers le ſoir, le ſort ſe déclara pour les Ruſſes : ils redoublèrent leur réſiſtance dans leurs derniers retranchements, chaſſèrent les Pruſſiens de tous les poſtes avantageux dont ils s'étaient emparés, & reſtèrent maîtres du champ de bataille. Une courte deſcription de cette journée, rendra la choſe plus ſenſible.

L'ARMÉE ruſſe qui, avec le corps d'Autrichiens, était forte de 80,000 hommes, s'était retranchée derrière quelques hauteurs, ſituées entre le village de Kunersdorf & l'Oder. Leur aile droite s'étendait juſqu'à l'Oder, & de ce côte était, ſur la montagne dite *Judenberg*, leur quatrième retranchement, défendu par des abbatis. Les derrières du camp étaient couverts par des brouſſailles marécageuſes & des hauteurs eſcarpées. De ſorte que les Ruſſes ne jugèrent pas à propos de changer de poſition, quoiqu'ils

euffent les Pruffiens fur leurs derrières. Le 3 d'août, à trois heures du matin, le Roi était parti avec l'armée, du village d'Oetfcher; & après avoir fait un grand détour par un bois, il vint vers les midi, attaquer le flanc de l'aile gauche des Ruffes. Cette attaque fe fit en colonnes & avec tant d'effet, que les Ruffes furent obligés d'abandonner leurs batteries l'une après l'autre. Ils fe retirèrent dans leurs derniers retranchements, fur la montagne de Judenberg. A fix heures du foir, les Pruffiens étaient, fur cette montagne, maitres des trois premiers retranchements & de 100 canons, qu'ils avaient pris à l'ennemi.

Il eft probable, que fi le Roi n'avait point fait renouveller l'attaque par fes troupes, qui étaient déjà fatiguées, les Ruffes fe feraient retirés entièrement; & ils avaient fait une perte confidérable. Mais Frédéric ne voulut pas lâcher prife; & ce qui le confirmait dans l'efpérance du fuccès, c'eft que le général Wunfch devait attaquer les ennemis à leur autre aile, avec un corps venu de Francfort. Tel était le plan formé. En conféquence, le Judenberg fut encore

attaqué. Le Roi s'expofa au plus grand danger, & eut deux chevaux tués fous lui. Mais après quinze heures de marche & de bataille, la fortune & les forces abandonnèrent fes troupes. Cinquante pièces de canon rangées fur la montagne, & le feu de la moufquetterie, renverfèrent un nombre de Pruffiens d'autant plus grand, qu'ils étaient obligés de fe preffer les uns fur les autres, parce qu'ils manquaient d'efpace pour s'étendre. La cavalerie ne fut pas plus heureufe. Elle fit une tentative contre les hauteurs, mais elle ne réuffit point. Seidliz fut bleffé. Le feu des cartouches rompit les rangs; cavaliers & fantaffins, tout fut bientôt mêlé & en défordre. Laudon profita de ce moment, pour décider la bataille. Il s'avance avec fes troupes encore fraîches, derrière l'aile droite, tombe en flanc & en queue fur les Pruffiens fatigués & en défordre, les oblige à fe retirer, & refte maître du champ de bataille. Dans l'efpace d'une heure, ils perdirent les batteries qu'ils avaient prifes, & plus de cent de leurs propres canons. Le général Wunfch était bien arrivé à Francfort, vers la fin de la

bataille, & avait fait prifonnière la garnifon ruffe; mais il était trop tard. Il apprit dans cette ville, que la bataille était perdue, & n'eut rien de plus preffé que de fe retirer.

Le Roi fe pofta près du village d'Oetfcher, à deux lieues du champ de bataille, dans le même endroit où il avait paffé la nuit précédente. " Il n'avait pas plus de 5000 „ hommes avec lui, „ écrivit quelqu'un, le lendemain de cette journée; " les régiments „ ne femblaient plus que des compagnies. „ Le lendemain matin, j'ai vu le Roi, au „ milieu de cette petite troupe, couché „ fur un peu de paille, dans les ruines „ d'une maifon de payfan, dormir auffi „ tranquillement, que s'il n'eût pas eu „ à craindre le moindre danger. Son cha- „ peau lui couvrait la moitié du vifage, fon „ épée nue était à côté de lui, & à fes pieds „ ronflaient deux adjudants couchés fur la „ terre. Un grenadier montait la garde de- „ vant la maifon. Ce monarque femble avoir „ en fon pouvoir le fommeil & le repos, „ ainfi que la préfence d'efprit. Dès qu'il eft „ hors de la portée des armes, le fentiment „ de fa fupériorité & la confiance dans fon

„ bonheur, reprennent le deſſus; il ne voit „ plus le danger, & ſe livre au repos avec „ autant de ſécurité, que ſi l'ennemi était „ à vingt lieues. „

Le même jour, ſon armée repaſſa l'Oder, près de Reitwein, mais diminuée de moitié. Elle emmenait plus de 12,000 bleſſés (40). La perte des Ruſſes ne fut guère moins conſidérable. " Si je remporte encore une vic„ toire comme celle-là, dit Soltikow, je „ retournerai ſeul, un bâton à la main, en „ porter la nouvelle à Pétersbourg. „

Après deux batailles gagnées coup ſur coup, le général crut avoir aſſez fait pour la cauſe commune, contre le Roi de Pruſſe. Il déclara poſitivement, qu'il ſe croyait fondé, à ne plus expoſer dans cette campagne ſon armée affaiblie. Cette conduite fit perdre aux ennemis du Roi tout le fruit de cette victoire. En effet, ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ces deux journées, c'eſt qu'elles n'influèrent preſque point ſur la ſituation politique du Roi, & ne produiſirent aucune révolution dans les affaires. Frédéric parut plus redoutable que jamais à ſes ennemis, & cependant, jamais il n'avait

été dans une pofition plus dangereufe. Il était coupé de la Saxe & de la Siléfie, & ne pouvait recevoir aucun fecours de ces provinces. L'armée des cercles était entrée dans la Saxe, que le prince Henri avait quittée pour fe rendre en Siléfie. Daun était dans la baffe-Luface, avec les principales forces autrichiennes, & avait eu une entrevue à Guben avec le général Soltikow. Rien ne pouvait empêcher fa jonction avec l'armée Ruffe. Chacune de ces deux armées était plus forte que celle que Frédéric pouvait leur oppofer à toutes deux. N'était-il pas naturel, de s'attendre à voir une armée combinée tomber fur Berlin; une autre, fe répandre dans la Siléfie? Ne pouvait-on pas délivrer la Saxe, affiéger Magdebourg, & réduire le Roi aux dernières extrémités?

Rien de tout cela n'arriva. Le génie de Frédéric femblait lui avoir dit le lendemain de la bataille de Kunersdorf, qu'il n'avait point à craindre ces revers. Quelques jours avant cette bataille, le duc Ferdinand lui avait envoyé un officier, pour lui annoncer la victoire qu'il avait remportée le premier d'août, près de Minden.

Frédéric ordonna à cet officier, d'attendre quelques jours, afin qu'il pût répondre au compliment du Duc, par une nouvelle de la même nature. Le lendemain de la bataille, Frédéric voyant cet officier, lui dit: " Je
„ ſuis fâché, de n'avoir pas pu préparer
„ une meilleure nouvelle pour le Duc; mais
„ ſi, ſur votre paſſage, vous ne trouvez
„ pas Daun à Berlin & Contade à Magde-
„ bourg, aſſurez le duc de ma part, que
„ tout n'eſt pas perdu. „

A la vérité, les Ruſſes avaient paſſé l'Oder, après avoir été renforcés par 19,000 Autrichiens, commandés par Haddik; mais leur lenteur & leurs diviſions laiſſèrent au Roi le tems de prendre une poſition qui couvrait Berlin. Il tira de cette ville de quoi fournir ſon armée d'artillerie & de munitions; il forma de ſes faibles régiments, une chaine qu'il oppoſa aux Ruſſes, & montra un courage & une réſolution, qui leur ôtèrent le courage de l'attaquer de ce côté. Ils ſe retirèrent vers la Luſace, & ne ſe trouvèrent plus qu'à quelques lieues des Autrichiens. Cette circonſtance n'empêcha pas le Roi de les ſuivre pied à pied; & il

envoya, ſous leurs yeux, en Saxe une partie de ſa faible armée, ſous les ordres du général Wunſch. Dans le même tems, le prince Henri, qui par des évolutions adroites avait eu l'art de faire échouer tous les projets de Daun, entra dans la Luſace, & éloigna par là les principales forces autrichiennes de l'armée des Ruſſes, en attirant les premiers vers les frontières de la Saxe & de la Bohème.

Au mois de ſeptembre, la Luſace était obligée de nourrir quatre armées en même tems. Les Ruſſes ſentirent les premiers la diſette de vivres. La cour de Vienne leur offrit de l'argent pour en acheter. Mais Soltikow répondit : *mes ſoldats ne mangent point d'argent ;* & il tourna ſa marche vers la Pologne, par la Siléſie, pour ſe rapprocher de ſes magaſins. Laudon l'accompagna avec de nouveaux renforts, & tâcha de l'engager à faire le ſiège de Glogau, & à le détourner de repaſſer l'Oder. La promptitude du Roi diſſipa tous ces projets.

L'armée combinée des Ruſſes & des Autrichiens, arrivée le 24 ſeptembre, ſur les bords de l'Oder, était ſur le point de deſ-

cendre ce fleuve de ce côté, jufqu'à Glogau. A cette fin, elle avait fait tracer un camp près de Beuten fur l'Oder. Mais quel fut l'étonnement de leur avant-garde, lorfque voulant s'approcher de ce camp, ils le trouvèrent occupé par les Pruffiens, que l'on croyait à peine en Siléfie? Soltikow & Laudon obfervèrent le camp de loin, & n'ofèrent y attaquer le Roi. Mais le 28 feptembre, ils pafsèrent l'Oder au-deffous de Beuten. Ils continuèrent leur marche de ce côté du fleuve, & parurent vouloir faire une tentative fur Breslau. Mais ils trouvèrent partout les Pruffiens fur leur chemin, & tous les paffages étaient fi bien gardés, qu'il ne leur reftait plus aucune efpérance de fe procurer dans cette province une place tenable, ni des quartiers d'hiver. La dernière tentative qu'ils firent pour s'approcher de Breslau, eut lieu près de Hernftadt. Cette ville était occupée depuis peu par les Pruffiens. Soltikow menaça de la réduire en cendres, fi la garnifon refufait de fe rendre. L'officier pruffien répondit, qu'il avait ordre de défendre la ville, quand même les Ruffes fe conduiraient en incendiaires, felon leur cou-

tume. Cette réponse courrouça le général, & la ville fut livrée aux flammes.

De là, l'armée combinée tourna vers la Pologne. Vers la fin d'octobre, il n'y avait plus de Russes ni d'Autrichiens dans la Silésie ni le Brandebourg ; mais partout les traces de leurs ravages fumaient encore dans les villes & les campagnes. Les habitans de douze villages livrés aux flammes, furent obligés d'abandonner leurs foyers : on frémit d'horreur, quand on lit le récit des ravages & des dévastations, que les Russes exercèrent pendant tout le cours de cette campagne dans le Brandebourg & la Silésie (41). On a admiré leur discipline dans quelques villes ; mais c'est qu'on y avait mis des troupes régulières, disciplinées par Pierre I. Les campagnes, au contraire, furent livrées aux troupes barbares de cet empire. Les Cosaques, les Calmouques, les Tartares de la Baskirie ne connaissent d'autre manière de faire la guerre, que le pillage, la destruction & l'incendie. Ils ne font aucune différence entre le soldat armé & le citoyen sans armes. Tous les habitans du pays ennemi sont à leurs yeux autant d'ennemis, dont les biens,

le corps & la vie ſont en leur pouvoir. Leur figure eſt affreuſe, leurs inclinations féroces; leur eſtomac digère la chair crue & les fruits verds. Ils ne connaiſſent d'autre habitation que le dos de leurs chevaux, d'autre lit que la terre nue, d'autre toit que le ciel. Leurs armes ſont l'arc, la flèche, le ſabre & la lance. Ils pourſuivent avec fureur les filles & les femmes, & les rides de l'âge ne mettent point le ſexe en ſûreté contre leurs deſirs brutaux.

Ces barbares étaient regardés dans le Brandebourg comme des monſtres & des anthropophages. La terreur marchait devant eux. Les villageois ſe réfugiaient dans les campagnes, & les villages abandonnés étaient livrés au pillage & aux flammes.

Les dévaſtations & les ravages que cauſèrent les Ruſſes dans toutes les campagnes, tarirent bientôt les ſources, d'où ils auraient pu tirer des vivres & du fourage, s'ils avaient connu l'utilité de la diſcipline & de l'humanité; & la diſette les força d'abandonner tous leurs avantages, & de ſe rapprocher de leurs magaſins de Pologne. Il y a apparence, qu'on ne ſouffrira plus ces

défordres barbares parmi les troupes ruffes. Les Calmouques & les Cofaques commencent à s'accoutumer à la difcipline, & on a fu leur infpirer quelques fentimens d'humanité, d'attachement & de reconnaiffance. Difons donc, que fi ces défordres affreux déshonorent encore la nation ruffe, il faudra s'en prendre aux généraux, qui n'auront pas profité des moyens qu'ils avaient de les empêcher ou de les prévenir.

Ces barbaries caufaient des répréfailles. Il n'eft aucune efpèce d'atrocité dont les partis ennemis ne foient capables, lorfqu'ils font leurs propres juges. Dans cet état, il n'y a plus de différence entre le peuple policé & le peuple barbare. On trouva dans le bagage du général Contade en Weftphalie, une lettre du vieux maréchal Belle-isle, où il difait: *Il faut faire un défert devant l'armée.* L'ambaffadeur de France à Vienne écrivait au marquis de Montalembert, après la bataille de Kunersdorf: " Il faut achever de détruire „ le Roi de Pruffe. Vous devez employer „ tout votre crédit dans l'armée ruffe, pour „ l'engager à paffer l'Oder. Il faut montrer „ aux Ruffes la perfpective du pillage de

„ Berlin & de toute la marche de Brande-„ bourg. „ Voilà comme auraient écrit les Calmouques, s'ils avaient ſu écrire.

LAUDON ſe ſépara des Ruſſes en Pologne, & marcha vers la haute-Siléſie. Frédéric laiſſa quelques troupes en Siléſie, pour obſerver les mouvements de ce corps, & mena ſon armée en Saxe. Alors les troupes pruſſiennes occupaient l'électorat, à l'exception de Dreſde & de quelques autres villes. L'armée des cercles, renforcée de pluſieurs régiments autrichiens, avait pénétré, au mois d'août, juſqu'aux bords de l'Elbe, ſous la conduite du duc de Deux-Ponts. Les garniſons pruſſiennes, ſe trouvant trop faibles, avaient été obligées d'abandonner Leipzig, Wittenberg & Torgau. Le général Wunſch, qui vint en Saxe après la bataille de Kunersdorf, reprit ces villes ſans beaucoup de peine. Mais ce corps était arrivé quelques jours trop tard, pour empêcher la reddition de Dreſde. Le comte de Schmettau, qui commandait cette place, la voyant inveſtie, & n'ayant aucune nouvelle de l'armée du Roi, capitula le 4 ſeptembre, ſans attendre un ſiège en forme. Ce général qui, l'année

précédente, avait montré beaucoup de résolution & de courage, se couvrit par cette action d'une honte ineffaçable. Le Roi le déclara incapable de servir davantage; ce fut toute sa punition.

Voila les troupes des cercles maîtresses de Dresde; & elles tâchaient de se soutenir dans cette contrée.. Au mois d'octobre, le prince Henri arriva vers l'Elbe. Les connaisseurs admirent cette marche. Ce prince, pour éviter Daun qui pouvait l'investir près de Landskron, fut obligé de faire un détour. Il exécuta son projet pendant la nuit, avec tant de prudence & de célérité, que le 25 septembre, il surprit un corps d'Autrichiens, près de Hoyerwerda, prit le général Vela qui le commandait, ainsi que 30 officiers & 1500 soldats, & arriva en Saxe avant que Daun eût appris qu'il tournait de ce côté. En effet, Daun croyait que les Prussiens voulaient aller en Silésie, & cette opinion lui fit perdre deux marches, parce qu'il tourna de ce côté.

On ne put empêcher le prince de passer l'Elbe auprès de Torgau, & de se joindre au général Wunsch. Alors Daun hâta sa

marche vers la Saxe, pour couvrir Drefde. Il paffa l'Elbe, & tâcha, de concert avec l'armée des cercles, de fe rendre maître de ce fleuve. Mais le 29 octobre, Henri battit un corps d'Autrichiens envoyé à cet effet, fous les ordres du général Arenberg, & garda fa pofition près de Torgau. (42)

Tel était l'état des affaires au commencement de novembre, lorfque le Roi arriva de Siléfie en Saxe, avec 20 bataillons & 30 efcadrons, & fe joignit au prince Henri. Il dit en abordant fon frère: " Henri eft le „ feul général, qui n'ait point fait de faute „ dans cette guerre. „ La guerre était éloignée des états du Roi. Les Ruffes étaient en Pologne, & les Autrichiens bornés à un petit canton de la Saxe, entre Drefde & la Bohème. Le Roi réfolut de leur difputer auffi ce canton, & il s'avança vers Drefde avec fon armée. Pour pouvoir entreprendre quelque chofe contre cette ville, il était néceffaire de forcer à la retraite, l'armée qui la couvrait. Daun s'était campé fous les canons de la ville, & était à l'abri d'une attaque. Le Roi effaya un autre moyen pour le tirer de fa pofition. Il envoya le général Fink

avec

avec un corps confidérable, autour de l'armée ennemie, occuper des poftes dans les montagnes de Maxen. Son deffein était de couper aux Autrichiens & à Drefde les vivres du côté de la Bohême ; ou du moins, de mettre les premiers en mouvement, par l'appareil de cette entreprife. L'exécution de ce projet aurait été dangereufe pour Daun ; il fe mit en devoir de la prévenir, ce qui donna occafion à un des plus célèbres évènements de cette guerre. Le 12 novembre, un corps de Pruffiens, compofé de 9 généraux, 500 officiers, & 12,000 foldats (43) mit bas les armes près de Maxen, & fut fait prifonnier de guerre par les Autrichiens.

Il eft certain que les Autrichiens avaient l'avantage du nombre, des hauteurs & du foutien de leur grande armée. Daun lui-même ordonna l'attaque. Les Pruffiens étaient dans un fonds, dont toutes les iffues étaient occupées par les Autrichiens. Le 20, il ne leur reftait plus de poudre, & ils n'avaient aucun fecours à efpérer ; mais toutes ces circonftances ne juftifient point le chef des Pruffiens, d'avoir manqué de prudence & de réfolution. A fon retour, il fut caffé avec

quelques autres généraux, qui avaient opiné pour la capitulation. Les régimens d'infanterie qui avaient été pris, perdirent l'honneur qu'ils avaient auparavant, de battre la marche des grenadiers.

DAUN envoya à Vienne 114 drapeaux Pruſſiens & un grand nombre de timbales & de trompettes, qui furent portés en triomphe dans le château. Les Autrichiens trouvèrent, que cette action valait bien la priſe de l'armée ſaxonne près de Pirna. Quelque tems après, le général Beck enleva près de Meiſſen, un autre corps de Pruſſiens, compoſé de 1500 hommes, avec un général & 60 officiers, l'artillerie, les bagages &c. (44). Cependant ces évènements ne produiſirent aucun changement remarquable dans la ſituation des armées principales. On eût dit que le ſort voulait montrer combien Frédéric pouvait perdre, ſans ceſſer d'être redoutable. Il ſe maintint dans ſa poſition près de Dreſde; de ſorte que Daun, qui ne pouvait éloigner les Pruſſiens, était obligé, pour couvrir la ville, de reſter toujours vers les portes.

LES deux armées continuèrent la campagne au milieu du plus grand froid, &

changèrent leurs tentes en huttes de paille. Les nations femblaient avoir changé de nature. Au mois de janvier, les Français & les Allemands étaient encore en campagne, tandis que les Ruffes & les Suédois avaient déjà gagné leurs quartiers d'hiver au mois d'octobre. Le Roi partageait avec l'armée toutes les incommodités de cette fituation; il vivait au quartier-général de Freiberg, avec autant de fimplicité qu'au camp, c'eft-à-dire, avec plus d'épargne & de médiocrité, que le dernier général de toute autre armée. Sa feule récréation était la converfation des gens de lettres, la lecture & la mufique. (45)

L'ISSUE de cette campagne paraiffait affez répondre aux vues des différentes puiffances, & à l'efpoir des ennemis; cependant ils crurent avoir fait trop ou trop peu contre le Roi de Pruffe, pour s'arrêter en fi beau chemin. On réfolut donc de continuer la guerre. Cette réfolution s'affermit de plus en plus, lorfqu'on vit le Roi de Pruffe & celui d'Angleterre pancher pour la paix. En effet, ces deux cours avaient fait connaître leurs difpofitions aux envoyés des puiffances belligérantes à la Haie. Stanislas, à qui le

ſort n'avait ſemblé donner deux fois la couronne de Pologne, que pour le rendre plus malheureux, en la lui enlevant autant de fois, offrit la ville de Nancy où il réſidait, pour faire les négociations (46). Les Etats généraux propoſèrent Breda. Mais on prenait des peines inutiles. Les puiſſances ennemies différèrent ſi longtems de ſe déclarer, leurs réponſes furent ſi vagues, qu'on ſentit aiſément, qu'ils ne croyaient pas encore que la paix pût leur être avantageuſe. Elles ne pouvaient pas encore eſpérer, que le Roi de Pruſſe & ſes alliés ſe ſoumettraient aux conditions qu'on voulait leur impoſer; & elles eſpéraient pouvoir bientôt les preſcrire en vainqueurs. On ne voulait pas avoir ſacrifié en vain, depuis trois ans, un million de ſoldats & des ſommes immenſes. En conſéquence, on travailla avec ardeur, pour ſe préparer à une nouvelle campagne.

Trois femmes préſidaient alors à ces réſolutions, Marie-Thérèſe, Eliſabeth & la marquiſe de Pompadour; & ces trois femmes décidèrent, que l'Europe ſerait encore livrée à la déſolation & au carnage. Si elles euſſent été témoins des horreurs d'une bataille; ſi

elles euſſent vu des monceaux de morts & de mourants, des ruiſſeaux de ſang, des membres palpitants, n'auraient-elles pas eu horreurs de leurs propres deſſeins? Il y a des obſervateurs qui n'en conviendront point. Les femmes qui aiment tout ce qui remue leurs paſſions, ne détournent pas toujours les yeux des ſcènes les plus tragiques & les plus barbares. Les Dames de Bologne, pendant le carnaval, vont en domino, aſſiſter à des diſſections anatomiques; celles de Liſbonne ont un très-grand plaiſir à voir brûler les hérétiques; & les élégantes de Paris n'héſitèrent point, de payer 10 à 12 louis le plaiſir de voir déchirer en morceaux le malheureux Damiens.

Cependant la haine particulière des miniſtres des puiſſances contre le Roi de Pruſſe, ne contribua pas peu à l'opiniâtreté de ſes ennemis. Kauniz, Choiſeuil & Brühl croyaient avoir des raiſons de haïr Frédéric; & ils firent ſervir à leur vengeance particulière, le pouvoir qu'ils avaient ſur l'eſprit de leurs maîtres (47). Ainſi l'on peut dire, que l'amertume eut plus de part que la politique, à la continuation de cette guerre,

& des milliers d'hommes furent égorgés & des provinces furent dévaftées, parce que ces trois hommes voulaient fe venger! (48)

Un grand avantage pour le Roi de Pruffe, c'eft qu'il refta toujours maître de traiter la Saxe en pays ennemi. Quoique les ennemis fuffent maîtres de Drefde, ils ne pouvaient cependant pas empêcher le Roi, de tirer de la Saxe & de la Thuringe des reffources pour continuer la guerre. Les contributions que Frédéric tira de la Saxe en 1760, montèrent à plus de deux millions d'écus en argent (8 millions de livres environ), 10,000 hommes de recrues, quelques centaines de mille boiffeaux de bled, plufieurs milliers de chevaux, bœufs, moutons, &c. Les plus belles forêts furent coupées & vendues, les fermiers de l'électeur furent obligés de payer une année d'avance. On accufa la ville de Leipzig, d'avoir mieux traité les autres troupes que celles du Roi; & fous ce vain prétexte, on lui fit payer une amende de huit tonnes d'or. Le capitaine qui était chargé d'exiger cet argent, fit enfermer dans la citadelle les confeillers & les riches marchands de la ville, & les y laiffa fans lit,

ſans feu & ſans lumière, juſqu'à ce qu'ils euſſent payés ; & on fut obligé de lui faire préſent de 1000 écus, en reconnaiſſance de ſes bons procédés. Il n'eſt plus queſtion d'humanité & de juſtice, lorſqu'il s'agit de ſa propre conſervation ; & telle était la ſituation où ſe trouvait le Roi.

On eut recours à un autre moyen, pour tirer de l'argent ; ce fut la fauſſe monnaie. On pouſſa les choſes ſi loin, que 8 écus avaient à peine la valeur intrinſèque d'un ducat (48). Avec ces moyens & les ſubſides anglais, Frédéric vint à bout, dans l'eſpace de quelques mois, de compléter ſon armée, & de ſe préparer à une nouvelle campagne. On fait monter les troupes qu'il avait alors, à 129 bataillons & 105 eſcadrons. L'armée pruſſienne n'était plus compoſée de ſoldats exercés, comme au commencement de la guerre. Les troupes du Roi avaient été un peu diminuées dans cette campagne, & il avait un grand nombre de jeunes gens, qui n'étaient pas accoutumés à porter les armes. Cependant ils firent leur devoir, ſous la conduite du Roi, & encouragés par l'exemple des vétérans qui reſtaient encore.

DEPUIS le commencement de la guerre, l'armée prussienne avait perdu plus de 40 généraux, tués, blessés ou faits prisonniers. Dans la constitution des armées prussiennes, cette perte est plus difficile à réparer que dans toute autre ; parce que les officiers sont obligés de se former successivement dans tous les grades, avant que de passer à celui de général.

DES relations de ce tems, qui prenaient leur source chez les ennemis du Roi, ne font monter qu'à 80,000 hommes toutes ses forces, au commencement de 1760. Cette petite armée avait à se défendre contre 100,000 Autrichiens, 80,000 Russes, 20,000 soldats des cercles & 20,000 suédois, en tout 220,000 hommes. Cent mille Français devaient non seulement se rendre maîtres de la Hanovre, mais encore pénétrer dans le Brandebourg. Cette armée était commandée par le Duc de Broglie.

IL était probable, qu'une supériorité de forces si considérable, forcerait le Roi à partager son armée, ou s'il voulait la laisser réunie, à abandonner à l'ennemi ou la Saxe ou la Silésie. Voici quel était le plan que

les cours de Vienne & de Petersbourg avaient formé, pour cette nouvelle campagne. Les Ruſſes devaient entrer en Siléſie, s'y joindre à un corps conſidérable d'Autrichiens, qui s'y rendrait de Bohème avec un convoi d'artillerie, pour ſe rendre maitres de l'Oder, par la priſe de Breslau ou de Glogau. On croyait que Daun, avec ſon armèe & les troupes des cercles, occuperait aſſez le Roi en Saxe, pour l'empêcher de ſe porter en Siléſie contre les Ruſſes, ou d'y envoyer une partie de ſes troupes.

Au mois de mai, les armées commencèrent à ſe mettre en mouvement contre la Saxe & la Siléſie. Laudon commença en Siléſie l'exécution du plan, & il réuſſit. Ce général à la tête d'un corps conſidérable, formait l'aile droite de l'armée autrichienne, dont les quartiers d'hiver s'étendaient depuis la Bohème juſqu'à Troppau, le long des frontières. Il s'en détacha au mois de mai & traverſa la Bohême, pour s'avancer dans la baſſe-Siléſie, & le 23 juin, il défit entièrement le général pruſſien, La Motte Fouquet, dans un camp retranché près de Landshout. On repréſente ce camp comme une forteresſe,

& l'attaque comme un affaut. Laudon, après avoir franchi quelques retranchements, somma le général de se rendre prisonnier avec son corps. Fouquet, qui se souvenait encore de l'action de Maxen, refusa de se rendre, & se défendit de montagne en montagne. A la fin, il fut fait prisonnier avec quelques autres généraux & 5000 soldats (49). Il est cértain que les ennemis avaient près de trois fois plus de monde que les Prussiens. Laudon commandait 30,000 hommes, & Fouquet n'en avait que 13,000. Cette circonstance ne diminue en rien la gloire du vainqueur; mais ce qui le couvre d'une honte ineffaçable, c'est qu'aprés la bataille, il abandonna la ville de Landshout au pillage & à la brutalité du soldat. Il faut que la discipline d'une armée soit bien mauvaise, si on ne peut empêcher de pareils désordres; ou que le général lui-même soit bien barbare, s'il les permet comme une récompense du courage.

Le premier fruit de cette victoire fut la conquête de Glatz. Laudon ne trouva dans ces contrées qu'une faible résistance. Le Roi était encore en Saxe, & le prince Henri

obfervait avec fon armée, fur la Varte & l'Oder, les mouvements des Ruffes. Glatz n'avait qu'une faible garnifon de 2400 hommes, & cette garnifon fe défendit faiblement. Laudon reçut du gros canon d'Olmutz, Griboval dirigeait les ouvrages du fiège. La tranchée fut ouverte le 20 juillet; & le 26, 16 batteries attaquèrent la fortereffe. Les affiégés abandonnèrent auffitôt une flèche; les Croates s'en emparerent, & fe jettèrent en foule dans les fortifications. La garnifon compofée en grande partie d'étrangers & de transfuges, fit une émeute. Des compagnies entières mirent bas les armes, & pafférent du côté de l'ennemi. Dans l'efpace de quelques heures, la fortereffe & la garnifon fe trouvèrent fans capitulation entre les mains des Autrichiens. Le commandant pruffien, nommé d'O, aurait peut-être pu s'excufer auprès du Roi, fur la mauvaife garnifon qu'il commandait : il trouva plus fûr de ne point rentrer au fervice pruffien, & refta chez les Autrichiens.

Les Ruffes qui, au commencement, femblaient vouloir aller en Poméranie ou dans la nouvelle-Marche, avaient tourné fubite-

ment de Pofen contre la Siléfie, pour fe joindre à Laudon près de Breslau. Ce général, pour faciliter cette jonction, avait avancé de Glatz vers Breslau, & tenta de furprendre cette ville. Le 30 juillet, il la fomma de fe rendre. Laudon difait pour raifon : " Que Breslau n'était pas une forte-„ reffe, qu'il ferait contre les ufages de la „ guerre de la défendre ; que le Roi était „ au delà de l'Elbe & le Prince Henri fur „ la Varte ; que les Ruffes allaient paraître „ dans deux jours avec 75,000 hommes ; „ qu'il croyait que la ville aimerait mieux „ recevoir les Autrichiens que les Ruffes ; „ qu'il laiffait la garnifon maîtreffe de la „ capitulation ; mais que fi l'on refufait de „ fe rendre, 45 mortiers allaient la livrer „ aux flammes. „ Le général Tauenzin, qui commandait la place, répondit : " Que Bres-„ lau était une fortereffe, & qu'il attendrait „ l'ennemi fur les remparts ; quand même „ toutes les maifons feraient réduites en „ cendres „. Auffitôt on commença à tirer. Quelques édifices, & entre autres la maifon du Roi, bâtiment médiocre fitué près du couvent des capucins, furent brûlés (50).

Mais l'apparition ſubite du prince Henri, qui était arrivé dès le 4 d'août près de Neumarkt, à quatre milles de Breslau, fit ceſſer le ſiège, & empêcha la jonction des Autrichiens & des Ruſſes. Laudon ſe retira ſur Schweidnitz, & Soltikow qui était arrivé de l'autre côté de l'Oder juſqu'à Hundsfeld, à un mille de Breslau, ne jugea pas à propos de paſſer le fleuve, pour tenter quelqu'action contre le prince Henri.

On peut aſſurer que la contenance de ce prince avec 30,000 hommes contre 70,000 Ruſſes & 30,000 Autrichiens, décida du ſuccès de la campagne en faveur du Roi. Le plan des ennemis ſe trouvait rompu. Mais on ſent bien auſſi que le général ruſſe agit avec une précaution, qui ne répondait guère au plan concerté. Il ne ſongea qu'à ménager ſon armée. Il craignait d'être obligé de répondre d'un mauvais ſuccès. (51)

La méfiance réciproque & la jalouſie mutuelle des généraux dans des troupes alliées, chargées de l'exécution d'une entrepriſe commune, ſont des maux preſqu'inévitables, & qui détruiſent les avantages de la ſupériorité. La bonne intelligence d'Eugène & de Marlborough eſt peut-être un exemple

unique dans ſon eſpèce. Aſſurement, la circonſpection du général ruſſe prenait plus ſa ſource dans ſes propres idées, que dans les ordres de l'Impératrice ; mais le général d'une armée de 70,000 hommes à 500 lieues de ſa cour, eſt pour ainſi dire indépendant. On ne pouvait point envoyer des couriers, & attendre des ordres, pour diriger les mouvements journaliers.

TELLE était la poſition des armées en Siléſie, lorſque le Roi réſolut de venir au ſecours de cette province. Au mois de juillet, il avait entrepris le ſiège de Dreſde, & avait été obligé de le lever ſans ſuccès (52). Mais les mouvements qui précédèrent ce ſiège, & qui tendaient à engager les Autrichiens à une bataille, ou à les éloigner de Dreſde, ſont très-étonnants, & méritent d'être rapportés. Dès le milieu du mois de juin, le Roi avait paſſé l'Elbe au-deſſous de Dreſde, & Daun n'avait oſé l'en empêcher, de peur de donner occaſion à une bataille en plaine. Mais au commencement de juillet, le Roi s'étant tourné vers la Luſace, & ſe trouvant le 6 près de Bautzen, les Autrichiens le ſuivirent à plus grandes marches;

parce qu'il leur importait beaucoup, de garder leur communication avec Laudon & les Ruſſes, & de prévenir la jonction du Roi avec le prince Henri. En effet, cette jonction ſemblait être le but de la marche des Pruſſiens; & Daun croyait avoir dérangé leur projet. Le 8 juillet, il était déjà parvenu au delà de la Queis, près d'Ottendorf en Siléſie, lorſque le Roi était encore en Luſace, & par conſéquent il avait deux marches d'avance. Mais il apprit bientôt, que ces deux marches tournaient au contraire à l'avantage de Frédéric. Le Roi ſe retourna tout-à-coup, dirigea ſa marche de la Luſace vers l'Elbe, & ſe trouva le 12 juillet devant Dreſde. L'armée des cercles ſe retira promptement. On ſomma la ville. Le général Maquire, qui commandait la garniſon compoſée de 15,000 hommes, réſolut de ſe défendre, & on commença à canonner la place avec de l'artillerie qu'on avait fait venir de Magdebourg par l'Elbe. Les aſſiégeants détruiſirent les édifices des fauxbourgs, & réduiſirent en cendres de belles égliſes, & plus de 260 maiſons. L'incendie ne ſervit qu'à augmenter le malheur des habitants. Le 20 juillet, le

général Daun arriva de nouveau près de Drefde. Le Roi leva le fiège, & entra pour la troifième fois dans la Siléfie, fous les yeux de l'armée autrichienne, après avoir paffé l'Elbe, la Sprée & la Bober. Quoique tous les ponts fuffent rompus, il fit dans l'efpace de cinq jours, avec fes troupes & 2000 chariots, un chemin de quarante lieues, & arriva le 7 d'août près de Bunzlau en Siléfie.

VERS le même tems, Daun s'était avancé vers Lauban en Siléfie, & s'étant joint au corps commandé par Laudon, il s'efforça avec toutes les troupes autrichiennes, d'empêcher le Roi de gagner Breslau, & de fe joindre au prince Henri. La Siléfie voyait fur fon territoire prefque toutes les forces militaires de l'Autriche, de la Ruffie & de la Pruffe. 70,000 Pruffiens avaient devant eux 10,0000 Autrichiens & 75,000 Ruffes. Daun dirigea fes mouvements de manière, qu'il fe trouvait toujours prêt à former obftacle à la marche du Roi, fans cependant s'expofer à une attaque. Les deux armées s'avancèrent pendant quelques jours, l'une à côté de l'autre, & n'étaient féparées que par le Katzbach, ruiffeau affez rapide. Le

14 d'août, le Roi ſe trouva près de Lignitz, & Daun vis-à-vis de lui, près de Walſtadt, couvent ſitué dans la campagne, célèbre par une grande bataille donnée en 1241, entre les chrétiens & les Tartares.

Les Ruſſes qui ſe trouvaient encore au delà de l'Oder, à quelques milles de Breslau, n'étaient point contents de cette marche parallelle des Autrichiens. Ils penſaient que puiſqu'on n'avait pas empêché le Roi de paſſer l'Elbe, la Sprée & la Bober, on ne l'empêcherait pas non plus de paſſer l'Oder, près de Steinau; & qu'enſuite il tomberait ſur eux avec le prince Henri. Il n'en coûtera au Roi, diſait le général Soltikow, qu'une de ſes marches forcées & de ſes artifices ordinaires. Ce général avait déclaré expreſſément, que dès qu'on aurait laiſſé le Roi paſſer l'Oder, il ſe retirerait en Pologne. Daun ſe vit donc obligé de riſquer une bataille, pour arrêter le Roi. Il réſolut d'attaquer dans la matinée du 15 août (1760), le camp du Roi ſitué près de Lignitz. Daun devait attaquer le front, Laſci l'aile droite, & Laudon l'aile gauche. Laudon qui était obligé de faire un détour, deſcendit le

Katzbach pendant la nuit, paſſa ce ruiſſeau près de Parchwitz, & tourna enſuite ſur Lignitz, dans le deſſein de tomber, à la pointe du jour, ſur l'aile gauche des Pruſſiens. Frédéric lui épargna une partie du chemin. Au lever du ſoleil, il vit l'armée pruſſienne en ordre de bataille, dans un endroit où il ne croyait pas la rencontrer (54). Le Roi était inſtruit de tout, & avait deſcéndu le ruiſſeau, l'eſpace d'une lieue. Son aïle droite obſervait les mouvements de Daun, tandis que la gauche était aux priſes avec Laudon.

Au commencement, Laudon s'était emparé de quelques hauteurs, mais lorſqu'il vit devant lui l'armée pruſſienne, & qu'il n'apperçut de l'autre côté aucunes troupes autrichiennes, il dit à ſes ſoldats : " Mes „ amis, je vois que nous ſommes ſeuls, nous „ n'avons de reſſource que dans notre cou- „ rage; ſuivez-moi „. Il s'expoſa lui-même au plus grand danger, & fut obligé de ſe frayer, l'épée à la main, un chemin à travers la mêlée. En effet, après avoir perdu 9000 hommes, 82 canons & 23 étendarts, il conſerva par ſa retraite, ſon honneur & celui de ſes troupes. Laudon ne fut pas en

peine de ſe juſtifier, comme Daun & Laſci, que la nouvelle poſition des Pruſſiens avait effrayés au point de leur ôter le courage de les attaquer. (55)

Le Roi ne pouſſa pas plus loin la victoire; afin de tenir ſes troupes raſſemblées contre Daun & Laſci. Mais ces deux généraux n'attaquèrent point, & le général Ruſſe, Czerniſchef, qui avait paſſé la veille l'Oder près d'Auras avec 20,000 hommes pour ſe joindre aux Autrichiens, repaſſa ce fleuve en diligence. Laudon regagna la grande armée avec les débris de ſes troupes, & les Pruſſiens ſe retirèrent ſans obſtacle vers Breslau par Parchwitz.

Soltikow paſſa la Bartſch pour s'éloigner de l'Oder; & Frédéric, après avoir attiré à lui la plus grande partie de l'armée du prince Henri, ſe tourna vers Schweidnitz. Daun ſe préparait à aſſiéger cette place. Mais ſe voyant prévenu par le Roi, il craignit d'être coupé de la Bohème, & ſe retira plus avant vers les montagnes.

Les deux armées paſſèrent dans cette contrée, tout le mois de ſeptembre, à faire des évolutions ſavantes, dont le but était

de gagner l'avantage de la position, au cas qu'on en vînt à une bataille ; mais la prudence étant égale de part & d'autre, il ne se passa rien de remarquable.

CEPENDANT Werner, général des houssards prussiens, exécutait une entreprise, que l'on caractérisa parfaitement bien sur une médaille, par cette légende tirée d'Ovide : *Res similis fictæ.* Les Russes avec une flotte de 27 vaisseaux, & un corps de 15,000 hommes, avaient assiégé la petite forteresse de Colberg, située en Poméranie, sur la mer baltique. Le colonel Heiden qui commandait la place ne fut point effrayé, quoiqu'il n'eût qu'une petite garnison ; & Werner fut envoyé de Silésie à son secours. Dans l'espace de 12 jours, il fit avec son régiment de housards & quelques bataillons d'infanterie 40 milles d'allemagne, arriva le 18 septembre près de Colberg, attaqua aussitôt les assiégés, le sabre à la main, & répandit par cette attaque imprévue, une telle terreur parmi les assiégeants, qu'ils levèrent aussitôt le siège. Les Russes se retirèrent en diligence, & quelques jours après, il n'y avait plus ni flotte ni troupes de terre. (56)

L'ISSUE de cette campagne répondait aſſez aux deſſeins des alliés. Chacun d'eux croyait que ſon armée était en danger, tant qu'ils ne parviendraient pas à détruire entièrement les forces de Frédéric. Afin d'y parvenir, on forma une entrepriſe contre Berlin. Czerniſchef fut chargé de l'exécution avec 20,000 Ruſſes, & Soltikow conſentit à paſſer l'Oder pour couvrir la marche du côté de la Marche. En même tems, 14,000 Autrichiens traverſèrent la Luſace ſous les ordres du général Laſci, pour aller joïndre les Ruſſes auprès de Berlin. Tottleben, général ruſſe, fut employé dans cette entrepriſe, parce qu'il avait été auparavant au ſervice de Pruſſe & qu'il connaiſſait le pays. Il hâta ſa marche avec une avant-garde de quelques régiments; & le 3 octobre, ſix jours après ſon départ de Beuten ſur l'Oder, il arriva devant les portes de Berlin.

CETTE ville vaſte & ouverte n'était gardée que par quelques bataillons de garniſon. Mais elle attendait du ſecours, & elle refuſa de ſe rendre. Le prince Eugène de Wirtemberg revint de Suède à Berlin avec 5000 Pruſſiens, & le général Hulſen, qui ne pouvait

tenir téte en Saxe à l'armée des cercles, accourut de Wittenberg avec 28 bataillons. Le premier arriva auprès de Berlin le 4 octobre, & le fecond le 8 du même mois.

D'ABORD Tottleben fut obligé de fe retirer avec quelque perte. Il ne put entrer dans la ville que le 9, lorfque Czernifchef & Lafci furent arrivés, & que, contre toute attente, le corps des Pruffiens fe fut retiré à Spandau, pendant la nuit. Si ces troupes avaient eu le pouvoir ou le courage de fe foutenir pendant quelques jours devant les portes de Berlin, le projet aurait vraifemblablement échoué; car le 6 octobre, le Roi était parti de Siléfie, & le bruit de fa marche avait fait tant d'impreffion fur ces corps ennemis, que le 8, ils avaient réfolu de fe retirer, dans la crainte d'être coupés de leur armée. Mais malheureufement pour Berlin, le marquis de Montalembert qui était à l'armée fut admis au confeil de guerre. Il repréfenta fi vivement la honte de fe retirer fans aucune tentative, de devant une ville pour ainfi dire fans défenfe, qu'on réfolut enfin d'attaquer. (57)

Tottleben mit une garnifon dans Berlin au nom de l'Impératrice de Ruffie. Il exigea une contribution d'un million & demi d'écus, & il paya de cet argent les anciennes dettes qu'il avait dans cette ville. Il ne voulait pas que les Autrichiens entraffent dans la ville; mais ils s'étaient emparés d'une des portes, & ils entrèrent malgré lui. Les Berlinois n'ont pas oublié l'excellente difcipline qu'on fit obferver aux Ruffes dans cette occafion; ils fe rappellent encore la conduite de Bachmann, brigadier Ruffe, qu'on avait établi commandant de la ville. Il refufa un préfent de 10,000 écus, que le confeil de la ville lui offrit, en reconnaiffance de fa modération. " Si la ville croit, „ dit-il, " que notre difcipline a adouci fon fort, „ c'eft aux ordres exprès de notre Impéra„ trice qu'elle doit en avoir l'obligation. „ Pour moi, je fuis affez payé par l'hon„ neur d'avoir été pendant trois jours com„ mandant de Berlin. „

Ces exemples de générofité devinrent plus rares d'année en année, pendant cette longue guerre. Les hommes font plus enclins que l'on ne penfe à retomber dans la

barbarie, & il ne faut qu'une guerre de quelques années, pour affaiblir dans les nations les ſentiments de la généroſité, de la pitié & de l'équité. Ces guerriers devinrent bientôt durs & inſenſibles. Lorſque les ennemis ſe furent retirés, on trouva dans quelques maiſons royales des environs de Berlin, des traces de deſtruction, telles qu'auraient pu en laiſſer les anciens Goths. Ils avaient détruit, ſans aucun avantage, tous les ouvrages de l'art & de goût, qu'ils avaient eu le tems de détruire pendant trois jours. Les amis des beaux-arts n'ont pu s'empêcher de verſer des larmes ſur cette férocité, en voyant dans le château de Charlottenbourg, les belles ſtatues de la collection du cardinal de Polignac mutilées par ces barbares (58). On attribua toutes ces horreurs au comte de Brühl, qui les fit faire, dit-on, par les Saxons qui ſe trouvaient parmi les troupes autrichiennes. Il regarda ces ravages comme des repréſailles du pillage & des déſordres, que les bataillons-francs des Pruſſiens avaient exercés dans ſes terres. Si ces repréſailles étaient un droit, il ſerait auſſi dangereux d'y donner lieu que de l'exercer. Brühl ne

ſongeait pas que, dans ce moment même, Frédéric était déjà en route pour aller en Saxe. A la vérité, il paraiſſait difficile que le Roi pût ſe rendre encore maître de l'électorat. Daun ne le perdait pas de vue; les Ruſſes étaient, avec une nombreuſe armée, au milieu de ſes états; & les Suédois avançaient d'un autre côté. Les troupes des cercles renforcées par les régiments autrichiens, avaient chaſſé de la Saxe le faible corps de Pruſſiens, qu'y commandait le général Hulſen; & étaient maîtreſſes de l'Elbe & de toutes les places fortes. Laudon était reſté en Siléſie avec le corps de troupes qu'il commandait.

Le 11 octobre, Frédéric paſſa la Bober près de Sprottau. Cette apparition fit reculer les Ruſſes au delà de l'Oder, vers la nouvelle-Marche. Czerniſchef & Tottleben étaient partis de Berlin, pour ſe joindre à eux, & avaient fait douze milles en deux jours. Laſci ſe preſſa de joindre l'armée de Daun en Saxe. Cette armée cotoyait toujours celle des Pruſſiens. Vers la fin d'octobre, elles paſſèrent l'Elbe en même tems; la première près de Torgau, la ſeconde près de

Deſſau. Alors les troupes des cercles quittèrent Wittenberg & Leipzig, & diſparurent. Il fallait qu'une bataille décidât de la poſſeſſion de la Saxe & des quartiers d'hiver. Le 3 novembre, le Roi attaqua les Autrichiens dans leur camp près de Torgau, avec 65 bataillons & 125 eſcadrons ; & leur arracha une victoire dont Daun ſe croyait ſi ſûr, qu'à ſix heures du ſoir, il dépêcha un courier à Vienne pour en porter la nouvelle.

Ceux qui connaiſſent les avantages du camp ennemi & la poſition de Daun, ne ſauraient ſe laſſer d'admirer cette victoire. Mais en examinant l'ordre de l'attaque, on eſt obligé d'admirer auſſi la fermeté & le courage de la défenſe. L'aile gauche des Autrichiens était appuyée contre l'Elbe, près de Torgau. Devant eux & à droite, ils avaient les hauteurs de Suptitz, garnies de fortes batteries ; & ſur leurs derrières des bois & des marais. On avait cru ce poſte imprenable : il l'était pour tout autre que pour Frédéric. Ce prince ſe détache de l'aile gauche de ſon armée avec 30 bataillons & 50 eſcadrons, & marche vers l'aile droite des Autrichiens, dans le deſſein de pénétrer

ſur ſes derrières, à travers les bois & les marais. Zithen avait ordre d'attaquer leur front avec 30 bataillons & 70 eſcadrons. Daun ſe trouvait entre deux feux : il fit front des deux côtés. Ses batteries & ſes grenadiers firent plier l'aile gauche des Pruſſiens qui les avait tournés. Le feu de ſes batteries fit un effet terrible. Le Roi avoua qu'il n'avait jamais vu un feu ſi violent. Il fut bleſſé légèrement à la poitrine. De ſon côté, Zithen ne trouva pas moins de réſiſtance. Il était déjà nuit, & Daun écrivit du champ de bataille à l'Impératrice : " Les „ juſtes armes de Votre Majeſté Royale Apoſ- „ tolique, ont remporté aujourd'hui ; ſur „ le Roi de Pruſſe, une victoire complette, „ & l'ennemi eſt battu „. Mais à ſept heures du ſoir, le Roi qui voulait vaincre ou mourir, joignit ſon aile à celle de Zithen, fit une nouvelle attaque, & s'empara des hauteurs de Suptitz & des principales batteries des Autrichiens. Alors la victoire fut décidée en faveur des Pruſſiens. Ils ſe ſoutinrent ſur ces hauteurs, & les Autrichiens n'oſèrent s'expoſer le lendemain à une nouvelle attaque. Pendant la nuit, ils ſe

retirèrent par Torgau, paſſèrent l'Elbe, & laiſſèrent aux Pruſſiens le champ de bataille, après avoir perdu 4 généraux, 200 officiers, plus de 14000 morts ou bleſſés, 50 pièces de canon & 30 drapeaux. Daun fut dangereuſement bleſſé. (59)

CETTE victoire ne coûta guère moins de monde à Frédéric. Mais les ſuites lui procurèrent de grands avantages. Il conſervait ſes quartiers d'hiver en Saxe; & il ſe trouvait en état d'envoyer des troupes en Siléſie, en Poméranie & dans la Marche, & de chaſſer les ennemis de ces provinces. Daun ſe retira ſous le canon de Dreſde. Cependant Laudon avait fait en Siléſie une tentative ſur la fortereſſe de Coſel. Mais le général Golz ayant paru pour délivrer cette place, il ſe retira vers la fin de novembre, ſur Glatz & dans la haute-Siléſie, & la Siléſie fut occupée par des garniſons pruſſiennes.

COMME les Ruſſes n'avaient conquis aucune place forte, & qu'ils avaient dévaſté les campagnes, ils furent obligés de ſe retirer, & de prendre pour la quatrième fois leurs quartiers d'hiver en Pologne.

Le général Werner en revenant de Colberg, chaſſa les Suédois de la Marche Ukeraine, & les repouſſa au delà de Péene juſqu'à Stralſund. Le duc Ferdinand & le prince héréditaire de Brunſwic avaient diſſipé les deſſeins des Français ſur la Hanovre & le Brandebourg. Cent mille Français avaient, à la vérité, ravagé le pays de Heſſe, mais ils ne purent empêcher les Anglais de leur prendre Pondicheri en Aſie, & le Canada en Amérique. Les grandes dépenſes de la France dans ces guerres n'aboutirent à rien. Elles montèrent à 400 millions de livres par an, dont la moitié du moins paſſait en Allemagne. Les Autrichiens & les Ruſſes ne dépenſaient guère moins.

Cependant, à la fin de l'année de 1760, le Roi de Pruſſe ſe trouva dans la même ſituation qu'auparavant; & ſes ennemis n'étaient guère plus avancés qu'avant la campagne. Le ſeul profit qui leur revint de tant de millions, & du ſang de tant de milliers d'hommes maſſacrés dans cette campagne, fut la petite forterеſſe de Glatz. Quelque mince que fût cette conquête, elle ne laiſſa pas d'entretenir à la cour de Vienne l'eſpoir

de reconquérir la Siléfie, & par conféquent le defir de continuer la guerre. En effet, jamais cette cour ne pouvait efpérer des alliances plus puiffantes que celles qu'elle avait alors. En conféquence, la cour de Vienne attifa de nouveau le feu de la guerre en Allemagne, & trouva moyen d'engager les alliés à de nouveaux efforts contre le Roi de Pruffe. Frédéric oppofa à des forces fi fupérieures fon courage & fon génie; il travailla à compléter fon armée, & l'augmenta même de quelques troupes légères. Le colonel Quintus Icilius eut ordre de lever une légion, compofée, comme celle des Romains, de *6666* fantaffins, dragons & houffards.

PITT avait infpiré à fa nation le plus vif enthoufiafme pour le Roi de Pruffe. Tandis que les Français croyaient, en combattant en Allemagne, prévenir leur ruine en Afie & en Amérique, Pitt perfuadait au Parlement, que Frédéric & Ferdinand pouvaient contribuer en Allemagne à la conquête de Pondicheri & du Canada. Les nouvelles de Lignitz & de Torgau étaient reçues à Londres avec autant d'avidité, que celles des

Indes & de l'Amérique. L'officier Prussien, qui apporta à Londres la nouvelle de la dernière victoire de Fréderic, eut un présent de 1000 guinées. La mort de George II, arrrivée en 1760, ne causa aucune révolution dans les dispositions de la nation. George III, son petit-fils & son successeur, dit dans la première assemblée du Parlement: " Né en Angleterre, je me fais gloire d'être „ Anglais, & comme tel, je suis résolu, de „ continuer la guerre contre nos ennemis; „ & je compte que vous soutiendrez de „ toutes vos forces le Roi de Prusse, notre „ ami & notre allié. „ Le parlement, charmé de cette déclaration, répondit: " Nous „ ne pouvons nous lasser d'admirer la fer„ meté intrépide du Roi de Prusse, notre „ allié, & les ressources inépuisables qu'il „ trouve dans son esprit.... Nous lui accor„ dons des subsides de tout notre cœur. „ Ces subsides montaient à 4 millions d'écus.

Le Roi resta en Saxe auprès de son armée, & passa l'hiver à Leipzic. Les préparatifs d'une nouvelle campagne contre 280,000 ennemis, lui laissèrent encore assez de tems pour des occupations paisibles; & il consacrait

quelques heures tous les jours à la lecture, à la musique & à la converſation des gens de lettres.

CEPENDANT, 80,000 Ruſſes, 10,000 Autrichiens, 80,000 Français, 30,000 hommes des troupes des cercles, des Suédois & autres, ſe préparaient à une nouvelle campagne (1761) contre Frédéric & ſes états. On s'apperçut bientôt que la jonction des armées ruſſe & autrichienne était toujours le principal objet des opérations. Un corps de Ruſſes aſſez conſidérable, fut deſtiné à s'établir en Poméranie, ſous les ordres du général Romanzow, & pour cet effet, il devait conquérir Stettin ou Colberg.

ON vit bien que la jonction des Autrichiens & des Ruſſes devait ſe faire en Siléſie. En conſéquence, Frédéric envoya le prince Henri en Saxe contre le général Daun, & ſe rendit en Siléſie avec une partie de ſon armée. Laudon qui avait le plus grand rôle à jouer dans cette campagne, commandait 60,000 hommes, & travaillait à joindre les Ruſſes dans la haute-Siléſie. Frédéric le prévînt par des marches rapides. Les Ruſſes qui ſentirent que le paſſage de l'Oder

pourrait

pourrait être dangereux pour eux dans cette contrée, se retirèrent au mois d'août, le long de ce fleuve, vers la basse-Silésie, & bombardèrent en passant pendant quelques heures, l'isle de la cathédrale de Breslau. Quelques jours après, ils dressèrent des ponts de bateau, près de l'abbaye de Leubus; & le 12 août, 1761, ils joignirent les Autrichiens près de Strigau, en deçà de l'Oder.

ENFIN elle était faite, cette jonction, qui avait été depuis quatre ans, l'objet de tant de plans & de préparatifs. Mais elle ne produisit point les effets qu'on s'en était promis. Soixante-mille Autrichiens & autant de Russes, en tout 130 bataillons & 240 escadrons, étaient rassemblés, & semblaient assiéger, près de Bunzelwitz, le camp du Roi, qui n'avait que 50 bataillons & 80 escadrons. La situation de Frédéric était dangereuse; il ne pouvait espérer qu'une victoire pût la rendre beaucoup meilleure; car comment vaincre sans perdre beaucoup de monde? Laudon avait fait voir, qu'il était disposé à tenir ferme; & si le Roi était vaincu, quelles pouvaient être ses ressources?

Il avait à craindre la perte de fon armée entière, & il ne pouvait attendre aucun renfort de la Saxe ou de la Poméranie. C'etait trop rifquer, que de s'expofer à une bataille dans cette fituation. En conféquence, Frédéric n'attaqua point ; il tâcha feulement de fe pofter de manière à ne pouvoir être attaqué fans danger pour les ennemis. Tel eft le moyen par lequel il fut, pendant 20 jours, éluder les deffeins d'une armée coloffale, & la forcer à refter en repos.

La patience & l'adreffe de Frédéric dans cette circonftance, font d'autanr plus étonnantes, qu'il n'y était point accoutumé, & qu'elles n'étoient guère dans fon caractère. Il donna dans le camp, l'exemple de la vigilance. Toutes les nuits, il vifitait lui-même les retranchements ; & il reftait quelquefois près des feux, jufqu'au point du jour (60). On vit bientôt les effets de cette ferme immobilité. On fent bien que trois armées ayant enfemble plus de 250,000 bouches à nourrir, & fe coupant mutuellement les vivres, ne pouvaient pas fubfifter long-tems dans un efpace de quelques milles & entre des montagnes. Le boiffeau de bled fe vendit

jufqu'à 15 écus. Butturlin, à qui Soltikow avait cédé le commandement des Ruffes, à caufe du mauvais état de fa fanté, fentit le premier la difette. Le 13 feptembre, il repaffa l'Oder, & ne laiffa avec les Autrichiens que 20,000 Ruffes commandés par Czernifchef. Le Roi n'en avait pas moins devant lui un ennemi fupérieur; mais alors il crut pouvoir quitter fans danger le camp, où il était trop preffé. En conféquence, il fe rendit dans la plaine de Strelen, afin de faciliter les vivres à fon armée, & dans le deffein d'attirer l'armée ennemie hors des montagnes. Il en fut tout autrement. Laudon profita de l'éloignement du Roi, pour prendre, l'épée à la main, la fortereffe de Schweidnitz. Cette action eft une des plus hardies & des plus brillantes qui fe foit faite dans cette guerre.

Le 30 feptembre, il fit environner la place par une chaîne de houfards, de Croates & de Cofaques, afin de dérober le but de l'attaque. Derrière cette chaîne, il plaça pendant la nuit, dans différents endroits, & à une diftance égale de la fortereffe, 20 bataillons, diftribués de manière qu'il s'en trou-

vait cinq à chaque poſte. Ces bataillons avancèrent pendant la nuit, ſur quatre colonnes, dans la fortereſſe, avec des faſcines & des échelles, tandis que les Croates feſaient d'un autre côté, une attaque ſimulée. A trois heures du matin, chaque colonne était parvenue, ſans être apperçue, à l'ouvrage qu'on lui avait indiqué. Les volontaires, excités par de l'eau de vie & des promeſſes, ſe jettèrent dans le chemin couvert, entrèrent dans les ouvrages extérieurs, le ſabre à la main, ou la baïonnette au bout du fuſil ; ils tournèrent contre les portes de la ville les canons qu'ils trouvèrent, & dans l'eſpace de quelques heures, ils eurent eſcaladé les remparts. Le régiment de Laudon ſe diſtingua par ſa bravoure. D'abord il fut repouſſé par le régiment Pruſſien de Treſcow, qui n'était pas moins brave. “ Camarades, „ cria le colonel de Laudon, “ il faut emporter le rempart ou périr ; je „ l'ai promis au général. „ A ces mots, il ſaiſit une échelle, ſaute dans les foſſés ; les ſoldats le ſuivent, dreſſent leurs échelles, & ſont les premiers ſur le rempart. Un artilleur pruſſien fit, dans cette occaſion, une

action dont on trouve peu d'exemples dans l'hiſtoire. Lorſqu'il vit les ennemis ſur le rempart : *Ils n'entreront pas tous dans la ville*, s'écria-t-il, & auſſitôt il mit le feu à un magaſin à poudre, & ſauta lui-même avec 300 Autrichiens.

A la pointe du jour, la place était au pouvoir des Autrichiens ; & la garniſon compoſée de 3000 hommes, ſe trouva priſonnière ſans capitulation. Et cependant, la place n'avait point été aſſiégée, & l'on n'avait pas tiré un coup de canon. Le général Zaſtrow qui commandait la place, ne fut point accuſé d'avoir manqué à ſon devoir. Il y a apparence qu'il était préparé contre un ſiège en forme, mais non contre une ſurpriſe nocturne. (61)

LAUDON ne voulut pas ternir, comme à Landshout, la gloire d'une action ſi brillante, en maltraitant les habitans. Il empêcha les ſoldats de piller, & leur promit 100,000 florins pour les dédommager.

CET évènement produiſit un léger changement dans la ſituation du Roi. Il campa près de Strelen ſur l'Olau, eſpérant toujours que Laudon, encouragé par le ſuccés de

Schweidnitz, le fuivrait dans la plaine, & rifquerait une bataille. Frédéric, dans fa pofition, pouvait couvrir la plus grande partie de la baffe-Siléfie, & foutenir les fortereffes de Brieg, Kofel, Neiffe & Breslau.

LAUDON refta dans fon camp près de Freybourg, ayant communication avec la Saxe, la Bohème & la Moravie.

LES deux armées gardèrent cette pofition jufques vers la fin de l'année; & l'on crut que cette efpèce de trève était deftinée à favorifer des négociations de paix. Les ennemis du Roi paraiffaient plus près de leur but que jamais. Laudon était maître d'une partie confidérable de la Siléfie. Le prince Henri ne pouvait fans miracle fe foutenir longtems en Saxe, contre une armée beaucoup fupérieure d'Autrichiens & de troupes des cercles. Les Ruffes fe répandaient en Poméranie avec toutes leurs forces. Les faibles corps qu'on envoyait pour les repouffer, avaient été obligés de céder au nombre & à la violence du froid, & d'abandonner au mois de novembre, le camp où ils s'étaient retirés, fous le canon de Colberg. Au milieu de décembre, cette petite fortereffe fut prife

par les Ruffes, après un fiège de quatre mois. Dès le mois de feptembre, elle avait perdu fon libérateur. Le général Werner étant allé au devant d'un renfort qu'il attendait, avait été entourré & fait prifonnier par un parti de Ruffes. Il eft bien glorieux pour Heiden, qui commandait la place, d'avoir pu fe défendre pendant quatre mois, contre une flotte & un corps d'affiégeants confidérable, foutenus par Romanzow avec fon armée entière.

Les Ruffes bien fupérieurs en nombre, foutinrent toujours le fiège, & empêchèrent qu'on ne fit entrer des vivres dans la place. L'officier Ruffe que l'on envoya dans la place pour la fommer, s'acquitta de fa commiffion en préfence de quelques foldats de la garnifon. *Camarades*, leur cria Heiden en préfence de l'officier, *on nous fomme de nous rendre; qu'en penfez-vous? — N'en faites rien*, *notre colonel*, répondirent les foldats, *nous nous défendrons tant qu'il nous reftera de la poudre & du pain.* On renvoya l'officier avec cette réponfe. Heiden continua de fe défendre; il fit verfer fur les murs de l'eau qui gela bientôt, & empêcha l'efcalade. On

ne donnait qu'une livre de pain par jour à chaque ſoldat, & la proviſion dura juſqu'au milieu de décembre. Lorſqu'on manqua de pain, & qu'on ne vit aucun ſecours, il fallut bien capituler. La garniſon ſortit avec honneur.

Les Ruſſes ſe trouvaient donc maîtres de la plus grande partie de la Poméranie, à l'exception de Stettin ; & la poſſeſſion de Colberg facilitait à leur armée les convois de vivres & de munitions de guerre.

Mais tous ces avantages réunis ne parurent pas encore ſuffiſants à la cour de Vienne, pour établir une paix dont la première condition devait être la ceſſion de la Siléſie à la maiſon d'Autriche. Il eſt donc concevable, que cette cour ne travaillât point encore ſérieuſement à faire la paix.

Cependant la France abbatue par une ſuite de malheurs, ne paraiſſait pas pouvoir continuer plus longtems la guerre avec quelqu'apparence de ſuccès, contre les Anglais & leurs alliés. Elle eut recours à la politique, & les négociations commencèrent.

La Suède murmurait contre une guerre, qui ſans aucun ſuccès, lui coûtait cependant

beaucoup plus que les ſubſides qu'elle recevait. Les plus ſages de la nation diſaient qu'on en avait fait trop ſi ce n'était qu'un jeu, & trop peu ſi c'était tout de bon. En effet, que l'on ſonge que pendant cette campagne, on n'avait jamais oppoſé aux Suédois que Belling, colonel de houſſards, avec ſon régiment; & que le Roi appellait en plaiſantant cet officier, ſon feldmaréchal contre les Suédois.

Les états de l'empire, qui étaient obligés de fournir & d'entretenir contre le Roi des troupes de l'armée des cercles, ne paraiſſaient pas fort empreſſés à prendre part à une guerre, dont ils n'avaient tiré ni profit ni honneur, mais bien le malheur d'être maltraités par les houſſards & les bataillons-francs.

Outre cela, Frédéric travaillait alors à faire agir à l'orient de l'Europe, des reſſorts qui forçaſſent l'Autriche & la Ruſſie, à retirer leurs troupes de l'Allemagne, pour voler à la défenſe de leurs propres états. On ſut qu'il avait envoyé des négociateurs à l'Empereur de Turquie & au Chan de Tartarie, pour les exciter, par des motifs relatifs à

leurs intérêts, à faire une irruption en Russie & en Hongrie (62). Cette démarche ne pouvait manquer de causer des inquiétudes à la cour de Vienne, & on ne pouvait pas espérer que le Grand-Turc resterait toujours aussi généreux & aussi tranquille qu'en 1741 & 1745.

Plus la possibilité de tous ces évènements inspirait de crainte, plus on était disposé à saisir avec avidité tous les moyens possibles de forcer Frédéric à faire la paix. Un gentilhomme silésien & un prêtre de Strelen, formèrent le projet d'enlever le Roi dans son quartier, & de le livrer aux Autrichiens. La proposition fut écoutée. L'exécution était si aisée, & le projet si près de réussir, que l'Europe fut moins étonnée de la hardiesse de l'entreprise, que du bonheur du Roi, qui l'arracha à ce danger. Le quartier de Frédéric était dans une maison un peu isolée, & il n'avait pour gardes, selon sa coutume, que quelques grenadiers qui fesaient sentinelle. Le Baron de Warkotsch, c'est le nom du gentilhomme, allait souvent voir le Roi, & en était reçu de la manière la plus gracieuse. Cependant ce malheureux

fit propofer par un prétre, nommé Schmidt, à un officier autrichien, nommé Wallis, le projet qu'il avait conçu. Le chaffeur du Baron qui portait les lettres au prêtre, foupçonna quelque trahifon dans cette correfpondance, qui était accompagnée de conférences. Le 29 novembre, il ouvrit une de ces lettres, adreffée à Schmidt, découvrit le fecret, & alla le révéler au Roi. Auffitôt on envoya un officier pour fe faifir des traîtres; mais il eut la maladreffe de les laiffer échapper (63). On leur fit leur procès: ils furent déclarés coupables de haute trahifon, & comme tels condamnés à être écartelés en effigie. Lorfque le Roi lut la fentence, & qu'il vit le mot *en effigie*, il prit la plume pour figner, en difant: *A la bonne heure, les portraits ne vaudront fans doute pas mieux que les originaux.* Il n'aurait jamais confenti à ce fupplice, fi on eût été à même de l'exécuter fur les coupables mêmes. Il parut même fort aife qu'ils fe fuffent échappés, & ne fit à l'officier aucun reproche de fa négligence. (64)

Cette affaire fit beaucoup de bruit. La cour de Vienne apprit les foupçons dont on

la chargeait, & fit tout ce qu'elle put pour les détourner. Elle nia qu'elle eût promis 100,000 ducats au Baron, comme le bruit en courait; & les comtes de Wallis firent déclarer dans les papiers publics que l'officier de ce nom, auquel la lettre avait été adressée, n'était pas de leur famille.

La fortune, en arrachant Frédéric à ce danger, lui préparait une nouvelle gloire dans la fin de cette longue guerre. Cette perspective brillante s'ouvrit à ses yeux dès le commencement de l'année 1762.

Elisabeth Petrowna, Impératrice de Russie, mourut le 5 janvier de cette année. Cet évènement débarassa Frédéric d'une ennemie irréconciliable, & il trouva dans son successeur un ami enthousiaste des Prussiens. Jamais on ne vit une révolution plus prompte dans les sentiments d'une cour. Elisabeth, qu'une haine personnelle & peu politique avait portée à sacrifier 300,000 hommes contre le Roi de Prusse, conserva sa rancune jusqu'au dernier soupir, & ordonna en expirant que la guerre fût continuée. Deux jours avant sa mort, elle fit promettre au sénat, qu'on ne ferait point

la paix avec la Pruſſe, ſans la participation des alliés. Cette princeſſe eut le ſort de tous ceux, qui ont l'orgueil de croire qu'on reſpectera leurs ordres au delà du trépas. Pierre III admirait depuis longtems Frédéric: il commença ſon règne par faire avec lui une paix particulière. Golz & Schwérin, jeunes aides-de-camp du Roi, furent lès négociateurs; & le dernier en porta la nouvelle à Frédéric qui était à Breslau.

AUSSITÔT les troupes ruſſes eurent ordre de quitter les états du Roi. Au mois de mars, Czerniſchef quitta avec le corps qu'il commandait, l'armée autrichienne; il traverſa l'armée pruſſienne, & paſſa l'Oder pour ſe rendre en Pologne. Lorſqu'ils ſe mirent en mouvement, les Autrichiens crurent qu'ils voulaient exécuter quelqu'entrepriſe contre les Pruſſiens. Le Roi traita les généraux à Breslau, & fournit des vivres à l'armée juſqu'aux confins de la Pologne. Bientôt ils reparurent en Siléſie en qualité d'amis & d'alliés des Pruſſiens. Comme la cour de Vienne ne voulut pas accepter les propoſitions de paix qui lui furent faites, Czerniſchef eut ordre, en conſéquence de

l'alliance faite à Pétersbourg avec les Prussiens, de retourner de Pologne en Siléfie avec 20 bataillons, 40 efcadrons & 1000 Cofaques. On avait ordonné aux Ruffes d'obéir au Roi de Pruffe fans reftriction. Frédéric exerça lui-même ces troupes auxiliaires, qui joignirent fon armée le 30 juin, près de Liffa. Cet évènement ne fut pas moins important pour lui, que la victoire qu'il avait remportée dans le même endroit contre les Autrichiens, le 5 novembre 1757. Ces nouveaux alliés furent très-bien traités. On ne les laiffa pas manquer d'eau-de-vie; les Cofaques appellaient les Pruffiens camarades, & fe preffaient autour du Roi, pour le voir.

Cet avantage ne fut pas le feul que Frédéric retira de cette révolution. Pierre III lui renvoya tous les prifonniers pruffiens qu'il avait en fon pouvoir (65). En rendant la liberté au général Werner, il lui fit préfent de 1000 ducats. On pouvait tirer quelques milliers de recrues de la Pruffe, & envoyer en Saxe & en Siléfie toutes les troupes qui fe trouvaient en Poméranie. A la paix des Ruffes, fuccéda bientôt celle des Suédois.

Cependant les armées autrichiennes commandées par Daun & Laudon, étaient maîtresses de Schweidnitz, de Glatz & des montagnes. Elles réparèrent le vide qu'avait causé la retraite des Russes, par des renforts tirés de leurs provinces; & elles se croyaient encore si supérieures à Frédéric, que malgré la révolution subite des affaires, elles comptaient pouvoir lui prescrire des conditions. Celles que la cour de Pétersbourg fit alors à Vienne, ne furent point écoutées. Peut-être aussi avait-on raison de douter que la situation des affaires, causée par une révolution si subite, pût être de longue durée.

Dans ce siècle, il est rare que le successeur présomptif au trône y soit parvenu, ou qu'il y soit resté longtems (66). Selon une loi fondamentale établie par Pierre I, le Czar a le droit de désigner son successeur; mais le sénat & la garde du Souverain, se sont soutenus dans l'usage de renverser ces dispositions par des révolutions subites, & de disposer du trône à leur gré. En effet, il n'était pas difficile de prévoir, dans cet empire, le sort d'un souverain qui avait commencé son règne par aliéner le sénat,

la garde & surtout son épouse. Pierre III voulait changer tout d'un coup ses Russes en Allemands, & ses soldats en Prussiens. Il demanda un régiment prussien, pour servir de modèle à ses troupes. Le Roi lui fit présent du régiment de Sybourg. Le Czar portait l'uniforme prussienne, & il introduit dans ses troupes la discipline & les exercices prussiens. L'imitation s'étendit jusqu'aux coups de canne, qu'il substitua au Cnout usité chez les Russes. Mais ce que Pierre III n'imita point assez, ce fut la politique de Frédéric. Ce prince lui avait conseillé de menager l'orgueil national, les prêtres & sa garde (67) : il n'en voulut rien faire. Il priva ses gardes des privilèges dont ils jouissaient, les fit simples soldats, & blessa leur orgueil en disant qu'il se sesait fort, avec un régiment de Prussiens, de battre toute la garde Russe. Il confia à des Allemands la garde de sa personne. On ne consultait plus le sénat, on força les prêtres à couper leurs barbes, à renoncer à leurs propriétés territoriales, & on les borna à des pensions. (68) Il fit ôter les images des églises, & bâtir dans son château une chapelle luthérienne,

malgré

malgré toutes les repréſentations des évêques. Il abolit ou changea pluſieurs arrangements faits ſous le règne de l'Impératrice Eliſabeth. Des changements faits de cette manière, avaient plutôt l'air d'être inſpirés par la haine de la nation, de la religion du pays, & du régne précédent, que par le déſir du bien public. On remarqua auſſi, que la paix avec les Pruſſiens n'avait pas été faite, pour délivrer l'empire du fardeau de la guerre; car bientôt après, Pierre envoya des troupes dans le Holſtein, réſolu de faire la guerre au Roi de Danemarc. Le parti des mécontents augmentait de jour en jour. Il ne leur fut pas difficile de faire regarder l'Empereur & ſes Allemands comme les ennemis des Ruſſes, & d'inſpirer le déſir d'une révolution.

Catherine Alexiewna, princeſſe d'Anhalt-Zerbſt, épouſe de Pierre III, trouva tout diſpoſé à ſoutenir une entrepriſe, qui a été juſtifiée par un règne glorieux & brillant, quel que puiſſe en avoir été le reſſort. Depuis quelques annees, Pierre s'était éloigné d'elle pour vivre avec les filles de Woronzow. Il pouſſa les choſes juſqu'à déclarer la

plus jeune ſon épouſe légitime. Catherine n'avait plus d'alternative qu'entre le trône & le couvent. Elle choiſit le trône dont elle était digne, & s'étant miſe à la tête des gardes ruſſes, elle fut déclarée Impératrice, & Pierre fut enfermé à Oranienbaum. Les troupes, le ſénat, les prêtres, le peuple, tout cria, *vive Catherine, Impératrice de toutes les Ruſſies*. Pierre étant ivre d'eau-de-vie, renonça au trône par une déclaration écrite de ſa main, qui portait: " que pen-
„ dant le court eſpace de ſon règne, il
„ avait ſenti, qu'il n'était pas en état de
„ gouverner l'empire des Ruſſes; qu'en
„ conſéquence, il déclarait devant tout
„ l'univers & avec ſerment, qu'il renon-
„ çait pour jamais au gouvernement de cet
„ empire. „ Il demanda la permiſſion de ſe retirer dans le Holſtein avec la comteſſe de Woronzow. Mais la fortune qui lui avait ôté la couronne, ne jugea pas à propos de prolonger plus longtems une vie, qui ne pouvait que lui être à charge, & qui pouvait même devenir dangereuſe aux autres. Une colique violente le mit au tombeau, ſix jours après ſa renonciation.

Le premier uſage que Catherine fit de ſon pouvoir, fut de délivrer l'empire de la guerre qui l'épuiſait. Cependant, il ne ſemblait pas d'abord que la paix avec la Pruſſe entrât dans ce plan. L'Impératrice attribuait peut-être à la cour de Pruſſe, une partie des motifs qui avaient dirigé la conduite de Pierre III. Elle dit dans ſon premier manifeſte : " Que l'Empereur Pierre III, qui avait „ été détrôné, avait bleſſé l'honneur de „ l'empire, en feſant la paix *avec le plus* „ *grand ennemi de la Ruſſie.* „ Le jour même de la révolution, les troupes ruſſes qui ſe trouvaient dans les pays pruſſiens, eurent ordre de regarder les Pruſſiens comme leurs ennemis. Mais les lettres du Roi de Pruſſe que l'on trouva parmi les papiers du Czar, prouvèrent à Catherine, que ce prince avait ſouvent conſeillé au Czar d'uſer de modération, & de reſter uni avec ſon épouſe. Cette découverte fut cauſe que l'Impératrice fit la paix avec la Pruſſe ; & les ordres que l'on avait envoyés aux troupes, furent révoqués quelques jours après. Ces révolutions ſe ſuivirent rapidement. Le 7 juillet, les aigles Ruſſes étaient encore à Kœnigsberg ;

le 8 on arbora les aigles prussiennes, en conséquence de la paix faite avec Pierre III; le 15 les aigles russes reparurent par les ordres de Catherine; & enfin le 20, les aigles prussiennes furent rétablies pour toujours.

Catherine déclara qu'elle était résolue de vivre en paix avec toutes les cours, & elle rappella ses troupes de la Siléfie, de la Poméranie & du Mecklenbourg. Cette conduite peut être regardée comme le fondement de la paix générale, qui suivit de près cette résolution. C'est ainsi que cette princesse annonça dès le commencement de son règne, la prépondérance que sa puissance & sa politique donneraient bientôt à la Russie en Europe & en Asie.

Pendant que ces révolutions agitaient la Russie, Frédéric s'était avancé avec une armée contre Schweidnitz. Ses troupes légères fesaient des ravages continuels derrière l'armée de Daun. On avait dessein, par-là, de l'attirer de Schweidnitz devant les portes de Prague. Mais ce général, qui avait une position avantageuse sur les hauteurs de Burkersdorf, ne voulut point la quitter. Le

21 juillet, le Roi l'attaqua vivement, lui tua ou prit 2000 hommes, le chaſſa des hauteurs & le força à ſe retirer en Bohème. Avant cette action, Czerniſchef avait eu ordre de quitter la Siléſie; mais il reſta dans ſa poſition, pour attendre l'iſſue de cette entrepriſe Il demeura ſimple ſpectateur, & contribua ainſi au ſuccès. Car comme Daun ignorait l'ordre du général ruſſe, il plaça une partie de ſes troupes vis-à-vis des Ruſſes, & affaiblit ainſi ſon armée.

Alors le Roi entreprit le ſiège de Schweidnitz. La tranchée fut ouverte pendant la nuit du 8 d'août. Huit jours après, Daun tenta avec une forte armée de faire lever le ſiège; mais il fut repouſſé près de Reichenbach.

Un an auparavant, Laudon avait prouvé à Schweidnitz, qu'une fortereſſe peut être conquiſe par ſurpriſe, l'épée à la main; & le Roi de Pruſſe montra alors, qu'une fortereſſe bien défendue ne ſaurait réſiſter que pendant un certain tems à un ſiège régulier & bien conduit. Il eut la patience d'attendre l'iſſue de ce ſiège, & ſe trouva ſouvent dans la tranchée. Il n'eſt point d'exemple d'un

fiège plus régulier, & d'une défenfe plus ingénieufe. Le général Griboval & l'ingénieur Le Fevre qui, quelque tems auparavant, avaient difputé par écrit fur quelques points de leur art, trouvèrent ici une occafion favorable d'appliquer leurs priucipes, & d'en montrer la folidité. Le premier conduifait la défenfe dans la forterefſe, fous les ordres du général Gasko, & Le Fevre dirigeait le fiège, fous les ordres de Frédéric. Griboval avait foutenu, qu'une place bien pourvue peut du moins fe foutenir pendant deux mois; & Le Fevre prétendait, qu'un fiège en règle devait emporter toute place en moins de deux mois. L'iffue confirma pour ainfi dire les deux opinions. Car Gafco offrit de capituler le 17 feptembre, c'eft-à-dire, moins de deux mois après l'ouverture de la tranchée; mais comme les propofitions ne furent pas acceptées, Griboval fut obligé de continuer la défenfe jufqu'à la fin des deux mois, felon fes principes; & il en vint à bout. Les deux moyens qu'employèrent furtout ces deux ingénieurs, étaient les mines & les contre-mines. Le 8 feptembre, Le Fevre fit jouer, pendant la nuit, un

volcan artificiel ou globe de compreſſion, de 50 quintâux de poudre, qu'il avait fait mettre à 24 pieds en terre ſous un chemin couvert. Il en réſulta un entonnoir de 5 toiſes de diamètre, & la terre rejettée facilita une voie pour parvenir aux ouvrages intérieurs. Preſque dans le même tems, une grenade d'obuſier, lancée par les aſſiégeants, mit le feu à un magaſin à poudre de la fortereſſe, & fit ſauter un baſtion entier avec huit officiers & deux compagnies de grenadiers autrichiens. On ſe préparait à l'aſſaut; mais Gaſco ne voulut pas l'attendre. Ayant perdu tout eſpoir de ſecours, il ſe rendit le 9 octobre, c'eſt-à-dire, deux mois après l'ouverture de la tranchée, & une garniſon de 9000 hommes fut faite priſonnière de guerre.

Cette guerre rendait de nouveau le Roi maître de toute la Siléſie, à l'exception de Glatz. Il termina par cette conquête, la campagne dans cette province, & il vola en Saxe, où il embraſſa le prince Henri, ſon frêre, qui venait de remporter une victoire ſignalée à Freyberg. Ce prince s'était ſoutenu en Saxe avec un petit nombre de

troupes, & avait attaqué & battu auprès de Freyberg, le 29 octobre, l'armée combinée des Autrichiens & des cercles, commandée par le prince de Stollberg. Ce prince, après une perte de 7000 hommes & de 22 canons, s'était retiré en Bohème. Le Roi envoya après lui Kleift, général de houfards, avec un corps de troupes légères. Ce corps détruifit leurs magafins, & alla en Franconie, pour donner du poids à la propofition de neutralité que Ploto, miniftre pruffien, avait faite à la diète de Ratisbonne. Il mit une garnifon à Bamberg, & alla plus loin. La ville de Nuremberg fit quelque difficulté pour ouvrir fes portes au général de fon Bourggrave. Les confeillers s'affemblèrent gravement, & dreffèrent une belle capitulation en ftyle d'empire, où on parlait de la queftion *an*, de la queftion *quomodo*, & des atteintes portées à la liberté *in fæcularibus & ecclefiafticis, in civilibus & militaribus*, & de plufieurs autres chofes de cette efpèce. Le général Pruffien écrivit au bas de ce favant morceau, qu'il répondrait à tout quand il ferait dans la ville; & on lui ouvrit les portes. Pendant qu'il exigeait des contri-

butions, & qu'il fefait vider l'arfenal, fes houfards fe répandirent jufqu'au Danube. Un major prit avec une troupe de houfards la ville impériale de Windsheim. Un cornette, nommé Sturzbecher, fut envoyé avec 25 chevaux & un trompette, pour fommer la ville impériale de Rotenbourg fur le Tauber. Les bourgeois fe rendirent armés fur les remparts, & ne répondirent point. Au bout d'une heure, on brûla les pontslevis, & on menaça de donner l'affaut. La ville capitula. Sturzbecher fut introduit. Il ferma les portes fur lui, s'empara de l'arfenal, & exigea une contribution de 100,000 écus.

Cependant le prince de Stollberg, renforcé de dix régiments autrichiens, était paffé de Bohème en Franconie. Kleift fe retira avec fon corps de troupes légères, & vint, le 17 décembre, prendre fes quartiers d'hiver en Thuringe, avec des otages & les canons de Nuremberg.

Aussitôt après l'affaire de Freyberg, les deux armées avaient reçu des renforts de Siléfie & de Bohème. Mais à l'exception de Drefde, les Autrichiens ne gardèrent de

cet électorat qu'une très-petite partie, située vers les frontières de la Bohème. Les prussiens formaient une chaîne depuis la Thuringe jusqu'aux frontières de Hongrie, par la Saxe, la Lusace & la Silésie. Vers la fin de novembre, il y eut une trève conclue entre les troupes impériales & prussiennes en Saxe & en Silésie. Telle est la situation où se trouvait le Roi de prusse vis-à-vis de l'Autriche & de l'empire, lorsque la paix fut conclue entre la France, l'Angleterre & l'Espagne. Cette paix était le fruit de la politique française. On n'avait pas d'autre moyen d'éviter une ruine entière. La France craignit tellement de succomber sous la puissance des Anglais, qu'elle crut ne pas payer la paix trop cher, par le sacrifice de toutes ses possessions étrangères, de ses forces maritimes, de son commerce. Un tableau des affaires en 1762, rendra la chose plus sensible.

Les Anglais étaient maîtres du Canada, de Terre-neuve, de la Martinique, de la Guadeloupe, en Amérique; du Sénégal & de Gorée en Afrique. Ils avaient détruit Pondicheri, Chandernagor, ruiné le com-

merce des Français ſur le Gange, & s'étaient même emparés de Belle-isle ſur les côtes de Bretagne. Vers la fin de 1762, Louis XV ne poſſédait preſque pas un pouce de terre hors des frontières de ſon royaume. Il n'avait plus ni flotte, ni argent, & la fortune ſemblait l'avoir abandonné. Ses miniſtres des finances ne ſavaient plus comment fournir aux dépenſes de la guerre. En vain les contrôleurs-généraux ſe ſuccédaient les uns aux autres. L'argent avait paſſé ſur mer avec les flottes, ou en Allemagne avec l'armée; & il ne rentrait plus dans le royaume. Le Roi & les princes du ſang avaient envoyé leur vaiſſelle à la monnaie, les riches particuliers furent obligés de ſuivre cet exemple; triſte moyen, qui prouvait l'excès du mal ſans y rémédier. Pendant 5 ans que cette puiſſance fut en liaiſon avec l'Autriche, elle fut plus épuiſée d'hommes & d'argent, qu'elle ne l'avait été après 200 ans de guerres avec cette maiſon. Les états & les villes feſaient conſtruire & équiper des vaiſſeaux à leurs dépens, pour le ſervice de la patrie. Mais à peine paraiſſaient-ils ſur la mer, qu'ils étaient pris ou détruits. On conſtruiſit

à Breſt des bateaux plats, pour faire une deſcente ſur les côtes d'Irlande ; & cette flotte à peine lancée en mer, fut détruite ſur ſes propres côtes. La France avait perdu dans cette guerre 80 vaiſſeaux de ligne ou frégates.

C'ÉTAIT en vain que Louis XV avait engagé l'Eſpagne à une guerre contre l'Angleterre ; au lieu d'en devenir plus fort, il avait communiqué ſon malheur à ſes alliés, & avait offert aux Anglais un vaſte champ à de nouvelles conquêtes. Avec 1000 livres ſterlings, Pitt avait eu à tems la nouvelle & la copie du traité. Après en avoir fait la lecture, il ne s'occupa point des moyens de ſe défendre contre un nouvel ennemi ; il forma le projet de faire la conquête du Mexique, du Pérou & du Chili. Dès que l'Eſpagne eut déclaré la guerre aux Anglais, ils ſe rendirent maîtres de la Havane & de pluſieurs isles, riches canaux, qui feſaient paſſer dans l'ancien monde les tréſors du nouveau (69).

C'EST ainſi que Pitt avait enchaîné la nation à ſes conſeils, & la fortune à ſon adminiſtration. Cet homme animé d'une

ame auſſi grande que celle de ces généraux républicains qui fondèrent la grandeur de Rome, ne connaiſſait d'autre motif que le bonheur de ſa nation, d'autre récompenſe que la gloire. Par une ſuite de victoires & de conquêtes, il enchaîna l'eſprit de parti, qui murmurait dans le parlement, & força l'envie des courtiſans à ſe taire. On vit par ſon influence, la choſe la plus extraordinaire que l'on puiſſe voir dans l'aſſemblée d'une nation, l'uniformité des ſuffrages. La nation au milieu d'un tourbillon de proſpérités, s'appercevait à peine d'une dépenſe de trois cent millions d'écus, que lui coûtèrent ces triomphes pendant ſix ans. Les conquêtes que l'on avait faites, celles que l'on devait faire encore, devaient tout réparer. Pitt ne voulait point entendre parler de paix, tant que la France & l'Eſpagne refuſeraient de ſe ſoumettre aux conditions de l'Angleterre. La première de ces conditions était que l'Angleterre garderait toutes les conquêtes qu'elle avait faites. On pouvait attendre tout de la fermeté de Pitt & de l'enthouſiaſme de la nation.

Il ne restait donc plus d'autre ressource à Louis XV, que la voie des négociations. Choiseuil trouva dans les intrigues du cabinet anglais, des moyens de sauver la France. La princesse douairière de Galles avait une grande influence dans les affaires ; & elle causa des révolutions. Le comte Bute, Ecossais d'une belle figure, avait été gouverneur du Roi, son fils, & était le favori de cette princesse. Elle lui fit avoir la place du duc de Newcastle. Il fut aisé de s'assurer de la confiance du jeune Roi, & de prendre la principale influence dans les affaires du cabinet. Il n'en devint que plus odieux à la nation. Pitt qui voulait continuer la guerre, fut contredit dans le conseil; il se démit de sa charge, & Bute se hâta de faire la paix, croyant gagner l'affection du peuple, en diminuant par-là les impôts, & en rétablissant la liberté du commerce.

Le ministère français ne négligea point de profiter des dispositions du cabinet anglais; & au commencement du mois de septembre, la paix fut signée à Fontainebleau. Quelques traits de plume & d'habiles négociations rendirent, dans l'espace de quelques jours,

à la maifon de Bourbon, la plus grande partie des poffeffions que les Anglais lui avaient enlevées dans les quatre parties du monde, favoir, Pondicheri, les Philippines, la Martinique, la Guadeloupe, Ste. Lucie, Cuba, la Havane, Honduras, Gorée, Belle-isle, & la pêche de Terre-neuve. Il eft vrai que l'Angleterre garda le Canada qu'elle avait conquife, & qui contenait 150,000 milles anglaifes carrées. Mais on tâcha envain d'en impofer au peuple par la conquête de ce vafte pays, plus grand que les trois royaumes de la Grande-Bretagne pris enfemble. On favait que tout ce terrain ne valait pas la feule petite isle de Martinique. Bute rifqua, pour prix de cette paix, d'être lapidé dans les rues de Londres. Il échappa à la fureur de la populace, en fe jettant dans un caroffe inconnu. Le même jour, le peuple détela les chevaux du caroffe de Pitt, & le traîna en triomphe depuis l'hôtel du lord-maire jufqu'au fien.

Quoique cette paix eût été faite fans l'acceffion des alliés d'Allemagne, & fans les comprendre dans le traité, elle fut cependant la première caufe du traité de paix,

que conclurent bientôt après l'Autriche, la Prusse & la Saxe. Il y avait longtems que le Roi de Prusse ne s'était trouvé dans une situation si avantageuse. La révolution du cabinet de St. James le privait des subsides de ce royaume; mais ce vide était rempli par ce qu'il tirait de la Prusse, de la Westphalie, de la Saxe, de la Thuringe & d'autres provinces. Les sources de ses finances semblaient inépuisables. On a calculé qu'il lui fallait toutes les semaines deux millions de livres, pour payer son armée, & cependant il ne fut question ni de nouveaux impôts ni d'emprunts étrangers. L'armée qu'il pouvait opposer alors aux Autrichiens, avait été renforcée par des recrues tirees de la Prusse, de la Westphalie, dé la Poméranie, & elle était par consequent plus considerable, que dans le tems où il avait pu résister à cette même Autriche, soutenue par 200,000 Français, Russes & Suédois. Il était posté de manière, qu'avec un léger mouvement il portait la guerre en Bohème.

Dans ces circonstances, l'avantage semblait être entièrement du côte de la Prusse. On sentait qu'il ne faudrait guère qu'une ou deux

deux campagnes, pour dédommager amplement le Roi des frais de la guerre. Cependant il ſe prêta à la paix, & mit bas les armes, ſans autres conditions que le repos après lequel il ſoupirait. Il n'avait pas commencé cette guerre pour faire des conquêtes, mais pour conſerver les conquêtes qu'il avait faites.

Si les princes qui feſaient la guerre, avaient pu réfléchir ſérieuſement ſur les malheurs de toute eſpèce que ce fléau avait répandu ſur pluſieurs millions d'hommes, jamais cette réflexion n'aurait pu faire plus d'impreſſion ſur eux que dans ces circonſtances. De tous côtés la diſette était ſi grande, que les pauvres ne pouvaient plus vivre. Les campagnes étaient ſans culture & ſans moiſſons. Le boiſſeau de bled coûtait en Saxe, en Siléſie & ailleurs 15 à 20 écus; un gros pain, 6 gros (18 ſous); une paire de ſouliers, 3 écus; le quintal de foin, 2 écus; & 60 bottes de paille, 8 écus (70). La diſette, la mauvaiſe nourriture, cauſaient des maladies, des mortalités, & dépeuplaient les provinces. Un officier écrivit qu'en traverſant la Heſſe, il avait paſſé par

ſept villages, où il n'avait trouvé qu'un ſeul homme, & un prêtre qui mangeait des lentilles. On eſt effrayé quand on ſonge que quelques centaines de mille hommes peuvent, dans l'eſpace de quelques années, déſoler de vaſtes contrées, & répandre le malheur & la miſère ſur pluſieurs millions d'hommes. Une autre expérience auſſi triſte que l'on fit alors, c'eſt que l'argent que la guerre met en circulation, ne répand point le bien-être & l'aiſance parmi les hommes. On compte que cette guerre a mis en circulation dans l'Allemagne plus de 500 millions d'écus d'argent comptant, ſortis de l'Angleterre, de la France, de la Ruſſie ou des caiſſes de l'Autriche & de la Pruſſe; & cependant jamais la miſère ne fut ſi grande ni ſi générale dans tout l'empire.

L'ALLEMAGNE ſoupirait donc après la paix; cependant la cour de Vienne n'y paraiſſait point diſpoſée. Ses miniſtres voulaient la continuer; & Marie-Thérèſe qui leur avait donné toute ſa confiance, s'en repoſait ſur leurs lumières. On crut trop perdre, en feſant une paix ſans conquêtes, parce qu'on avait trop eſpéré en formant

des alliances puiſſantes. Mais la France & la Ruſſie preſſèrent la conclusion, & on ne put s'y refuſer.

Cette paix avait été préparée par une trève, faite au mois de novembre, entre l'armée autrichienne & l'armée pruſſienne. Mais la cour de Vienne tâcha, par un arrangement ſecret avec les Français, de ſe procurer un avantage, qui devait la mettre en état, ou de pouvoir preſcrire des conditions, ou d'obliger le Roi à diviſer ſes forces, ſi la guerre continuait. Les garniſons françaiſes qui, par la paix de Fontainebleau, devaïent vider les forteresses pruſſiennes de Véſel, Clève, Gueldre & Mœurs, différèrent de le faire, juſqu'au moment où des troupes autrichiennes, qui devaient s'aſſembler près de Ruremonde, feraient prêtes à entrer dans ces places, pour en prendre poſſeſſion au nom de la Reine d'Hongrie. Il était dit dans le traité, que ces places ſeraient vidées par les Français; mais on n'avait pas dit expreſſément, qu'elles feraient rendues au Roi de Pruſſe. Voilà les miſérables ruſes auxquelles les miniſtres ont ſouvent recours; car on ne ſaurait mettre ſur

le compte des fouverains des procédés de cette nature.

FRÉDÉRIC fut prévenir un projet dont l'exécution aurait reculé la paix. Il affembla un corps de troupes en Weftphalie. On ne s'y était pas attendu. La France voulait bien, pour faire plaifir à la cour de Vienne, lui faciliter la prife de poffeffion de ces places; mais elle ne voulait pas pouffer la complaifance, jufqu'à les défendre par les armes. Monteinard qui commandait les Français dans ces contrées, conclut au mois de décembre un traité avec la Pruffe, & lui remit ces fortereffes. L'Autriche déçue fut obligée de fonger à d'autres projets.

ELLE ne pouvait plus compter fur des fecours de la part des cercles. La défaite de Freyberg & la vifite du général Kleift en Franconie, les avaient difpofés à quitter la partie; & ce qui les confirmait dans ces difpofitions, c'eft qu'on n'avait point compris leurs troupes dans la trève faite en Saxe, & qu'on les avait laiffés feuls fur le champ de bataille, vis-à-vis du Roi de Pruffe. En conféquence ils fe déclarèrent neutres.

Cette démarche applanit le reste des obstacles qui s'oppofaient à une paix générale. Frédéric fit ouvrir les négociations fous fes yeux, au château d'Hubertsbourg, près de Drefde. La première affemblée fe fit au mois de janvier 1763. Le 15 février, la paix fut conclue & fignée dans le quartier-général du Roi. Vingt & un jours après, chaque partie belligérante fe trouva en poffeffion de fes provinces, comme avant le commencement de cette guerre. Tant il eft vrai, qu'il faut bien peu de tems & de formalités, pour conclure une affaire importante, lorfqu'elle eft traitée fous l'influence d'un génie fupérieur qui, comme la nature, choifit toujours les moyens les plus fimples & les plus actifs. Les négociateurs n'étaient point des miniftres & des ambaffadeurs accompagnés de pompe & de magnificence, mais trois hommes fubalternes laborieux : Kollenbach, confeiller de cour Autrichien ; Herzberg, confeiller de légation Pruffien, & Fritfch, confeiller privé Saxon. Il ne fut queftion d'aucun cérémoniel (71). La reddition réciproque des conquêtes & la renonciation à tout dédommagement font les principaux

articles du traité (72). Le Roi promit par un article ſecret, de donner ſa voix électorale à Joſeph II, qui bientôt après fut élu Roi des Romains.

Voilà le troiſième traité de paix, qui aſſure & confirme à Frédéric la poſſeſſion de la Siléſie. Comme il dut cet avantage à la ſupériorité de ſes armes, l'Autriche apprit à le reſpecter; & elle n'oſa plus, pendant le reſte de ſa vie, lui diſputer la poſſeſſion de cette province.

Ainsi finit la guerre de ſept ans, pendant laquelle il y eut en Allemagne plus de batailles livrées, plus de ſièges entrepris, plus d'hommes & de tréſors ſacrifiés, que dans cette fameuſe guerre de 30 ans, qui dura depuis 1618 juſqu'en 1648. Quel en fut le réſultat? Pour l'Autriche, du chagrin & des eſpérances trompées; pour les Saxons, une dévaſtation générale; & pour la Pruſſe, une gloire éternelle. Le ſuccès de cette guerre fit voler la gloire de Frédéric ſur toutes les parties du globe, & il fut l'objet d'une admiration générale. Il était naturel de regarder comme l'homme de l'Europe le plus extraordinaire, un prince

que les plus grandes puiſſances de l'Europe réunies n'avaient pu vaincre. La Renommée porta la gloire de Frédéric juſqu'à Conſtantinople. L'Empereur Muſtapha III envoya à Berlin un ambaſſadeur, pour le féliciter ſur la paix glorieuſe qu'il venait de conclure. Achmet Effendi, c'était le nom de l'ambaſſadeur, avait une ſuite brillante de domeſtiques, d'eſclaves, de janiſſaires ; & les préſents deſtinés pour le Roi rempliſſaient pluſieurs chariots, & chargeaient un grand nombre de chevaux. Le Roi qui haïſſait les cérémonies, fut obligé de recevoir ſolemnellement cet ambaſſadeur, & d'eſſuyer ſes compliments orientaux. Un Roi ordinaire y aurait pris plaiſir, Frédéric n'éprouva que de l'ennui. (73)

REMARQUES

ET

ANECDOTES.

REMARQUES,

ANECDOTES,

PIECES JUSTIFICATIVES

& autres particularités.

---

(1) VOICI un extrait de ce traité.

I) Il y aura paix & amitié ſincère entre les deux Rois, malgré les troubles qui pourraient réſulter des différents qui règnent en Europe ; & en vertu du préſent traité, aucune des parties contractantes n'attaquera les états de l'autre, ni directement ni indirectement ; mais au contraire, chacune d'elles emploiera tout ſon pouvoir, pour empêcher leurs alliés reſpectifs, de rien entreprendre contre les états deſdites parties, de quelque manière que ce puiſſe être.

II) Au cas qu'il arrive que quelque puiſſance étrangère ferait marcher des troupes en Allemagne, ſous quelque prétexte

que ce ſoit, les parties contractantes réuniront leurs forces, pour s'oppoſer à l'entrée & au paſſage desdites troupes étrangères, & tâcheront de concert à conſerver la paix en Allemagne ſelon les termes du traité.

III) Les puiſſances contractantes renouvellent expreſſément tous les traités, alliances & garanties qui ſubſiſtent entre elles; & entre autres l'alliance défenſive & la garantie conclue le 18 novembre 1742 à Weſtmunſter, entre les Rois d'Angleterre & de Pruſſe, & la convention d'Hanovre du 26 août 1745; de même que l'acte d'acceſſion de S. M. britannique au traité de garantie du 13 octobre 1746.

IV) Le traité ſera ratifié par les deux Rois dans l'eſpace d'un mois. &c.

Article ſéparé.

Comme la convention ſignée entre les miniſtres des deux Rois ne s'étend qu'à l'Allemagne, elle ne doit point s'étendre ſur les pays-bas autrichiens & ce qui en dépend; & ces pays ne ſeront point compris dans la préſente convention ſous quelque prétexte que ce puiſſe être; d'autant plus que dans l'article de la paix de Dreſde, le Roi de Pruſſe

n'a garanti à l'Impératrice-Reine que les états qu'elle possède en Allemagne.

Le présent article séparé aura la même force, que s'il était inséré mot pour mot dans la convention signée aujourd'hui, &c. Westmunster, le 16 janvier 1756.

(2) A l'occasion de ce traité, on arrangea encore quelques différents qui régnaient depuis quelque tems entre les deux cours. Le Roi devait encore à l'Angleterre quelques arrérages pour des dettes hypothéquées sur la Silésie, ils furent payés; & l'Angleterre de son côté fit dédommager quelques sujets du Roi de Prusse, auxquels on avait pris des vaisseaux dans la dernière guerre.

(3) *Lettre du Comte de Flemming au Comte de Brühl.*

De Vienne le 28 juillet 1756.

MONSEIGNEUR,

„ Monsieur de Klinggræff reçut samedi passé un exprès de sa cour, en conséquence duquel il envoya le lendemain un billet à M. le comte de Kaunitz, pour le prier avec beaucoup d'empressement, de lui marquer

une heure où il pourrait lui parler. Ce billet fut remis à ce chancelier d'état, juftement lorfqu'il fe trouvait en conférence avec les maréchaux comtes de Neuberg & de Broun & avec le général prince de Piccolomini. Et comme il avait intentionné de fe rendre d'abord après la conférence auprès de l'Impératrice-Reine, pour lui en faire fon rapport, il fit répondre à M. de Klinggræff, qu'il était à la vérité obligé d'aller à Schœnbrunn, mais qu'il lui ferait cependant plaifir, s'il voulait fe hâter de venir dans l'inftant même, ce que le miniftre pruffien n'a pas manqué de faire. M. le comte de Kaunitz m'a dit confidemment dans un entretien que j'eus hier avec lui, que M. Klinggræff, d'abord en entrant chez lui, avait donné à connaître avec un certain embarras mêlé d'inquiétude, qu'il venait de recevoir un exprès de fa cour, qu'il lui avait apporté des ordres dont il devait expofer en perfonne le contenu à l'Impératrice-Reine, & que pour cet effet, il lui était enjoint de demander une audience particulière de Sa Majefté, qu'il le priait de vouloir bien lui procurer. Que lui, comte de Kaunitz, avait

répondu, qu'étant fur le point de fe rendre à Schœnbrunn, il fe chargeait volontiers de demander pour lui l'audience qu'il defirait, mais qu'il ne pouvait fe difpenfer de lui faire entendre, qu'il était à propos de le mettre en état de pouvoir du moins en général prévenir l'Impératrice fur la nature des infinuations qu'il avait ordre de faire à Sa Majefté. Que là-deffus M. de Klinggræff avait dit, qu'il était chargé de demander amicalement & par voie d'éclairciffement, au nom du Roi fon maître, à quoi aboutiffaient les armements & préparatifs guerriers qu'on fefait ici, & fi peut-être ils le regardaient; ce qu'il ne faurait cependant s'imaginer, ne fachant pas y avoir donné occafion en la moindre chofe. Que lui, Kaunitz, avait repliqué, qu'il ne pourrait lui répondre d'avance fur cette ouverture; qu'il ne manquerait pas d'en faire inceffamment le rapport à l'Impératrice, & de lui procurer l'audience qu'il defirait; que cependant il ne pouvait s'empêcher de lui dire, qu'il était furpris de l'explication que le Roi fon maître, lui demandait au fujet des mefures qu'on prenait en ce pays; après

que de ce côté-ci, on n'avait témoigné à ce prince aucune inquiétude ni ombrage des grands mouvements & préparatifs qu'il avait faits le premier dans ſon armée. Le miniſtre m'a ajouté, qu'étant allé immédiatement après à Schœnbrunn, il avait, chemin feſant, réfléchi ſur la réponſe qu'il conſeillerait à ſa ſouveraine de donner à M. de Klinggræff, & qu'ayant cru entrevoir que le Roi de Pruſſe avait deux objets en vue, qu'on voulait également éviter ici, ſavoir, d'en venir à des pourparlers & éclairciſſements, qui pourraient d'abord cauſer une ſuſpenſion des meſures qu'on jugeait néceſſaires de continuer avec vigueur; & en ſecond lieu, de mener les choſes plus loin & à d'autres propoſitions & engagements plus eſſentiels, il avait jugé, que la réponſe devait être d'une nature qui éludât entièrement la queſtion du Roi de Pruſſe, & qui, en ne laiſſant plus lieu à des explications ultérieures, fût en même tems ferme & polie, ſans être ſuſceptible d'aucune interprétation, ni ſiniſtre ni favorable. Q'en conformité de cette idée, il lui avait paru ſuffire, que l'Impératrice ſe contentât de répondre ſimplement:

" Que

“ Que dans la ſorte de criſe générale où „ ſe trouvait l'Europe, il était de ſon devoir „ & de la dignité de ſa couronne, de pren- „ dre des meſures ſuffiſantes pour ſa propre „ ſûreté, auſſi bien que pour celle de ſes „ amis & alliés. „

„ Que l'Impératrice-Reine avait approuvé cette réponſe; & que pour montrer que la démarche & demande du Roi de Pruſſe ne cauſait ici le moindre embarras, Sa Majeſté avait fait fixer l'heure pour l'audience de M. de Klinggræff d'abord pour le lendemain, qui fut avanthier; & après avoir écouté la propoſition de ce miniſtre, comme il l'avait expoſée la veille à M. le comte de Kaunitz, elle lui avait préciſément répondu dans les termes mentionnés, & avait rompu par un ſigne de tête, tout d'un coup l'audience, ſans entrer dans aucun plus grand détail.

„ Il eſt vrai que tout Vienne, qui était alors dans l'antichambre à cauſe du jour de gala, a vu entrer & ſortir le moment d'après M. de Klinggræff avec un air aſſez étonné. Je tiens toutes ces circonſtances de la bouche de M. de Kaunitz, qui m'a, dans cette rencontre, parlé avec plus d'ouverture & de

confiance qu'il n'a fait jufqu'à préfent, me chargeant même d'en faire ufage dans mes dépèches à V. E., fe réfervant néanmoins là-deffus un fecret des plus exacts.

„ On doute d'autant moins que cette réponfe auffi énergique qu'obfcure, ne jette le Roi de Pruffe dans un grand embarras; & on prétend ici que ce prince doit être dans de grandes inquiétudes, & qu'il a déjà tiré de fon tréfor près de trois millions d'écus, que fes préparatifs & augmentations lui ont coûtés.

„ On préfume que le but qu'il s'eft propofé par la demande fus-alléguée a été probablement, que fi l'on avait répondu, que c'était lui qui avait occafionné les armements qu'on fefait ici, il aurait tâché de s'en difculper, en donnant pour preuve, que par cette raifon il n'avait pas même affemblé les camps, qu'il avait fait déjà tracer pour exercer les foldats, mais qu'il avait ordonné aux régiments de fe féparer; imaginant peut-être de mettre cette cour dans la néceffité de fuivre fon exemple, en difcontinuant également fes préparatifs. Je crois cependant, qu'il aurait

de la peine à la détourner de ſon deſſein par ces ſortes d'illuſions.

„ On a ſu par un exprès dépêché par le comte de Puebla, arrivé ici dimanche paſſé, que malgré les feintes diſpoſitions du Roi de Pruſſe, ſes troupes ne ceſſaient pas de défiler vers la Siléſie. On comprend d'ailleurs fort bien, que ce prince, par la poſition locale de ſon armée, qu'il peut aſſembler en autant de ſemaines qu'on a beſoin ici de mois, vu l'éloignement des quartiers où les troupes ſe tiennent, a un avantage trop marqué ſur cette cour-ci, à laquelle il cauſerait par de longues & continuelles marches de ſi grandes dépenſes, qu'elles deviendraient à la fin inſoutenables ; je dis que l'on comprend fort bien, qu'il eſt néceſſaire de pourſuivre ſans interruption les meſures que l'on a déjà commencées, afin de ſe mettre, dans les circonſtances préſentes, à deux de jeu & en bon état, & que le Roi de Pruſſe ſe trouve par-là obligé, pour ſoutenir ſes armements & les augmentations faites & à faire qui ſurpaſſent ſes forces, ou de ſe conſumer à petit feu, ou, pour prévenir cet inconvénient, de ſe laiſſer aller à une

résolution précipitée, & c'eſt préciſément là, où il me ſemble qu'on l'attend.

„ Le retour du courier de M. de Klinggræff, que ledit prince attend ſans doute avec la plus grande impatience, nous fera voir plus clair dans ſes diſpoſitions. Il eſt à croire que s'il ſe croit menacé, il ne tardera plus à porter des coups, & à prévenir ceux qu'il craint, pour profiter de la ſituation dans laquelle on ſe trouvera ici juſqu'à la fin du mois d'août, qui eſt le terme où toutes les troupes ſeront aſſemblées. Mais d'un autre côté, s'il reſte tranquille, il peut être perſuadé qu'il ne ſera point inquiété ni attaqué, du moins cette année. Cependant, par tout ce que je remarque, je ne ſaurais m'imaginer autre choſe, ſinon que la cour d'ici doit être très-bien ſûre de l'amitié de la Ruſſie. Ce qui m'a paru ſe confirmer encore par une lettre, que M. Schwart, miniſtre hollandais à Pétersbourg, a écrite le 6 de ce mois à M. de Burmania, où il mande entre autres, que l'émiſſaire Français, le chevalier Douglas, gagnait de jour en jour plus de terrain.

„ Comme cela ne pourra manquer de produire en Ruffie une altération dans fon ancien fyftème, il ne paraît pas furprenant que le grand-chancelier comte de Beftouchef, fuivant ce que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire par fa dernière dépêche, ait pris la réfolution de fe retirer à la campagne, fous prétexte de rétablir fa fanté, & de s'éloigner pour quelque tems des affaires; voulant apparemment attendre quel pli elles prendront, & prévoyant peut-être que ce moment ne tardera pas d'arriver, puifque tout femble dépendre de la réfolution du Roi de Pruffe; car il eft certain que s'il fe tient en repos, la cour de Vienne ne commencera rien, du moins cette année; mais qu'elle tâchera d'achever pendant cet intervalle fes préparatifs, pour fe trouver l'année prochaine en fituation de pouvoir prendre un parti convenable felon les circonftances & évènements du tems.

„ Ce qui me confirme toujours de plus en plus dans l'opinion que j'ai ofé prendre la liberté de communiquer à V. E. par mes précédentes, que notre cour n'a pas de moyen plus fûr de profiter des conjonctures

préſentes, qui n'ont peut-être jamais été ſi favorables ſous le règne de notre auguſte maître, qu'en ſe mettant en bonne poſture pour ſe faire rechercher. Un de mes amis, qui prétend en être informé par un des commis du tréſor, m'aſſure que la cour d'ici avait fait paſſer un million de florins en Ruſſie.

„ Si V. E. eſt à portée de pouvoir faire des inſinuations avec ſûreté à la cour de Londres, elle lui rendrait peut-être ſervice en lui feſant connaître le danger dans lequel elle ſe trouve, & où l'ont entraînée les mauvais conſeils de ceux qui ſont le plus en crédit aujourd'hui.

„ Cette cour ne ſortira que difficilement de la bredouille où elle s'eſt précipitée, & ſi elle ne ſe ſépare pas du Roi de Pruſſe, en feſant la paix avec la France aux meilleures conditions poſſibles, cette dernière ira de ſuccès en ſuccès & de projets en projets, qui pourraient à la longue devenir funeſtes à la maiſon d'Hanovre.

„ Je demande en grace à V. E. de ne rien communiquer en détail à M. de Broglie de ce que j'ai l'honneur d'écrire à V. E. Cet

ambaſſadeur étant en correſpondance avec M. d'Aubeterre, qui m'a dit avec ſurpriſe, que le comte de Broglie était entièrement perſuadé qu'on en voulait ici au Roi de Pruſſe, & qu'il l'accuſait même de défiance & de trop de réſerve ſur les deſſeins de la cour de Vienne. &c. . .

„ J'ai l'honneur d'être, &c. „

Dans l'audience que l'Impératrice donna à M. de Klinggræff, miniſtre pruſſien, il lui dit : " qu'il lui était enjoint de donner de „ la part & au nom du Roi ſon maître, les „ plus fortes aſſurances de ſon deſir de „ vouloir cultiver toujours la bonne intelli- „ gence qui ſubſiſtait entre lui & S. M. im- „ périale-royale, & que, pour écarter tout „ ſujet qui pouvait y cauſer de l'altération, „ il feſait prier l'Impératrice, de vouloir „ bien lui donner des éclairciſſements ſur „ les mouvements qu'elle feſait faire à ſes „ troupes & ſur les autres préparatifs mili- „ taires dont on lui avait fait rapport. Qu'il „ ne pouvait jamais s'imaginer que ces ar- „ mements ſe feſaient contre lui, ne croyant „ point y avoir donné occaſion, & pouvant

„ prouver à fa Majefté, qu'il n'avait pas
„ augmenté fes troupes en Siléfie d'un feul
„ homme, lefquelles fe trouvaient toujours
„ au même nombre où elles étaient depuis
„ plufieurs années. „

L'Impératrice répondit : " Que le fujet
„ étant délicat, elle ne pouvait affez pefer
„ fes paroles, & que par cette raifon elle
„ jugeait à propos de lire fa réponfe. „

Là-deffus S. M. tira un billet de fa poche, où elle lut ce qui fuit. " Dans la crife géné-
„ rale où fe trouve l'Europe, il eft de mon
„ devoir & de la dignité de ma couronne,
„ de prendre des mefures fuffifantes pour
„ ma fûreté, auffi bien que pour celle de
„ mes amis & alliés, fans préjudicier à per-
„ fonne. „

Après cette lecture, l'Impératrice fe tut, & témoigna par un figne de tête à l'envoyé, qu'elle voulait terminer l'audience.

Le miniftre pruffien ayant rendu compte de cette audience à fa cour, il reçut de nouvelles inftructions, en conféquence defquelles il préfenta le 20 août, à la cour de Vienne un mémoire qui porte en fubftance: " Que le Roi de Pruffe eft informé d'une

„ manière à n'en pouvoir douter, qu'elle
„ a fait au commencement de cette année
„ une alliance offenſive avec la cour de
„ Ruſſie contre lui; par laquelle il a été
„ ſtipulé, que les deux Impératrices atta-
„ queront inopinément ledit prince, celle
„ de Ruſſie avec 120 mille hommes, & l'Im-
„ pératrice-Reine avec 80,000 combattans. „

" Que comme il était revenu de toutes
„ parts à ſa Majeſté pruſſienne, que S. M.
„ l'Impératrice-Reine raſſemble des forces
„ principales en Bohème & en Moravie,
„ que ces troupes campent à peu de diſtance
„ des frontières du Roi, qu'on fait des
„ magaſins conſidérables de munitions de
„ guerre & de bouche, que l'on tire des
„ cordons de houſards & de Croates, le long
„ des frontières du Roi, comme s'il était
„ en pleine guerre avec S. M. impériale-
„ royale, il ſe croyait en droit d'exiger
„ d'elle une déclaration formelle & cathé-
„ gorique, conſiſtant dans une aſſurance:
„ que S. M. l'Impératrice-Reine n'a aucune
„ intention d'attaquer ſa Majeſté pruſſienne
„ ni cette année-ci, ni celle qui vient...
„ &c. „

La cour de Vienne répondit à ce mémoire dès le lendemain : “ Que le Roi de Pruſſe „ était déjà occupé depuis quelque tems „ des préparatifs de guerre les plus inquiétants pour le repos du Public, lorſqu'il „ jugea à propos de faire demander des „ éclairciſſements à la cour de Vienne ſur „ des diſpoſitions militaires, qui ne venaient „ d'être réſolues que d'après tous les préparatifs qu'avait déjà faits le Roi. „

“ Que S. M. impér. aurait pu ſe diſpenſer „ de répondre, que cependant elle l'avait „ fait. „

“ Que S. M. impér. eſt ſans doute en „ droit, de porter tel jugement qu'il lui „ plaît ſur les circonſtances du tems, & „ qu'il n'appartient qu'à elle d'évaluer ſes „ dangers. „

“ Que les informations que l'on a données „ à S. M. pruſſienne d'une alliance offenſive „ contre elle, entre l'Impératrice-Reine & „ l'Impératrice de Ruſſie, ſont abſolument „ fauſſes & controuvées, & que pareil traité „ contre S. M. pruſſienne n'exiſte point & „ n'a jamais exiſté. &c. „

Là-deſſus M. de Klinggræff prèſenta un ſecond mémoire du 2 ſeptembre, qui inſiſte à demander à l'Impératrice-Reine l'aſſurance ſuivante: " Que S. M. impériale n'a aucune „ intention d'attaquer S. M. le Roi de Pruſſe „ ni cette année-ci ni celle qui vient. „

La cour de Vienne répondit le 6 du même mois, par le mémoire ſuivant:

" M. de Klinggræff avait à peine préſenté „ ſon dernier mémoire, qu'il parvient à ſa „ Majeſté l'Impératrice-Reine la nouvelle „ de l'invaſion de la Saxe & du manifeſte „ publié contre elle en cette occaſion. „

" Après une aggreſſion auſſi marquée, il „ ne ſaurait donc plus être queſtion d'au- „ cune réponſe, que de celle que ſa Majeſté „ pourra juger à propos de faire en ſon tems „ audit manifeſte. La dernière qu'elle a fait „ remettre à M. de Klinggræff, portant tout „ ce qu'il a pu être combinable avec ſa „ dignité de faire déclarer, & la propoſi- „ tion de laiſſer convertir en trève la paix „ ſubſiſtante & fondée ſur des traités ſolem- „ nels, n'étant naturellement ſuſceptible „ d'autre déclaration. „

(4) Weingarten, Sécrétaire de légation de la cour de Vienne à Berlin, avait été gagné par la cour de Pruſſe, à laquelle il donnait des copies de toutes les dépêches qu'il recevait, prit le parti prudent de s'échapper, penſant bien qu'il ſerait de manière ou d'autre victime de ſa trahiſon. La cour de Vienne exigea qu'on le lui rendît; le Roi fit ſemblant de le faire chercher, mais on ne le trouva point.

(5) Le reſcrit de la cour de Vienne porte en ſubſtance, que S. M. impér. ayant appris de toutes parts les mouvements & préparatifs du Roi de Pruſſe, qui tendaient à troubler la paix & le repos de l'Allemagne, elle n'a pu s'empêcher, pour ſa ſûreté & celle de ſes états & ſujets, d'aſſembler des troupes en Bohème & en Moravie. Que ce qui lui paraît le plus important, c'eſt qu'on a fait inſinuer dans toutes les cours proteſtantes, que l'alliance que S. M. impér. avait faite dernièrement avec la France, avait certains articles ſecrets, qui tendaient à opprimer entièrement la religion proteſtante en Allemagne; & à faire tomber la couronne impériale ſur ſon fils aîné. L'Impératrice

ordonne à ſes envoyés dans les différentes cours de détruire ces bruits.

(6) La cour de Pruſſe donna pour raiſons de cette attaque :

I) Que bientôt après la concluſion de la paix de Dreſde, il avait été décidé par le quatrième article ſecret du traité de Pétersbourg, que toutes les guerres qui s'élèveraient entre la Pruſſe & la Ruſſie, la Pologne ou l'Impératrice-Reine, rendraient nulle la ceſſion de la Siléſie & du comté de Glatz.

II) Que les cours de Vienne, Dreſde & Pétersbourg avaient eu depuis ce tems-là des négociations continuelles, au ſujet du traité ſigné à Leipzic dès l'an 1745.

III) Qu'il y avait la plus grande apparence que dans l'été de 1756, l'Impératrice de Ruſſie & l'Impératrice-Reine auraient attaqué en même tems les états du Roi.

IV) Que le refus de la cour de Vienne de répondre d'une manière poſitive aux éclairciſſements qu'on lui avait demandés au ſujet du but de ſes préparatifs, avait mis le Roi dans le cas de prévenir les mauvais deſſeins qu'on avait contre lui, & de diſſiper l'orage qui le menaçait.

La cour de Vienne foutenait au contraire

I) Que le Roi de Pruffe avait commencé les préparatifs de guerre.

II) Qu'il avait fouvent agi d'une manière contraire à la paix de Drefde.

III) Q'elle n'avait fait aucun projet d'alliance défenfive avec les cours de Drefde & & de Pétersbourg.

La conduite du Roi dans cette occafion, difent les publiciftes d'Allemagne, était fondée fur *le droit de prévention.* Cette conduite reffemble beaucoup à celle que tint en 1529 Philippe, Landgrave de Heffe, dans l'affaire de Pack, fous le règne de Charles V; & à celle que tint le même prince en 1542 contre Henri le jeune, duc de Brunfwic-Wolfenbuttel. Dans cette dernière affaire, le Landgrave s'était emparé de Wolfenbuttel de même que Frédéric s'emparait alors de la Saxe, & il avait trouvé dans les archives de cette ville, comme Frédéric dans celles de Drefde, des pièces originales qui prouvèrent ce qu'il avait avancé.

(7) Lorfque les archives eurent été forcées, la cour de Pruffe annonça un mémoire & prépara les efprits, en débitant de tous

côtés qu'il était extrêmement intéreſſant, & qu'il mettrait au jour des myſtères que perſonne n'aurait ſoupçonnés. Enfin ce fameux manifeſte parut ſous le titre de *Mémoire raiſonné ſur la conduite des cours de Vienne & de Saxe, & ſur leurs deſſeins dangereux contre S. M. le Roi de Pruſſe, avec les pièces originales & juſtificatives qui en fourniſſent les preuves.* Il ne juſtifia point l'idée qu'on s'en était formée. On y accuſe légèrement les cours de Saxe & de Vienne de *complot & de trahiſon.* Toutes les pièces que l'on produit pour appuyer ces ſortes d'imputations ne prouvent autre choſe, ſinon que trois puiſſances voiſines du Roi de Pruſſe ont été perſuadées qu'il ne tarderait pas, encouragé par ſes ſuccès, à tenter de nouvelles entrepriſes. Que deux d'entr'elles ſe ſont liées pour parer un pareil coup; qu'elles ont invité une troiſième d'y accéder; mais que cette dernière trop timide n'oſa prendre part à ces meſures défenſives. Qu'en attendant toutes les trois feſaient obſerver les démarches du Roi, & ſe communiquaient confidemment ce qu'elles avaient découvert, afin d'éviter toute ſurpriſe. La

conduite du Roi de Pruffe n'a-t-elle pas affez juftifié la crainte de ces puiffances? Dans le traité de Pétersbourg, il n'eft parlé que *dans le cas où le Roi de Pruffe ferait le premier à s'écarter de la paix de Drefde, & deviendrait l'agreffeur.* Ce n'était abfolument qu'une alliance défenfive (*). D'ailleurs il eft certain que l'électeur de Saxe, dont on envahit fubitement les états, n'avait point encore accédé à cette alliance, & en fuppofant, que cette alliance eût été *un complot & une trahifon*, comme il eft dit dans le mémoire, la cour de Saxe n'en était point encore coupable.

Quant au partage éventuel des états du Roi, on répondait auffi, que c'était toujours au cas que l'on fût attaqué par lui; cas auquel ce partage aurait été jufte; car il eft permis à une partie auxiliaire de fe ftipuler une partie des conquêtes. Cette ftipulation de la part de la cour de Vienne, ne pouvait donc plus avoir aucun rapport au traité de Drefde, mais feulement à une guerre, où le Roi de Pruffe deviendrait l'agreffeur.

(*) V. Tom. I. p. 320, 321.

Mais

Mais rien ne peut nous mettre mieux dans le cas de porter un jugement ſur le commencement & les motifs de cette guerre, que ce qu'en dit l'Auteur même du *Mémoire raiſonné*, M. le comte de Herzberg, dans ſon *Mémoire hiſtorique ſur la dernière année de la vie de Frédéric II.* " *Il* (le Roi) *crut ſavoir*, „ dit ce ſavant miniſtre " que les cours „ de Vienne, de Pétersbourg & de Saxe „ avaient formé un ſyſtème politique contre „ la Pruſſe; il découvrit en 1753, par haſard & par la trahiſon d'un ſécrétaire „ ſaxon, que ces trois cours avaient conclu „ en 1746, d'abord après la paix de Dreſde, „ un traité d'alliance & de partage éventuel „ de ſes états en cas d'une guerre. Il jugea, „ d'après ces découvertes & d'après les „ dépêches ſaxonnes, dont il eut tous les „ jours de poſte les copies depuis 1753 juſqu'à 1755, que les miniſtres de ces trois „ cours ne feſaient que travailler à amener „ cette guerre. *Il crut* au mois de juin, „ par des avis ſecrets & *vraiſemblables*, que „ le moment était venu, où ces trois cours „ voudraient exécuter leur projet concerté contre lui, & l'attaquer au commen-

„ cement de 1757. Il fit demander trois fois
„ des explications là-deſſus à l'Impératrice-
„ Reine; n'ayant reçu que des réponſes sè-
„ ches & laconiques, il crut devoir prévenir
„ le deſſein des trois cours, en attaquant
„ celle de Saxe & d'Autriche avant que les
„ armées fuſſent prêtes. Il me fit venir le
„ 20 août à Sansſouci, en ſecret, & me
„ remit les dépêches de la cour de Saxe,
„ dont je fis un précis qui fut communiqué
„ à toutes les cours, pour leur prouver les
„ deſſeins des cours de Vienne & de Saxe
„ contre la Pruſſe, que le Roi crut devoir
„ prévenir. Enſuite, il marcha à la fin du
„ mois d'août 1756 vers la Saxe, prit ce
„ pays en dépôt, environna l'armée ſaxonne
„ près de Pirna, la fit priſonnière & l'incor-
„ pora dans ſon armée; il entra en Bohême,
„ & gagna la bataille de Lowoſitz, mais qui
„ ne fut pas aſſez déciſive, pour qu'il ne
„ fût pas obligé de quitter la Bohême & de
„ retourner en Saxe, où il prit ſes quartiers
„ d'hiver. Pendant ces entrefaites, il fit
„ ouvrir les archives de Dreſde, & envoya
„ au miniſtère toutes les dépêches ſur leſ-
„ quelles je compoſai le *fameux Mémoire*

„ *raiſonné*, dans lequel on prouva, par les
„ dépêches originales des miniſtres autri-
„ chiens & ſaxons, les projets éventuels de
„ guerre & de partage contre la Pruſſe. Il
„ eſt conſtaté que ces projets ont exiſté,
„ *mais comme ils n'étaient qu'éventuels & ſup-*
„ *poſaient la condition, que le Roi de Pruſſe*
„ *donnait lieu à une guerre, il reſtera toujours*
„ *problématique, ſi ces projets auraient jamais*
„ *été exécutés, & s'il aurait été plus dange-*
„ *reux de les attendre que de les prévenir.*
„ Quoi qu'il en ſoit, *la curioſité du Roi* &
„ la petite circonſtance de la trahiſon d'un
„ clerc ſaxon, eſt la cauſe indubitable de
„ cette terrible guerre de ſept ans, qui a
„ immortaliſé Frédéric II & la nation pruſ-
„ ſienne, *mais qui a auſſi preſqu'abîmé tout*
„ *cet état, & l'a mis à deux doigts de ſa*
„ *perte.* „

Ce jugement ne ſaurait être ſuſpect dans la bouche d'un homme tel que M. le comte de Hertzberg, qui pendant la vie de Frédéric II, n'a ceſſé de lui prodiguer, à toute occaſion, des louanges que l'on prendrait quelquefois pour de l'adulation, ſi on ne connaiſſait le patriotiſme & les autres nobles

motifs qui enflammaient M. de Hertzberg. Il paraît qu'après la mort de ce grand Roi, l'amour de la vérité l'a engagé à publier ſon ſentiment ſur le commencement de cette guerre. En effet, qui pouvait mieux ſavoir la vérité dans cette affaire, que celui qui avait été à même d'examiner tous les papiers originaux, & qui avait compoſé le manifeſte? Et quel autre motif que la vérité aurait pu, ſous le nouveau règne, engager M. de Herzberg à déprimer quelque action du précédent?

(8) L'adminiſtration des états ſaxons, & celle du Brandebourg ſous leurs derniers ſouverains, forment un contraſte piquant, dont les ſuites méritent d'être obſervées. Les revenus de la Saxe ne forment que la moitié de ceux du Brandebourg. Mais Frédéric II entretenait une armée permanente de 150,000 hommes, tandis qu'Auguſte en avait à peine 16,000. Le premier poſſédait un tréſor d'un grand nombre de millions, & fit, comme on le verra, la guerre de ſept ans ſans emprunts, ſans nouveaux impôts. En Saxe, ſous le règne d'Auguſte, la dette nationale montait à 100 millions d'écus; &

quoiqu'on eût mis un impôt extraordinaire fur les biens-fonds, à peine pouvait-on payer la dixième partie des intérêts. On compte que Brühl a tiré de la Saxe pendant 10 ans 33 millions d'écus qui n'ont pas été employés à payer les dettes. Ce miniftre menait un train de Roi, & dépenfait par an un demi-million d'écus, dont une grande partie fortait du pays pour des habits & toutes fortes d'objets de luxe & de volupté. Deux cents domeftiques étaient fans ceffe à fes ordres, & l'on fervait fur fa table depuis 50 jufqu'à 100 plats.

(9) *Lettre au Maréchal de Schwérin, après la bataille de Lobofchitz.*

Le 2 octobre 1756.

„ Je fuis parti le 28 feptembre de mon camp de Sedliz tout feul. J'ai joint mon armée de Bohème, confiftant en 60 efcadrons & 28 bataillons, campés auprès d'Auffig dans un camp que j'ai jugé peu avantageux aux troupes. J'ai pris fur la connaiffance de toutes ces chofes mon parti. J'ai fait une avant-garde de huit bataillons & de dix

efcadrons de dragons, avec huit de houfards. J'ai marché moi-même à la tête de ce corps à Tirmiz. J'ai donné ordre à l'armée de me fuivre par deux colonnes, une par le Pafchkopole, l'autre par le chemin que mon avant-garde avait tenu. De Tirmiz je fuis marché avec mon avant-garde fur Welmina. J'y arrivai le foir, une heure avant le coucher du foleil. Je vis l'armée autrichienne, la droite appuyée à Lobofchitz, fa gauche vers l'Egra: leur force de 60,000 hommes ne m'a pas effrayé, ni leurs canons.

„ J'ai occupé moi-même le foir avec fix bataillons une trouée & les hauteurs qui dominent Lobofchitz, & dont je réfolus de me fervir le lendemain, pour déboucher fur eux. La nuit mon armée arriva à Welmina, où je me contentai de former mes bataillons en ligne, les uns derrière les autres, & les efcadrons de même.

„ Dès la petite pointe du jour, premier octobre, je pris avec moi les principaux généraux, & je leur montrai le terrain du débouché que je voulais occuper avec mon armée, favoir; l'infanterie en première ligne, occupant deux hautes

montagnes & un fond qui eſt entre deux: ſix bataillons en ſeconde ligne, & toute la cavalerie en troiſième. Je fis toute la diligence poſſible pour bien appuyer mes ailes ſur ces hauteurs, en y mettant des flancs. L'infanterie de la droite gagna ſon poſte, & j'ai pris toutes les précaution pour le bien aſſurer, le regardant comme mon ſalut & comme la principale ſûreté de l'armée. Ma gauche, en ſe formant, entra d'abord dans un engagement avec les pandoures & les grenadiers de l'ennemi, poſtés dans des enclos de vignes fermées par des murailles de pierre.

„ Nous avançâmes de cette façon juſqu'à l'endroit où les montagnes verſent vers l'ennemi, où nous vîmes la ville de Loboſchitz, garnie par un corps d'infanterie, une groſſe batterie de douze pièces de canons devant, & de la cavalerie formée en échiquier & en ligne entre Loboſchitz & le village de Sulowitz. Le brouillard était épais; tout ce qu'on pouvait diſtinguer était une eſpèce d'arrière-garde de l'ennemi, qui ne demandait qu'à être attaquée pour ſe replier ſur ſes derrières. J'ai conſulté des

meilleurs yeux que les miens, pour me rendre compte de ce qui se passait, qui ont vu tous comme moi. J'ai envoyé pour les reconnaître, & tous les rapports que j'ai reçus ont été conformes à ce que j'en avais jugé.

„ Après donc que je me trouvai mes vingt-quatre bataillons placés dans cette trouée, comme je le croyais convenable, je crus qu'il ne s'agissait plus que de faire repousser cette cavalerie qui était devant moi, & qui prenait toutes sortes de figures, comme vous en pourrez juger à-peu-près par le mauvais plan que je vous envoie ci-joint. Sur cela je fis déboucher 30 escadrons de cavalerie, qui attaquèrent celle de l'ennemi. Ils la poussèrent avec trop de vigueur, en donnant dans le feu du canon ennemi; ce qui, après une vigoureuse résistance, les obligea à se reformer sous la protection de mon infanterie. A peine cette attaque fut passée, que mes 60 escadrons, sans attendre mes ordres & contre ma volonté, attaquèrent une seconde fois. Un feu de 60 canons dans leurs deux flancs ne les empêcha pas de battre totalement la cavalerie autrichienne. Mais ils trouvèrent au delà de tout ce feu un

terrible foſſé qu'ils franchirent encore, au delà duquel, & dans leur flanc gauche, ils rencontrèrent de l'infanterie autrichienne avec du canon placé dans un autre foſſé, dont le feu fut ſi terrible, qu'il les força de ſe retirer ſous notre protection.

„ Perſonne ne les pourſuivit, & je profitai de ce moment pour les replacer ſur la montagne, derrière mon infanterie, où je les rangeai, comme ſi c'était une manœuvre.

„ La canonade cependant ne diſcontinuait point, & l'ennemi fit tous les efforts poſſibles pour tourner ma gauche d'infanterie. Je ſentis le beſoin de la ſoutenir, & j'y envoyai les deux derniers bataillons, de vingt-quatre qui me reſtaient; mais, pour faire bonne mine à mauvais jeu, je fis faire un tour à gauche à 24 bataillons de la première ligne. Je remplis faute de mieux, ce centre par mes cuiraſſiers, & je fis encore une ſeconde ligne du reſte de ma cavalerie qui ſoutenait mon infanterie. En même tems, toute ma gauche d'infanterie marchant par échelon, fit un quart de converſion, prit la ville de Loboſchitz, malgré le canon & la prodigieuſe infanterie de l'ennemi, en

flanc, remporta ce poſte, & obligea toute l'armée ennemie de s'enfuir.

„ Le prince de Bevern s'eſt ſi fort diſtingué, que je ne ſaurais aſſez vous chanter ſes louanges. Avec 24 bataillons nous en avons chaſſé 72, & ſi vous voulez, 300 canons. Je ne vous dirai rien des troupes, vous les connaiſſez ; mais depuis que j'ai l'honneur de les commander, je n'ai jamais vu de pareils prodiges de valeur, tant cavalerie qu'infanterie. L'infanterie a forcé des enclos de vignes, des maiſons maçonnées; elle a ſoutenu depuis ſept heures jusqu'à trois de l'après-midi, un feu du canon & de l'infanterie, & ſurtout l'attaque de Loboſchitz: ce qui a duré, ſans diſcontinuer, juſqu'à ce que l'ennemi s'eſt trouvé chaſſé. J'ai ſurtout eu l'œil à ſoutenir la hauteur de ma droite, ce que je crois a décidé de toute l'action.

„ J'ai vu par ceci que ces gens ne veulent ſe haſarder qu'à des affaires de poſtes, & qu'il faut bien ſe garder de les attaquer à la houſarde. Ils ſont plus pêtris de ruſes que par le paſſé ; & croyez m'en ſur ma parole, que ſans beaucoup de canon, pour

le leur oppofer, il en coûterait un monde infini pour les battre.

„ Muller, de l'artillerie, a fait des merveilles, & m'a prodigieufement fecondé.

„ Je ne vous parle de mes pertes que les larmes aux yeux. Les généraux Luderiz & Oerzen font tués, & Holzendorff des gendarmes. Je ne veux pas vous affliger en vous rappellant mes pertes; ce tour de force eft fupérieur à Soor, & à tout ce que j'ai vu de mes troupes. Ceci fera rendre les Saxons. Je vous embraffe, mon cher maréchal, & vous confeille d'aller bride en main. Adieu. „

(10) Le Roi écrivit à côté de cet article de la capitulation: " Il n'y a point d'excep-
„ tion à faire, d'autant plus que le Roi de
„ Pologne a donné ordre à fes Saxons en
„ Pologne de fe joindre aux Ruffes, pour
„ fe porter fur les frontières de la Siléfie, &
„ il faudrait être fou, pour relâcher des trou-
„ pes que l'on tient, s'expofer à fe les voir
„ oppofées une feconde fois, & d'être obligé
„ de les prendre prifonniers une feconde
„ fois. „

(11) *Première lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.*

De Dresde le 29 août 1756.

„ Ayant été requis par l'envoyé de votre Majesté à ma cour, de permettre à ses troupes un passage par mes états pour la Bohème; je le lui ai accordé, dans l'espérance qu'elle y fera observer une exacte discipline: & afin de mieux pouvoir régler tout ce qui concerne cette marche, j'envoie, à votre Majesté Méagher, mon lieutenant-général & commandeur des gardes suisses. Au reste, quoique les prétentions inopinées, que le baron de Malzahn a ajoutées, à cette occasion au nom de votre Majesté m'ayent paru fort étrangères & en aucune manière conformes au traité de paix & d'alliance qui subsiste entre nous, je me flatte cependant que votre Majesté daignera s'expliquer envers mon lieutenant-général de Méagher de telle façon, que je puisse parfaitement me tranquilliser sur ce point. C'est dans cette ferme persuasion que je demeure, &c. „

Réponse du Roi de Prusse.

De Pretsch le premier septembre 1756.

Monsieur mon frère,

„ Le penchant que j'avois à la paix est si notoire, que rien de tout ce que j'en pourrais dire à votre Majesté, ne saurait le confirmer davantage que la convention de neutralité que j'ai faite avec le Roi d'Angleterre. Depuis cela, la cour de Vienne a cru, par divers changemens de sistême, avoir trouvé le moment favorable de mettre en œuvre les projets qu'elle a déja depuis longtems conçus contre moi. J'ai employée la voie de la négociation, que j'ai estimée la plus convenable pour lever de part & d'autre des soupçons auxquels la cour de Vienne avoit donné lieu par plusieurs arrangemens. La première réponse que j'en reçus étoit si obscure & si énigmatique, qu'aucun prince qui prend à tâche de pourvoir à sa sûreté, n'oserait en être satisfait. La seconde était si pleine de hauteur & de mépris, que tout prince qui n'est soumis à personne & qui tient son honneur à cœur en doit être offensé; & quoique je n'aye exigé de l'Im-

pératrice Reine que des aſſurances, qu'elle n'entreprendrait rien contre moi cette année-ci & la ſuivante, cependant elle n'a pas daigné me répondre ſur un article de ſi grande importance. C'eſt ce refus qui m'a forcé malgré moi à embraſſer le parti que j'ai cru le plus propre à traverſer le deſſein de mes ennemis.

Cependant les ſentimens de paix & d'humanité m'ont encore incité à faire faire par mon ambaſſadeur à Vienne de nouvelles repréſentations à cette cour ; & je lui ai ordonné de ne pas cacher que la dernière reponſe que j'en ai reçue étoit non-ſeulement peu modérée ſur le choix des expreſſions, mais encore remplie d'une mauvaiſe dialectique, qui ne ſatisfeſait point de tout à ma demande ; qu'en attendant j'avais commence à me mettre en mouvement : mais ſi malgré cela l'Impératrice - Reine étoit encore réſolue de m'accorder les ſûretés que j'ai exigées pour cette année & pour l'autre, elle pourrait compter que je ſacrifierais volontiers au repos public tous les frais que m'a coûté cette ouverture de campagne, & que je promettrais dès ce moment de remettre

tout ſur l'ancien pied. Les reſſorts qui me font agir ainſi ne ſont pas la ſoif du gain, ni l'ardeur de la gloire; ce n'eſt que la protection que je dois à mes ſujets, & la néceſſité abſolue de traverſer des complots qui s'augmenteroient de jour en jour, ſi l'épée ne venait encore à tems trancher ce lien indiſſoluble. Ce ſont là les motifs que je ſuis en état de donner actuellement à votre Majeſté de nos démarches. Quant à la Saxe, je l'épargnerai autant que ma ſituation préſente me le permettra. J'aurai pour votre Majeſté & pour toute votre famille royale toute l'attention & toute l'eſtime que je dois à un grand prince que je chéris, & que je ne trouve à plaindre qu'en ce qu'il ſe confie trop aux conſeils d'un homme dont les mauvaiſes intentions ne me ſont que trop connues, & dont je pourrais démontrer les dangereux deſſeins par des preuves écrites de ſa propre main. Pendant toute ma vie j'ai fait profeſſion d'honneur & de probité, caractère que je mets au-deſſus de celui de Roi, dans lequel le pur haſard m'a fait naître; & par ce caractère, je proteſte que, quelque apparence d'hoſtilité que

puiſſent avoir mes actions, ſurtout au commencement, votre Majeſté verra, duſſions-nous même ne jamais parvenir à quelque voie d'accommodement, combien ſes intérêts me ſont chers. Auſſi trouvera-t-elle dans ma façon d'agir un zèle décidé pour ſon avantage & pour celui de toute ſa famille, quoi qu'en diſent certaines perſonnes qui ſont trop au-deſſous de moi, pour que je daigne m'abaiſſer juſqu'à les nommer. Je ſuis, &c. „

Deuxième Lettre du Roi de Pologne au Roi de Pruſſe.

De Dreſde le 3 ſept. 1756.

„ Je reçois actuellement du général Méagher la réponſe dont je l'avais chargé pour votre Majeſté. Je la remercie ſincèrement des marques d'eſtime & d'amitié, qu'elle veut bien me témoigner. J'eſpère auſſi, qu'en même tems votre Majeſté daignera me donner au plutôt des marques réelles de ces aſſurances que j'eſtime infiniment. „

„ Les démêlés qui ſe ſont élevés entre votre Majeſté & l'Impératrice-Reine ne me regardent en aucune façon. Elle a auſſi eu la bonté de me mander les nouvelles repré-

ſentations

ſentations qu'elle a fait faire à la cour de Vienne, & qu'elle va régler ſes meſures ſur la réponſe qu'elle en obtiendra. Cependant, après avoir uniquement exigé de moi un paſſage qui, ſuivant les conſtitutions de l'empire très-connues à votre Majeſté, ne devait porter aucun préjudice à mes états, j'aurais dû croire qu'il était équitable de ne pas s'en emparer, & de s'en tenir ponctuellement à la déclaration authentique que votre Majeſté a faite; ſavoir, qu'elle n'avait aucun deſſein d'agir avec moi en ennemi, ni de traiter mes états comme tels, d'en uſer au contraire comme il convient à un prince ami & bien intentionné. Bien loin de là, les troupes de votre Majeſté extorquent toutes ſortes de livraiſons, s'emparent de mes caiſſes publiques, démoliſſent une partie de ma fortereſſe de Wittenberg, & enlèvent mes officiers & même mes généraux partout où ils les trouvent. J'en appelle à ces ſentiments de droiture & de probité dont votre majeſté fait profeſſion, & ſuis aſſuré, qu'elle ne permettra pas que mes états ſouffrent des différends qui règnent entre votre Majeſté & l'Impératrice-Reine.

Au reſte, je ſouhaite fort que votre Majeſté veuille me découvrir les deſſeins pernicieux dont elle a daigné faire mention dans la précédente, & dont je n'ai eu juſqu'à préſent aucune idée. En attendant je me flatte, que votre Majeſté daignera avoir égard à mes ſollicitations, & qu'elle évacuera mes états au plutôt poſſible. Je ſuis prêt, ainſi que je l'ai déjà déclaré, à promettre toutes les ſûretés que votre majeſté pourra exiger de moi, tant qu'elles ne ſeront pas oppoſées à l'équité & à mon rang. Cependant, puiſqu'il n'y a pas de tems à perdre, & que je me trouve dans l'indiſpenſable néceſſité d'empêcher l'approche ultérieure des troupes, qui agiſſent en quelque ſorte en ennemies, & donnent par-là occaſion d'appréhender des ſuites encore plus fâcheuſes, je ſuis réſolu de me rendre à mon armée, & d'y attendre dans peu des déclarations plus poſitives de votre Majeſté ; mais je proteſte encore une fois, que mon intention n'eſt point de m'écarter du traité de neutralité dont nous ſommes ſur le point de convenir, qu'au contraire, je ſuis très-intentionné de le ſigner avec une parfaite ſatisfaction. „

Réponse de sa Majesté le Roi de Prusse.

De Lomitz le 5 sept. 1756.

„ Le comte de Salmour m'a remis la lettre que votre Majesté a eu la bonté de m'envoyer. Quelque vif que soit le désir & le penchant que j'ai de complaire à votre Majesté, je me vois cependant dans l'impossibilité de retirer mes troupes de ses états, vu cent raisons de guerre qui m'en empêchent, qu'il serait trop long de rapporter. Une des principales est la sûreté des convois. Je voudrais que le chemin de la Bohème passât par la Thuringe, je n'aurais pas eu besoin d'être à charge aux états de votre Majesté; mais comme certaines raisons de guerre m'obligent à me servir de l'Elbe, je ne saurais, sans miracle, choisir d'autres moyens que ceux dont je me sers actuellement. J'emploie toute la célérité possible; cependant il est impossible à mes troupes d'avoir des ailes.

„ Au reste, je suis très-en état de prouver à votre Majesté ce que j'ai mandé touchant la conduite qu'il tient, & qui est très-opposée à la paix de Dresde; & je le

ferais des-à-préfent, fi je n'étais empêché par certaines règles que la prudence m'oblige encore à obferver. En attendant je n'oublierai jamais ce que je dois à des têtes couronnées & à un prince voifin, dont l'unique malheur eft d'avoir été féduit, & pour lequel, fût-il même mon plus grand ennemi, ainfi que pour toute fa famille royale, je conferverai toujours l'eftime la plus diftinguée & la plus parfaite, &c. „

Troifième Lettre du Roi de Pologne au Roi de Pruffe.

De Strouppen le 10 fept. 1756.

„ J'ai, avec toute la complaifance poffible, été au-devant de tout ce que votre Majefté ait équitablement pu prétendre de moi. J'ai, dès la première propofition qui m'a été faite par l'ambaffadeur de votre Majefté, réfident à ma cour, envoyé le général de Méagher, tant pour l'affurer de ma parfaite neutralité, que pour accorder à fes troupes & à fon artillerie un libre paffage par mes états vers la Bohème, & pour apprendre en même tems de votre Majefté, en quoi devaient confifter les fûretés exigées

à cet effet. De plus, jai fait renouveller par l'ambaſſadeur de la grande - Bretagne ces offres plus en détail, ſans en avoir jamais reçu une déclaration poſitive de la part de votre Majeſté. J'ai enfin, par une lettre que le comte de Salmour lui a préſentée, indiqué les raiſons qui m'ont porté à me rendre à mon armée. Après une telle conduite de ma part, j'aurais dû me flatter, ainſi que l'envoyé de la grande - Bretagne me l'avait fait eſpérer, que votre Majeſté daignerait envoyer quelqu'un, de qui je puiſſe apprendre quelles ſont ſes intentions & ſes véritables prétentions. Cependant pluſieurs journées ſe ſont écoulées, ſans que je ſois éclairci ſur cet article. Il n'aurait tenu qu'à moi de me retirer avec mon armée en Bohème, pour la mettre en ſûreté, j'aurais auſſi pu prêter l'oreille à diverſes propoſitions que j'ai toujours rejettées. Malgré cela j'ai perſiſté de demeurer ici, dans la ferme perſuaſion où j'étais que les conditions que votre Majeſté pourrait exiger de moi, ſeraient toujours conformes à la paix qui règne entre nous, & aux aſſurances d'amitié dont ſes lettres ſont remplies, & ſuivant leſquelles

elle demande ſimplement une ſûreté ſuffiſante, que je n'entreprendrai rien contre elle, & que je lui céderai le libre uſage de l'Elbe. Je m'offre d'accorder à votre Majeſté ces deux points avec toutes les aſſurances qu'elle pourra convenablement exiger de moi. Mais il eſt tems de s'expliquer clairement là-deſſus, & c'eſt à cette fin que j'envoie le comte de Bellegarde, mon lieutenant-général & gouverneur de mon prince, qui aura l'honneur de préſenter cette lettre à votre Majeſté. Je la prie de ſe découvrir à lui de façon à pouvoir établir une parfaite harmonie entre nous. Votre Majeſté peut être perſuadée, que j'y contribuerai autant qu'il me ſera poſſible; mais auſſi toute prétention outrée ne ſaurait que me pouſſer à bout, & mon armée eſt bien diſpoſée à ſacrifier, en cas d'attaque, jusqu'à la dernière goutte de ſon ſang. „

Réponſe de ſa Majeſté le Roi de Pruſſe.

De Sedlitz le 11 ſept. 1756.

„ Que votre Majeſté daigne ſe rappeller ce dont je lui ai ſans ceſſe fait mention; ſavoir, qu'étant parfaitement inſtruit des

mauvaifes intentions de fon miniftre, il m'eft convenable d'employer quelques précautions pour ma propre fûreté dans les commencements d'une guerre que l'Impératrice-Reine a fufcitée contre moi. Il s'agit d'abord de m'affurer du cours de l'Elbe, & en fecond lieu, d'empêcher qu'il ne me refte en-arrière une armée qui n'attendrait que le moment favorable que je ferais en prife avec l'ennemi, afin de pouvoir alors me tomber fur les bras. C'eft ce qui me retient & me retiendra ici jufqu'à ce que cet obftacle foit levé ; & comme la réponfe que je reçois actuellement de Vienne me pouffe à l'extrémité, je ne faurais rien changer en cette affaire. La Reine de Pologne & toute la famille royale fe portent bien ; elles peuvent aller partout où bon leur femble, & elles ont toute la liberté poffible, de même que tous ceux qui fe trouvent dans les emplois publics de votre Majefté. Elle voit par-là que je tiens ma parole ; & fi elle fouhaite de venir aujourd'hui ou demain faire un tour par mon armée, votre Majefté verra que chacun aura pour fa perfonne autant d'eftime que fi nous vivions enfemble en parfaite harmonie. „

Quatrième Lettre du Roi de Pologne au Roi de Pruſſe.

De Strouppen le 12 ſept. 1756.

„ Le comte de Bellegarde m'a remis la lettre de votre Majeſté ; j'y vois par le contenu que rien n'arrête le paſſage de ſes troupes, que la néceſſité de ſe rendre préalablement maître de l'Elbe, & la précaution d'empêcher que, pendant la guerre qui vient de s'allumer entre votre Majeſté & l'Impératrice - Reine, mes troupes n'entreprennent rien contre elle, c'eſt pourquoi je me hâte de lui répondre ſur le champ, & de lever cet obſtacle en détruiſant, s'il eſt poſſible, cette méfiance dans laquelle votre Majeſté ſemble être entrée. Quant à l'un de ces deux points, j'y conſens ; & de l'autre je ſuis prêt à l'en garantir. Puiſſe votre Majeſté ſe confier ſur ma parole royale, qu'aucun de mes miniſtres ne s'eſt juſqu'ici aviſé, ni n'oſerait s'émanciper de m'y faire manquer ; mais ſi malgré cela votre Majeſté ſe croit en droit d'exiger des ſûretés plus réelles, quelque ſuffiſante que puiſſe être ma parole d'honneur, je ſuis diſpoſé à lui céder

les forteresses de Wittenberg, de Torgau, & même aussi celle de Pirna, tant que la guerre durera. Quant aux sûretés exigées touchant l'armée, je ne saurais que proposer à votre Majesté, à l'exception des ôtages que je pourrais en tout cas lui offrir.

„ J'espère que ces offres pourront entièrement contenter votre Majesté, & la convaincre de la sincérité de mes intentions. Les conditions que je désire en représailles de la part de votre Majesté, consistent à évacuer au plutôt mes états de ses troupes, & à souffrir que les miennes puissent librement, & sans être molestées, rentrer en leurs quartiers, dont cependant les trois places susdites seront exemptées, dans l'espérance que les troupes de votre Majesté y vivront à leurs dépens, & ne se mêleront point de ce qui regarde les affaires civiles. Pour ne pas être obligé d'alléguer en détail ce qui concerne cet arrangement, je laisse à la disposition de votre Majesté le choix de la personne qu'elle voudra destiner à cet usage; de ma part j'en ferai de même, afin qu'ils puissent s'arranger entre eux & venir recevoir notre consentement. Que votre Majesté

confidère par-là jufqu'à quel point je pouffe mes avances. Il me ferait impoffible d'en faire davantage ; & j'aimerais mieux en venir aux plus grandes extrêmités que d'oublier ce que je dois à moi-même, à mon pays & à mon armée, &c. „

Réponfe de S. M. le Roi de Pruffe.

De Sedlitz le 12 fept. 1756.

„ Que votre Majefté fe reffouvienne de ma lettre d'hier, où j'ai dit qu'il eft non-feulement très-dangereux, mais même prefque impoffible d'entrer par la Saxe en Bohème, & de laiffer une armée arrière moi, s'il ne s'agiffoit fimplement que de marques de complaifance, il n'en eft point dont je me difpenferois de lui témoigner ; mais il s'agit ici de la fûreté & de la cônfervation d'un pays dont je fuis Roi, & c'eft juftement ce qui me force à ne pas quitter la Saxe jufqu'à ce que je fois parfaitement convaincu que je ne laiffe rien en arrière, qui puiffe me donner dans la fuite occafion de m'en répentir. Mon avant-garde eft déja en Bohème, elle eft fuivie d'un corps confidérable, & s'il plaît à votre Majefté d'en-

voyer un de ſes officiers, quel qu'il ſoit, je lui montrerai la poſition de mes troupes. Je n'ai pas ſujet de me hâter, & je verrai ſi ma patience à attendre, ou bien ſi d'autres moyens & meſures pourront décider ce qui regarde ma ſituation préſente. „

„ Quel qu'en ſoit l'iſſue, votre Majeſté me trouvera toujours inaltérable dans les ſentimens que j'ai pour elle, pour ſa famille royale & pour tous ceux qui lui appartiennent. „

Cinquième Lettre du Roi de Pologne à S. M. le Roi de Pruſſe.

De Strouppen le 13 ſept. 1756.

„ J'ai cru que votre Majeſté admettroit enfin les propoſitions que j'ai faites dans ma précedente lettre, & me marquerait le genre de ſûreté qu'elle penſe être en droit d'exiger de moi. Elle doit donc conſiſter, ſelon toute apparence, uniquement dans la ruine de mon armée, ſoit par le fer, ſoit par la famine. Il s'en faut encore beaucoup que le dernier cas arrive; la protection divine, la fermeté & la fidélité de mes troupes, & la néceſſité abſolue d'en paſſer par là, me met-

tent à l'abri du premièr. Que votre Majesté daigne jetter un coup d'œil sur la situation dans laquelle elle me place. Je suis prêt à faire tout pour m'accorder avec votre Majesté sur l'article qui lui tient si fort à cœur, pourvû que je le puisse faire sans que mon honneur en souffre. „

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 13 sept. 1756.

„ Rien ne me tient tant à cœur que ce qui regarde personnellement l'honneur & la dignité de votre Majesté. Elle peut-être assurée, que sa personne m'a causé plus d'inquiétude dans son camp que ses troupes. Je me flatte cependant qu'il y a encore un moyen, d'allier la dignité de votre Majesté à ce que mes intérêts exigent indispensablement, & de terminer ce différend d'une façon qui nous sera convenable à tous deux. J'attens, si votre Majesté le trouve bon, son approbation sur le dessein que j'ai de lui envoyer un de mes généraux muni de certaines propositions. Je la prie de lui parler seul, & de l'honorer d'une réponse. Je le répète encore & proteste sur mon hon-

neur, qui m'eſt plus cher que la vie, que je n'ai rien contre ſa perſonne; mais il eſt maintenant de toute néceſſité que le ſort de votre Majeſté ſoit uni au mien; & j'ateſte par tout ce que j'ai de plus ſacré, que ſi la fortune m'eſt favorable dans la préſente guerre, votre Majeſté n'aura aucun ſujet d'être mécontente de moi; que ſi, au contraire la fortune me tourne le dos, la Saxe éprouvera le même ſort que la Pruſſe & mes autres états. „

Sixième Lettre du Roi de Pologne au Roi de Pruſſe.

De Stroupen le 13 ſept. 1756.

„ Ayant appris par l'obligeante réponſe que mon aide-de-camp, le général-major de Sporcken m'a rendue, la réſolution de votre Majeſté, de m'envoyer un de ſes généraux; je me hâte de lui proteſter que je l'attends avec plaiſir, que je m'entretiendrai ſeul avec lui & que je m'expliquerai de telle manière, que votre Majeſté aura lieu d'en être pleinement ſatisfait. „

Réponse du Roi de Pruffe.

De Sedlitz le 14 fept. 1756.

„ J'envoie, ainfi qu'il a plu à votre Majefté, mon général-lieutenant de Winterfeld, qui aura l'honneur de lui préfenter ma lettre. Votre Majefté pourra entièrement ajouter foi à tout ce qu'il lui dira de ma part, & je fouhaite que fa commiffion ait une heureufe iffue, qui nous fatisfaffe également tous les deux. Puiffe cette entrevue fervir à former dans la fuite une vraie & falutaire liaifon entre deux états voifins, qui ne peuvent fe paffer l'un de l'autre, & dont les véritables intérêts confiftent, à demeurer fans ceffe unis. „

Septième Lettre du Roi de Pologne au Roi de Pruffe.

De Strouppen le 15 fept. 1756.

„ Je voudrais pour tout au monde pouvoir entrer dans les vues de votre Majefté. Le général de Winterfeld me les a déclarées, & même de la façon qu'il me les a propofées, elles auroient fait beaucoup plus d'impreffion fur moi, s'il étoit d'ailleurs

poſſible de conſentir à ce que votre Majeſté exige de moi. Le général ſuſmentionné lui aura ſans doute fidélement rapporté les raiſons importantes; que je lui ai alléguées, qui m'empéchent d'embraſſer un tel parti. Ces raiſons pourront ſervir de preuves à ma façon de penſer & à la conſtance inviolable que j'ai de tenir ma parole. C'eſt avec la méme certitude, que votre Majeſté peut compter ſur l'accompliſſement des promeſſes, que je lui ai faites. Comment pourrais-je commencer des hoſtilités contre une princeſſe, qui ne m'en a donné aucune occaſion, & à laquelle je ſuis obligé de donner, en vertu d'un ancien traité défenſif dont votre Majeſté eſt ſuffiſamment inſtruite, ſix mille hommes, ſi dans le cas préſent, l'agreſſeur n'étoit pas douteux; c'eſt pourquoi on n'en parlera plus. Dès la première apparence qu'il y eût à cette guerre, je me ſuis fermement propoſé de ne point m'en méler, & c'eſt la raiſon pourquoi j'ai rejetté toutes les offres qu'on m'ait pû faire à ce ſujet. Plein de l'idée où j'étois, que je n'avois rien à appréhender, vû que je ne m'étois embarqué dans aucun de ces démélés, & que j'étais

résolu de persister dans ces sentimens, je n'ai point fait marcher mon armée en Bohème, & je n'ai pas voulu permettre l'approche des troupes autrichiennes pour renforcer les miennes, malgré l'entrée de celle de votre Majesté dans mes états. Comme je ne me départirai jamais de ces sentimens, que votre Majesté ne sauroit elle-même désaprouver; je me flatte aussi qu'elle acquiescera à des propositions que j'ai faites dans ma lettre du 12, ou bien en substituera d'autres, qui puissent la tranquilliser, par rapport à mes troupes, desquelles elle n'a rien du tout à craindre. Pour cet effet j'envoie à votre Majesté le baron d'Arnimb mon général de cavalerie. S'il étoit possible de nous accorder sur ce point, ce feroit un canal très-propre à établir une union sincère entre deux pays voisins, qui réellement ne peuvent se passer l'un de l'autre, & dont les vrais intérêts consistent en une parfaite liaison. „

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 15 sept. 1756.

„ Le général d'Arnimb, m'a remis la lettre, que votre Majesté a eu la bonté de m'en-

m'envoyer. Je me ſuis entretenu avec lui ſur tous les points, qui concernent ſa commiſſion, & je me ſuis expliqué de la manière, que le général de Winterfeld a eu l'honneur de le faire en préſence de votre Majeſté. Je ſuis fâché de ne pas pouvoir pouſſer la complaiſance plus loin. Mais après ce que j'ai encore répété au général d'Arnimb, il ne me reſte rien autre choſe à faire que d'être &c. „

Huitième Lettre du Roi de Pologne au Roi de Pruſſe.

De Dreſde le 15 ſept. 1756.

„ Comme je ne ſaurais, malgré le malheur arrivé à mon électorat, oublier ce que je dois à mon Royaume, où l'on a fixé au 4 du mois ſuivant, la diète, je profite de l'occaſion que V. M. m'a offerte, touchant les aſſurances qu'elle m'a renouvellées dans la lettre du 12 de ce mois; la priant de me permettre, ainſi qu'à mes deux princes, à mon miniſtre & à ma ſuite, un libre paſſage pour aller en toute ſûreté en Pologne. Je paſſerai par Breslau, parce qu'on pourra

plus facilement trouver fur cette route les cent trente chevaux dont j'ai befoin pour mon voyage.

„ Je fuis affuré que votre Majefté ne fera point de difficulté là-deffus, & qu'elle aura en même tems la bonté de m'envoyer au plutôt deux paffeports pour deux officiers qui doivent prendre les devants, afin d'y faire les préparatifs néceffaires, tant pour les chevaux, que pour les lieux où je m'arrêterai. „

Neuvième Lettre du Roi de Pruffe au Roi de Pologne.

Le 16 feptembre 1756.

„ Sur le point d'envoyer l'autre lettre par un trompette au général d'Arnimb, qui devait avoir l'honneur de la remettre à votre Majefté, j'appris le retour de ce général, qui m'apporta non-feulement la réponfe dont elle m'a honorée ; mais me renouvella encore ce dont elle lui a parlé. Votre Majefté a fans doute déjà prévu, combien étrange m'a femblé le refus qu'elle vient de faire de mes propofitions, qui ne font que trop

équitables. Puifque votre Majefté ne veut rien admettre que ce qui eft diamétralement oppofé à ma fincérité & à ma parole d'honneur, n'ayant rien à me reprocher fur ce qui pourra à préfent arriver, j'en remets l'iffue à la providence. Suivant le rapport du général d'Arnimb, votre Majefté eft donc réfolue de mettre une garnifon à Drefde, & de faire une place d'armes de ma capitale, où réfident la reine & toute la famille royale. L'on a toujours jufqu'ici obfervé des égards pour des perfonnes royales, & l'on a épargné leur réfidence dans les guerres même les plus fanglantes. Du tems du feu Roi mon père, lorfque le Roi de Suède eft entré comme ennemi en Saxe, pas un de fes foldats n'a ôfé mettre le pied dans fa réfidence. Je remets le tout au bon plaifir de votre Majefté, & la conjure de faire enforte, qu'on n'interrompe en aucune façon les correfpondances de la Reine & de ma famille, & d'avoir la complaifance de permettre une libre entrée & fortie à ma cour, & à tout ce qui concerne mes équipages ou autres chofes, dont je pourrais avoir befoin en Pologne. Je renouvelle mes prières touchant les égards & les

ſuretés convenables à la Reine, à ma famille royale, à ma cour, à ma capitale & en général à tout le pays dont elle vient de s'emparer. Je ſuis, &c. „

Réponſe du Roi de Pruſſe.

De Sedlitz le 16 ſept. 1756.

„ Je viens de recevoir deux lettres de votre Majeſté, dont l'une regarde ſa réſidence & l'autre ſon départ pour la Pologne. Les plaintes qu'elle forme, touchant la ville de Dreſde, ſont de nature à être facilement levées. Quant au départ pour la Pologne, j'eſpère que votre Majeſté daignera au préalable terminer les négociations qu'elle a commencées touchant l'armée qui, par ſon abſence, pourraient encore trop traîner en longueur. Il n'en coûte que deux mots à votre Majeſté, & l'affaire ſera vidée ſur le champ. Dès-lors, j'expédierai au plutôt les deux paſſeports exigés, & j'ordonnerai des relais en Siléſie partout où elle jugera à propos; parce que je ne déſire rien de plus que de donner à V. M. des marques de l'eſtime parfaite avec laquelle je ſuis, &c. „

Dixième Lettre du Roi de Pologne au Roi de Pruſſe.

Le 17 ſeptembre 1756.

„ Par la réponſe que j'ai hier reçue de votre Majeſté, j'ai vu qu'elle déſirait de voir la fin des négociations entamées à l'occaſion de mon armée avant mon départ. Mais comment les finir, puiſque les propoſitions de votre Majeſté ſont de telle nature, qu'il eſt impoſſible de les admettre? Je lui ai indiqué tous les moyens de nous concerter, mais elle n'a pas témoigné la moindre intention d'y acquieſcer.

„ C'eſt ce qui m'a fait croire que toute voie de médiation était déſormais inutile; de-là je me ſuis contenté de ne déſirer uniquement qu'un libre paſſage pour la Pologne, où ma préſence eſt abſolument néceſſaire, vu la diète prochaine. J'eſpère que votre Majeſté voudra bien m'accorder ceci & ce dont je l'ai prié, touchant ma réſidence. Pour ce qui regarde mon armée, j'ai décidé de ſon ſort, ayant pris ſur cet article une réſolution convenable à mon honneur & à la néceſſité. Je ſuis avec beaucoup d'eſtime, &c. „

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 17 sept. 1756.

„ J'envoie d'ici le général de Winterfeld, pour apprendre la résolution que votre Majesté a prise, & qui seule va déterminer le parti qu'il me restera à prendre. Je suis avec beaucoup d'estime, &c. „

Onzième Lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Strouppen le 18 sept. 1756.

„ Le général de Winterfeld aura mandé à votre Majesté la réponse que mon honneur & ma probité, que j'ai conservés jusqu'en ma soixantième année, m'ont dictée. Votre Majesté s'empare de mes états sans raison. Que l'Europe soit l'arbitre de ma cause & du plan qu'on a fabriqué sur mon compte, & dont la fausseté sera facilement reconnue par toutes les cours de l'Europe, vu que je n'ai jamais fait de pareilles propositions, que l'on prétend m'imputer. Je ne sais comment l'on pourra justifier une semblable façon d'agir, que ni moi, ni qui que ce soit, aurait pu soupçonner. Comme votre Majesté ne

n'a pas encore répondu touchant mon départ pour la Pologne, elle ne trouvera pas mauvais que je revienne à la charge; car ma préfence y eft bien néceffaire. Je fuis, &c. „

Réponfe du Roi de Pruffe.

De Sedlitz le 18 fept. 1756.

„ J'ai lieu d'être d'autant plus furpris que V. M. continue encore à douter des mauvais deffeins de fon miniftre, après les preuves authentiques que je lui ai produites, vu que j'ai en main les pièces originales, dont j'ai été obligé de m'emparer pour ma juftification. Je fuis convaincu que tout le monde impartial reconnaîtra, que l'état préfent de mes affaires & les mauvaifes intentions du miniftre de votre Majefté, m'ont mis dans une néceffité indifpenfable, d'embraffer un parti tout-à-fait contraire à mon inclination & à ma façon de penfer. Votre Majefté femble être bien empreffée de partir; mais qu'elle fe rappelle, que je ne faurais auffi attendre plus longtems, par rapport à fes troupes & aux miennes, qui fe trouvent vis-à-vis. Ces deux points devraient, felon moi, être expédiés en même tems.

„ Au reſte, j'ai appris avec beaucoup de déplaiſir la témérité de quelques-uns de mes officiers, qui ont oſé ſe ſaiſir de la venaiſon deſtinée à la table de votre Majeſté. Elle peut être perſuadée que, ſi je viens à les découvrir, ils ſeront traités très-rigoureuſement, & que je regarderai toujours comme ſacré tout ce qui concerne ſa perſonne & ſa famille royale. Avant que de finir, je ne puis m'empêcher de déplorer de tout mon cœur de ce que votre Majeſté eſt entrée avec mes ennemis dans une alliance qui, ſuivant ſon propre aveu, la force à négliger les vrais intérêts de ſa perſonne & de ſes états. Je ſuis, &c. „

Autre réponſe du Roi.

De Strouppen le 18 octobre 1756.

MONSIEUR mon frère.

„ Puiſque nos affaires ſont à préſent arrangées, & que le départ de votre Majeſté pour la Pologne lui tient ſi fort à cœur, j'ai ſur le champ expédié tous les ordres qu'elle m'a fait demander par le major de Zechwiz; & je lui ſouhaite de tout mon cœur un heureux

voyage. Il dépendra uniquement de votre Majesté de choisir quel chemin elle jugera à propos de prendre ; & au cas que votre Majesté désire de ne rencontrer aucunes de mes troupes sur la route, elle n'a qu'à en faire dire un mot au Baron de Sporcken, afin que je les puisse faire retirer à souhait. Je finis par les protestations les plus sincères que, malgré ce que je me suis vu forcé de faire dans les conjonctures présentes, je conserverai toujours pour V. M. une amitié des plus parfaites, de façon que je saisirai toutes les occasions possibles de lui témoigner, ainsi qu'à sa famille royale, combien je m'intéresse à son avantage. En attendant, je demeurerai toujours avec des sentimens de l'estime la plus distinguée & de la considération la plus parfaite,

MONSIEUR mon frère

De votre Majesté
le fidèle frère
FRÉDÉRIC.

(12) Les anciens Allemands avaient l'usage de ne reconnaître aucun juge dans leurs différents, & de les vider avec l'épée ou le *poing*;

& c'eſt ce qu'on appellait *droit de diffidation*, en allemand *Fauſtrecht* (mot à mot *droit du poing*). Juſqu'au quinzième ſiècle, rien n'était plus commun en Allemagne que de voir un prince en guerre contre un prince, une ville contre une ville, un gentilhomme contre un gentilhomme. Ce n'eſt que ſous le régne de Maximilien I, que les princes & les états de l'Allemagne conſentirent à faire une paix générale, qu'ils nommèrent *paix publique*, & à établir un tribunal dans l'empire, pour juger les différents. Cette paix publique eſt une loi fondamentale de l'empire. Elle établit, qu'aucun état de l'empire ne pourra déclarer ou faire la guerre à un autre, mais qu'ils ſeront obligés de porter leurs plaintes devant le tribunal de l'empire, pour y attendre un jugement & des ſecours. Celui qui agira contre cette loi de l'empire, & qui emploiera la violence contre un autre, ſera regardé comme ennemi de l'empire, & les autres états réuniront leurs forces pour le dompter & le punir. Ces forces conſiſtent en troupes que, dans ce cas, les états de l'empire ſont obligés de fournir ſelon une certaine matricule. Une armée de l'empire

ou des cercles, eſt compoſée de pluſieurs *contingents.* C'eſt ainſi qu'on appelle le nombre d'hommes que chaque état eſt obligé de fournir; & tous les contingents ſont compoſés de ſoldats nouvellement recrutés, & qui n'ont aucun exercice ni connaiſſance dans l'art militaire. Il y eut un tems, où une armée de cette nature, compoſée de 10,000 hommes, aurait déſarmé le margrave de Brandebourg, & l'aurait forcé à ſe ſoumettre au décret de l'empire. Mais on penſe bien, qu'une armée de cette eſpèce n'eſt qu'un faible moyen, contre une armée permanente de 150,000 hommes. Les mouvements de l'armée des cercles contre le Roi de Pruſſe ſont devenus un objet de ridicule & de plaiſanterie. Une faute d'impreſſion ſingulière, qui ſe trouva dans le décret allemand que le tribunal de l'empire publia dans cette occaſion, pour mettre Frédéric au ban de l'empire, prêta une nouvelle matière aux ſatyres. On liſait, qu'on aſſemblerait contre le Roi les *miſérables* contingents de l'empire (*elende Reichshülfe*, au lieu de *eilenden Reichshülfe*). Le tribunal envoya un notaire, nommé April, à M. de Ploto,

envoyé de Frédéric à Ratisbonne, pour lui signifier la profcription de fon maître, Frédéric électeur de Brandebourg; mais M. de Ploto fit jetter en bas de l'efcalier le Sr. April avec le décret de fon tribunal. Le Roi répondit à ce beau décret par la victoire de Lowofitz & la prife de l'armée faxonne à Pirna. Rien ne prouve mieux que cet évènement, le vice de la conftitution germanique & le ridicule de ces tribunaux de l'empire, dont les comtes mêmes fe moquent, lorfqu'ils font foutenus par quelque prince tant foit peu puiffant. Feu le Landgrave de Heffe-Caffel fit donner vingt coups de canne en place publique à un notaire de la chambre impériale de Wezlar, qui lui fignifia à la parade un décret que la chambre avait porté contre lui.

Les publiciftes allemands difputèrent beaucoup à cette occafion fur la queftion, *fi la paix publique avait été rompue ou non.* Ceux de Vienne prétendaient que l'irruption de Frédéric dans la Bohême & la Saxe, était une véritable atteinte portée à cette paix; tandis que les Berlinois difaient, que la rupture de la paix publique ne confiftait pas feu-

lement dans des actes hostiles, mais aussi dans des conspirations & alliances contre un autre état. Ils concluaient, que les cours de Vienne & de Dresde avaient les premiers rompu cette paix, & que Frédéric avait agi en conséquence du *droit de prévention*, & pour sa propre sûreté.

(13) Quelques généraux étaient d'avis de différer l'attaque jusqu'au lendemain, parce que les troupes avaient fait ce jour-là une forte marche, & qu'elles étaient fatiguées; mais le Roi répondit, *il faut battre le fer pendant qu'il est chaud*, & l'attaque fut résolue.

(14) Dans l'histoire d'un peuple libre, Schwérin aurait obtenu une place à côté d'un *Codrus*, d'un *Curtius*, d'un *Decius*. La Prusse pour laquelle il sacrifia si généreusement sa vie n'étoit pas sa patrie, il était déjà général lorsqu'il entra dans ce service. L'honneur militaire, le désir brulant de partager la gloire de Frédéric, & des soldats qu'il commandoit, produisirent en lui le même enthousiasme que firent naître dans les héros de l'antiquité l'amour de la liberté & de la patrie. La gloire lui fit mépriser la vie. Une circonstance qui contribua beaucoup sans-

doute à lui inſpirer ces ſentiments généreux, c'eſt qu'il avait paſſé un an à Bender à côté de Charles XII.

Schwerin entra en 1720 au ſervice de Pruſſe. Il avait ſervi dans les Pays-Bas & en Angleterre ſous Marlboroug & Eugène. Dans la première & la ſeconde guerre de Siléſie, il avait eu le commandement de l'armée ſous les ordres du Roi; il avait été bleſſé à la bataille de Molwitz. Il mourut à l'âge de 73 ans.

Après la bataille, Frédéric ſe rendit à l'endroit où le corps de Schwerin étoit encore couvert de ſang. Il le conſidéra pendant quelque tems en ſilence, les larmes lui coulèrent des yeux; & à la fin il s'écria: *c'eſt un père que j'ai perdu!*

Frédéric lui a fait ériger une ſtatue de marbre dans une place publique de Berlin. Elle le repréſente le drapeau à la main, dans l'attitude où il fut tué. Le coſtume eſt à la Romaine, avec l'épée & l'ordre de Pruſſe; ce qui fait un mauvais effet.

Le 7 ſeptembre 1776, l'Empereur Joſeph II ayant vu l'endroit où ce général était tombé mort, fit faire trois ſalves de mouſ-

quetterie & de canon, en l'honneur de ce héros, par 5 bataillons de grenadiers; & à chaque décharge, ce prince ôta ſon chapeau.

(15) Après la bataille, Frédéric écrivit à la Reine-Mère la lettre ſuivante, du 6 mai 1757.

MADAME

„ Mes frères & moi nous nous portons encore bien. Toute la campagne riſque d'être perdue pour les Autrichiens; & je me trouve libre avec 150 mille hommes. Ajoutez à cela que nous ſommes maîtres d'un royaume qui eſt obligé de nous fournir des trouppes & de l'argent. Les Autrichiens ſont diſperſés comme de la paille au vent. J'enverrai une partie de mes trouppes pour complimenter Meſſieurs les Français; & je vais pour ſuivre les Autrichiens avec le reſte de mon armée &c. „

Dans cette bataille, le Roi nomma lieutenant, un ſoldat qui s'était diſtingué. Cet homme qui était bon ſoldat, fut mauvais officier. Le chef de ſon régiment fut obligé de prier le Roi de le placer d'une manière plus convenable à ſes talents. Frédéric le fit conſeiller de guerre, on ne ſaurait trop deviner pourquoi. Le nouveau conſeiller placé

dans un collége, dont il ignorait les affaires, & affiftant à des conférences où il ne comprenait rien, décidait à tort & à travers, & quand on n'était pas de fon avis, il tirait fon fabre; & voulait forcer tous les confeillers fes confrères de dire comme lui. On penfe bien qu'un confeiller fi tapageur, ne fut point agréable à la compagnie. Le préfident pria le Roi de le débarraffer de ce membre turbulent. Le Roi répondit: „Je „n'ai pour le préfent aucune autre place à „donner au confeiller de guerre . . . ainfi „je ne faurais remplir vos vœux. Cependant je lui ordonnerai de fe tenir tranquille, & lui défendrai d'affifter dorénavant aux féances. Du refte je fuis convaincu „de l'habilité de mes autres confeillers de „guerre, & je crois que tant de gens d'efprit, trouveront bien moyen de fupporter parmi eux un pauvre ignorant. "

(16) Trois autres généraux, Fouquet, Winterfeld & Hautcharmoi furent auffi bleffés dans cette bataille.

(17) Daun aimait l'ordre au milieu du feu; il favait fe poffédcr, & conferver fa tête auffi libre que dans fon cabinet. On lui a reproché

reproché d'avoir fouvent trop temporifé; mais a-t-il toujours pu agir comme il voulait?

Lettre du Roi de Pruſſe à milord Marſchal, Gouverneur de Neufchâtel, ſur la bataille de Collin.

"Les grenadiers impériaux font une troupe admirable: cent compagnies défendaient une hauteur que la meilleure infanterie ne put emporter. Ferdinand qui la commandait l'attaqua fept fois, mais inutilement.

„A la première, il s'empara d'une batterie qu'il ne put garder: les ennemis avaient l'avantage d'une artillerie nombreufe & bien fervie; elle fait honneur à Lichtenftein qui en eft le directeur: la Ruffe peut feule lui difputer.

„J'avais trop peu d'infanterie; toute ma cavallerie fut préfente & oifive, à un coup de collier près, que je donnai avec ma gendarmerie & quelques dragons. Ferdinand attaqua fans poudre, mais en échange les ennemis n'épargnèrent pas la leur; ils avaient pour eux deux hauteurs, des retranchemens

& une prodigieuse artillerie ; plusieurs de mes régimens furent fusillés. Henri fit des merveilles ; je tremble désormais pour mes dignes frères, ils sont trop braves. La fortune m'a tourné le dos ce jour-là ; je devais m'y attendre, elle est femme & je ne suis pas galant; elle prend parti pour les dames qui me font la guerre.

„Dans le vrai, je dois prendre plus d'infanterie. Le succès, mon cher lord, donne souvent une confiance nuisible. Vingt-trois bataillons ne suffisaient pas pour déloger soixante mille hommes d'un poste avantageux. Nous ferons mieux une autre fois.

„Que dites-vous de cette ligue qui n'a pour objet que le marquis de Brandebourg? le grand Electeur serait bien étonné de voir son petit fils aux prises avec les Russes, les Autrichiens, presque toute l'Allemagne, & cent mille Français auxiliaires.

„Je ne sais s'il y aura de la honte à moi de succomber, mais je sais bien qu'il y aura peu de gloire à me vaincre. „

Au milieu de cette bataille le Roi voulût faire retourner ses troupes à la charge pour la septième fois, les trouva chancelantes. Il

leur dit alors d'un ton animé : *Voulez-vous donc vivre éternellement ?* Cette exhortation ſingulière au milieu du feu & du carnage, les remplit d'une nouvelle ardeur ; & elles coururent à la mort.

(19) Voici comme le prince royal raconte lui-même, qu'il fut reçu par le Roi.

„ A dix heures, le Roi arriva à l'aile droite de notre camp, accampagné des gardes-du-corps, des gensd'armes & des fouriers auxquels il fit marquer le camp pour les régiments qu'il avait amenés. Je montai à cheval pour aller au devant du Roi, accompagné du prince de Bevern, du Prince de Wirtemberg & des principaux généraux. Le Roi ne nous eut pas plutôt apperçus, qu'il tourna ſon cheval, & ſe tint à peu près un quartd'heure dans cette poſture. Mais enfin, il fallut bouger pour faire place aux fouriers. Je m'approchai de lui pour lui rendre mes devoirs. Il ne dit mot, ne daigna pas me regarder, & m'ôta à peine le chapeau. Le prince de Bevern & les autres généraux ne furent pas mieux reçus. Peu de tems après, il appella le général Goltze & lui dit : *dites à mon frère & à tous ſes généraux, que pour*

bien faire, je leur devrois faire trancher la tête à tous. Ce compliment n'étoit pas agréable; quelques généraux en furent affligés, d'autres piqués, & les derniers le tournèrent en raillerie.

„J'appris que le Roi avait défendu aux régiments qu'il avait amenés, tout commerce avec ceux qui étaient ſous mon commandement, ſous prétexte que mes officiers & mes ſoldats avaient perdu tout courage & toute ambition. Le Roi chaſſa le général Schultz, que j'avais envoyé prendre le mot du guet pour mon armée; & lorſque je fus lui remettre moi-même les liſtes & les rapports de l'armée; il me les prit bien vîte d'entre les mains, & me tourna le dos.

„On ordonna au général Schmettau de ſe retirer de devant les yeux du Roi, & d'aller à Dreſde par la première commodité.

„Après ce honteux traitement, je pris la réſolution de quitter le camp, & d'aller à Budiſſin: le lendemain, j'écrivis au Roi la lettre ſuivante.

Mon cher frère!

„Les lettres que vous m'avez écrites, &
„l'accueil que vous me fites hier, me font

„ aſſez connoitre, qu'à votre avis, je me
„ ſuis perdu d'honneur & de réputation.
„ Cela m'afflige, mais ne m'abaiſſe point,
„ n'ayant pas le moindre reproche à me faire.
„ Je ſuis parfaitement convaincu que je n'ai
„ pas agi par caprice; je n'ai pas ſuivi les
„ conſeils de gens incapables d'en donner
„ de bons, & j'ai fait ce que j'ai cru être
„ convenable à l'armée. Tous vos généraux
„ me rendront cette juſtice. Je tiens inutile
„ de vous prier de faire examiner ma con-
„ duite, ce ſerait une grace que vous me
„ feriez, ainſi je ne ſaurais m'y attendre.
„ Ma ſanté a été affaiblie par les fatigues,
„ mais plus encore par le chagrin. Je ſuis
„ allé loger à la ville pour me rétablir.

„ J'ai prié le prince de Bevern de vous
„ faire les rapports de l'armée; il peut vous
„ faire raiſon de tout. Soyez aſſuré, mon
„ cher frère, que malgré les malheurs qui
„ m'accablent, & que je n'ai pas mérités,
„ je ne ceſſerai jamais d'être attaché à l'état;
„ & en membre fidèle de ce même état,
„ ma joie ſera parfaite, quand j'apprendrai
„ l'heureux évènement de vos entrepriſes.
„ J'ai l'honneur d'être &c. „

" Le Roi me fit la réponse suivante écrite
„ de sa main. „

Mon cher frère!

" Votre mauvaise conduite a fort délabré
„ mes affaires. Ce ne sont pas les ennemis,
„ ce sont vos mesures mal prises qui me font
„ tout le tort. Mes généraux ne sont pas
„ excusables, ou parce qu'ils vous ont mal
„ conseillé, ou parce qu'ils vous ont permis
„ de prendre de si mauvaises résolutions.
„ Vos oreilles ne sont accoutumées qu'à
„ écouter les discours des flatteurs. Daun
„ ne vous a pas flatté, & vous en voyez les
„ suites. Dans cette triste situation, il ne
„ me reste qu'à me porter à la dernière
„ extrémité. Je vais combattre, & si nous
„ ne pouvons vaincre, nous allons tous
„ nous faire tuer. Je ne me plains point
„ de votre cœur, mais bien de votre inca-
„ pacité, & de votre peu de jugement à
„ choisir les meilleurs moyens. Quiconque
„ n'a que peu de jours à vivre, n'a rien à
„ dissimuler. Je vous souhaite plus de for-
„ tune que je n'en ai eu; & que tous les
„ maux & les avantures désavantageuses que

„ vous avez eues, vous apprennent à traiter
„ les chofes importantes avec plus de foin,
„ de raifon & de réfolution. La plus grande
„ partie des malheurs que je prévois ne
„ vient que de vous. Vous & vos enfants,
„ vous en ferez plus accablés que moi. Soyez
„ cependant perfuadé que je vous ai tou-
„ jours aimé, & qu'avec ces fentiments je
„ mourrai. „

„ Je crus qu'il valait mieux ne pas répondre à cette lettre. Ayant appris que le Roi marcherait le foir à Weiffenberg avec 18 bataillons & 28 efcadrons, je lui fis demander par le lieutenant-colonel Lentulus la permiffion de partir pour Drefde avec la première efcorte. Le Roi répondit *que cela dépendait de moi*, & qu'une efcorte partirait le même foir.

„ Tous les généraux qui avaient été à mes ordres, vinrent prendre congé de moi, & tous approuvèrent ma réfolution. Le général Winterfeld fut trouver le Roi, & eut un entretien de deux heures avec lui; il fe vantait que le Roi l'avait excepté du nombre des généraux dont il n'était pas content. Le prince de Bevern que le Roi ne

regarda point, en fut fort affligé. Winterfeld n'avait rien fait ni confeillé de mieux que tous les autres. Cette diftinction excita beaucoup de foupçons, & plus encore lorfqu'on apprit qu'il avait eu une correfpondance fecrette avec le Roi. Je partis le foir à cinq heures avec deux bataillons de Hautcharmoi, & 400 chariots. Nous couchâmes dans un village, & le 13 à midi j'arrivai à Drefde. J'écrivis d'abord au miniftère & à tous les gouverneurs des forterefles de Siléfie, pour leur montrer l'impoffibilité où j'avais été de leur envoyer du fecours.

„Le Roi, pour fe défaire de leurs plaintes, me les avait tous adreffés, & leur avait fignifié que j'étais autorifé à leur envoyer les fecours néceffaires pour mettre la province à couvert des pillages des troupes légères, dans le tems qu'il favait que j'étais environné de toute l'armée autrichienne, & que j'avais beaucoup de peine à me tirer d'affaire. „

(20) Le prince de Soubife en arrivant fur la baffe-Meufe, apprit avec étonnement que les pruffiens venaient d'évacuer Wefel, qui paffait pour une place auffi forte que Luxem-

bourg. La cour de Londres à qui le Roi de Pruſſe avait fait part depuis long-tems du projet qu'il avait d'abandonner cette place, s'oppoſa vivement aux intentions de ce prince. Preſſé même, d'alléguer à ſon allié les raiſons qui le déterminaient à prendre ce parti, il dit que pour défendre une place telle que Weſel, il fallait une garniſon de 25 mille hommes, & il prouva qu'un nombre de troupes ſi conſidérable lui ſerait bien plus utile ailleurs. Ce que Frédéric expoſait à l'Angleterre étoit vrai, mais ces motifs ne furent pas les ſeuls qui le déterminérent; la lenteur des Hanovriens qui ne voulaient prendre aucun parti, le décida. En effet, en laiſſant aſſiéger Weſel il n'eſt pas douteux que les Français, malgré la bravoure du prince Soubiſe, & l'art de cette nation pour les ſièges, n'euſſent été au moins deux mois devant cette place; les Hanovriens ſûrs que, de la campagne, les troupes françaiſes ne pourraient pénétrer dans leurs Etats, ſe feraient bien gardés de marcher, & Frédéric victime de ſon alliance avec eux les aurait ſervi gratuitement. Ce prince trop politique pour en agir ainſi, penſa

qu'en ouvrant les portes de Wesel, le prince de Soubise qui ne trouverait plus que de légerès barrières pour pénétrer dans l'électorat d'Hanovre, forcerait enfin les Hanovriens à marcher. Ce qu'il avait prévu arriva.

(21) Le 8, cette convention souffrit encore quelques difficultes. Le Baron de Sporcker lieutenant-général de l'armée du duc de Cumberland, arriva le même jour au camp français avec des instructions de ce prince, qui applanirent toutes les contestations, & la convention ne fut signée que le 9 par le duc de Cumberland & de maréchal de Richelieu.

On voit dans le préambule que le Roi de Dannemark sensible aux malheurs auxquels les duchés de Bremen & de Verden qui lui ont appartenus autrefois, se trouvent exposés dans les conjonctures fâcheuses de cette guerre, a offert sa médiation à l'Angleterre; en conséquence ce Monarque stipule par la voix du comte de Linar, qu'il est garant de la capitulation, que les chefs des deux armées vont signer.

Cet acte porte en substance que les hostilités ayant cessé de part & d'autre, les troupes auxiliaires de l'armée Hanovrienne, sa

voir celles de Heſſe, Brunſwic, Saxe-Gotha, & même celles de la Lippe-Bückebourg, ſeront renvoyées chacune chez elles, que le duc de Cumberland s'engage de paſſer l'Elbe avec la partie de ſon armée qu'il ne pourra placer à Stade. Les troupes qui entreront dans cette ville ſont évaluées à cinq ou ſix mille hommes. Elles y reſteront ſous la garantie de S. M. danoiſe; elles n'y commettront aucune hoſtilité, & n'y ſeront point expoſées non plus de la part des troupes françaiſes. Enfin il eſt convenu, que le reſte de l'armée hanovrienne prendra ſes quartiers au de là de l'Elbe. &c.

Le reſte de la convention regarde les limites qui ſeront fixées pour marquer l'étendue que les deux armées pourront tenir aux environs de Stade. Il y a auſſi quelques articles ſéparés, qui éclairciſſent certains points qui auraient pu faire naître des doutes.

Lettre du Roi de Pruſſe au Roi d'Angleterre, après la convention de Cloſter-Séven.

SIRE,

„ Je viens d'apprendre qu'il eſt queſtion d'un traité de neutralité pour l'électorat de

Hannovre. Votre Majesté aurait-elle assez peu de fermeté & de constance pour se laisser abattre par quelques revers de la fortune ? Les affaires sont-elles si délabrées, qu'on ne puisse les rétablir ? Que V. M. fasse attention à la démarche qu'elle a dessein de faire, & à celle qu'elle m'a fait faire. Elle est la cause des malheurs prêts à fondre sur moi. Je n'aurais jamais renoncé à l'alliance de la France, sans toutes les belles promesses que votre Majesté m'a faites. Je ne me répens point du traité que j'ai fait avec votre Majesté ; mais qu'elle ne m'abandonne pas lâchement à la merci de mes ennemis, après avoir attiré presque toutes les forces de l'Europe sur moi. Je compte que votre Majesté se ressouviendra de ses engagements réitérés encore le 26 du passé, & qu'elle ne s'entendra à aucun accommodement, que je n'y sois compris. „

Réponse au Roi de Prusse.

SIRE,

„ Le Roi s'étant fait rendre compte des représentations du sieur Mitchel, au sujet de certaines ouvertures faites par les ministres

électoraux de sa Majesté, concernant ses états en Allemagne, elle ordonne qu'on dise en réponse au ministre du Roi de Prusse, que ce n'a jamais été l'intention de sa Majesté que les susdites ouvertures, faites sans la participation du conseil britannique, eussent la moindre influence sur la conduite de sa Majesté, comme Roi. Elle voit du même œil que par le passé les effets pernicieux de l'union entre les cours de Vienne & de Versailles, qui menace de bouleversement le système publique & l'indépendance de toutes les puissances de l'Europe, & considère comme une suite funeste d'une liaison dangereuse, que la cour de Vienne a déjà livré les ports des pays-bas entre les mains de la France, contre la foi des traités les plus solemnels.

„ Dans une situation aussi critique, & quel qu'ait été le succès des armes, sa Majesté est déterminée à un concert suivi avec le Roi de Prusse, sur les moyens les plus efficaces de frustrer les desseins injustes & oppressifs de leurs ennemis communs, & le Roi de Prusse peut s'assurer, que la couronne britannique continuera à remplir scrupuleu-

ſement avec ſa Majeſté pruſſienne, ſes engagements, & à les ſoutenir avec fermeté & vigueur. „

(22) L'armée des cercles était exercée dans cette contrée par l'évêque de Bamberg. Un prêtre de l'évêque, à la vue de cette armée & de ces armements, était ſi perſuadé de la victoire, qu'il adreſſa, dans un ſermon, ces paroles à ſes auditeurs:

“ La victoire ne ſaurait nous échapper; „ car, outre cette armée puiſſante, nous „ avons pour nous pluſieurs ſaints cheva- „ liers; *le Pape*, *le Roi très-chrétien*, *le* „ *ſaint empire romain*, & *la plupart des po-* „ *tentats.* Mais les Proteſtants, qu'ont-ils pour les ſoutenir? Perſonne que le Roi de Pruſſe & le bon Dieu.

(23) La ſituation de Frédéric était en effet fort triſte. Dans un de ces moments funeſtes, où le déſeſpoir ſubjugue la raiſon, il lui prit envie de ſe tuer. Il écrivit à ſa ſœur de Bareith, qu'il allait terminer ſa vie; & comme l'amour de la gloire n'était pas éteint en lui par cette réſolution, il voulut qu'il fût dit qu'il avait fait des vers étant prêt de deſcendre au tombeau. Il écrivit donc

au marquis d'Argens une longue épitre en vers, dans laquelle il lui fesait part de sa résolution & lui disait adieu. Quelque singulière que soit cette épître, dit M. de Voltaire, par le sujet & par celui qui l'a écrite, & par le personnage à qui elle est adressée, il n'y a pas moyen de la transcrire toute entière, tant il y a de répétitions; mais on y trouve quelques morceaux assez bien tournés. Voici les passages que nous a conservés M. de Voltaire.

Ami, le sort en est jetté:
Las de plier dans l'infortune
Sous le joug de l'adversité,
J'accourcis le terme arrêté,
Que la nature, notre mère,
A mes jours remplis de misère
A daigné prodiguer par libéralité.
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort,
Sans timidité, sans effort.
Adieu grandeurs, adieu chimère,
De vos bluettes passagères;
Mes yeux ne sont point éblouis.

Si votre faux éclat de ma naiſſante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des deſirs indiſcrets longtems évanouis,
Au ſein de la philoſophie,
Ecole de la vérité,
Je vais me détromper de la frivolité,
Qui produit les erreurs du ſonge de la vie.
Adieu divine volupté,
Adieu plaiſirs charmans, qui flattez la molleſſe,
Et dont la troupe enchantereſſe
Par des liens de fleurs enchaîne la gaité.

Mais que fais-je, grand Dieu! courbé ſous la triſteſſe,
Eſt-ce à moi de nommer les plaiſirs, l'allégreſſe;
Et, ſous la griffe du vautour,
Voit-on la tendre tourterelle
Et la plaintive philomèle
Chanter ou reſpirer l'amour?

Depuis longtems pour moi, l'aſtre de la lumière
N'éclaire que des jours ſignalés par mes maux:
Depuis longtems Morphée, avare de pavots,
N'en daigne plus jetter ſur ma triſte paupière.

Je

Je difais ce matin, les yeux couverts de pleurs;
Le jour qui dans peu va paraître,
M'annonce de nouveaux malheurs;
Je difais à la nuit; tu vas bientôt renaître
Pour éternifer ma douleur.
Vous, de la liberté, héros que je révère,
O mânes de Caton, o manes de Brutus!
Votre illuftre exemple m'éclaire;
Parmi l'erreur & les abus,
C'eft votre flambeau funéraire
Qui m'inftruit des chemins peu connus du vulgaire,
Que nous ont tracés vos vertus.
J'écarte les romans & les pompeux fantômes,
Qu'engendre de fon flanc la fuperftition,
Et pour approfondir la nature des hommes,
Pour connaitre ce que nous fommes,
Je ne m'adreffe point à la religion.
J'apprends de mon maître Epicure
Que du tems la cruelle injure
Diffout les êtres compofés:
Que ce fouffle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organifés
N'eft point de nature immortelle.
Il naît avec le corps, s'accroit dans les enfants,

Souffre de la douleur cruelle;
Il s'égare, il s'éclipſe, il baiſſe avec les ans.
Sans doute il périra, quand la nuit éternelle
Viendra nous arracher du nombre des vivants.
Banni, perſécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
Je ſouffre en ma douleur profonde
Plus de maux dans cet univers,
Que, dans la fiction de la fable féconde,
N'en a jamais ſouffert Prométhée aux enfers.
Ainſi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un deſtin cruel & trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort briſant leurs chaînes,
Sans m'embarraſſer des moyens,
Je romps les funeſtes liens,
Dont la ſubtile & fine trame
A ce corps rongé de chagrins
Trop longtems attache mon ame.
Tu vois dans ce cruel tableau,
De mon trépas la juſte cauſe.
Au moins, ne penſe pas du néant du caveau
Que j'aſpire à l'apothéoſe;

Mais lorfque le printems, paraiffant de
nouveau,
De fon fein abondant t'offre des fleurs écloſes,
Chaque fois d'un bouquet de mirthes & de
rofes
Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Qoi que dife Voltaire de la tournure de ces vers, il faut avouer qu'ils fentent bien fort le défefpoir. Ceux qu'il écrivit dans le même tems à ce coriphée de la littérature françaife, font beaucoup mieux faits; parce qu'ils n'ont pas été imprimés avec autant de précipitation, fans doute. On les trouve dans les œuvres du philofophe de Sansfouci; ils finiffent par la tirade fuivante.

Voltaire dans fon hermitage,
Dans un pays dont l'héritage
Eft fon antique bonne foi,
Peut fe livrer en paix à la vertu du fage,
Dont Platon nous marque la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penfer, vivre & mourir en Roi.

(24) Un cavalier de Seidliz qui, au milieu du combat, était fur le point d'atteindre

un Français, apperçut au même inſtant derrière lui un cuiraſſier autrichien, le ſabre levé & prêt à lui fendre la tête. *Camarade allemand*, lui crie le Pruſſien en ſe retournant, *laiſſe-moi prendre ce Français. Prends-le*, répondit l'Autrichien; & en diſant ces mots, il tourna ſon cheval, & ſe retira.

Voici une relation de la bataille de Roſbach, que l'on attribue à Frédéric II.

„ Les forces réunies de l'armée françaiſe & celles de l'empire s'étant dirigées ſur l'Elbe, le Roi prit la réſolution de partir de Torgau, & de ſe porter par Eulenbourg ſur Leipzic, où il arriva le 26 avec toute ſon armée. Le 27 ſe fit la jonction du corps que commandait le prince Maurice d'Anhalt, & le 28 de celui qui venait de Magdebourg, aux ordres du prince Ferdinand de Brunſwic.

„ Le 30, S. M. marcha ſur Lutzen, & les ennemis repaſſèrent la Sala le même jour; mais comme ils avaient laiſſé des troupes dans Weiſſenfels, le Roi, à la tête de ſon avant-garde, y marcha le 31; cette ville fut abandonnée avec précipitation, & l'on prit 300 hommes des troupes des cercles & quelques équipages. Les grenadiers français diſ-

putèrent le pont, & ils parvinrent enfin à le brûler malgré nos efforts pour les en empêcher.

„ Les difpofitions des ennemis depuis Naumbourg jufque dans la partie de Halle, annonçaient qu'ils avaient pour objet de défendre la Sala.

„ Le maréchal Keith fe porta avec le gros de l'armée fur Merfebourg, pour s'en emparer; mais il trouva le pont coupé & la ville occupée par 14 bataillons français.

„ Le pont de Halle étant également rompu, & le projet du Roi étant de combattre l'armée combinée, le maréchal Keith y envoya un détachement confidérable pour le rétablir. Dès que les ennemis en furent inftruits, ils replièrent tous les poftes qu'ils avaient le long de la Sala, & fe retirèrent fur Micheln.

„ Dès ce moment là, nous travaillâmes à rétablir tous les ponts, & nous paffâmes la Sala à Merfebourg, Halle & Weiffenfels fur trois colonnes, qui fe réunirent dans la journée du 3, près de Rosbach.

„ Le Roi, qui dès le deux avait reconnu la pofition des ennemis, & qui avait jugé

qu'il pouvait les attaquer avec avantage par leur flanc droit, prit la résolution de marcher à eux le 4, & toutes les dispositions furent faites en conséquence.

„ Mais on lui rapporta pendant la nuit, qu'il y avait beaucoup de mouvement dans le camp des ennemis, & qu'on jugeait par leurs feux qu'ils devaient avoir changé de position, & même qu'on les entendait travailler à des abbatis. Le Roi, avant de prendre un parti, voulut les reconnaître par lui-même; il se porta entre les six & sept heures du matin sur la hauteur avec un corps de huit mille hommes, dont la cavalerie avait la tête.

„ Dès qu'il eut reconnu la nouvelle position de l'armée combinée, il la jugea inattaquable; il se replia avec son détachement. Les ennemis mirent quelques corps de cavalerie & d'infanterie en mouvement avec du canon; mais leur poursuite fut si lente & si faible, qu'ils n'en tirèrent aucun avantage: elle portait d'ailleurs sur un point où il y avait peu à craindre pour nous. Ils canonèrent quelques escadrons, mais sans effet.

„ L'armée du Roi avait paſſé la nuit à Bivac, elle marchait depuis pluſieurs jours, & elle avait beſoin de repos. S. M. lui permit de camper. Son projet était de ſéjourner le 5, & de partir dans la nuit du 5 au 6, pour marcher en Siléſie, où ſa préſence était d'autant plus néceſſaire, que les Autrichiens commençaient à y faire de grands progrès. Il n'y avait plus rien à craindre pour la Saxe; la ſaiſon était trop avancée, & les ennemis ne paraiſſaient nullement diſpoſés à faire une campagne d'hiver. D'ailleurs, les déſerteurs rapportaient que les vivres & les ſubſiſtances étaient fort rares, & qu'ils croyaient que leur armée devait ſe retirer le lendemain.

„ Quoiqu'il y eût très-peu de fond à faire ſur le rapport des déſerteurs, cependant le Roi ordonna un détachement, qui ſe poſta vers Bourgswerben, pour obſerver ce qui ſe paſſerait dans le camp ennemi. L'officier qui le commandait fit avertir le Roi ſur les dix heures du matin, qu'il y voyait du mouvement; à onze heures, que leur camp était détendu, & que l'armée ennemie ſe mettait en bataille. En effet on vit, une demi-heure

après, un corps d'environ 6000 hommes, cavalerie & infanterie, paraître ſur la hauteur qui était vis-à-vis de notre front, & peu de tems après, toute l'armée en pleine marche par ſa droite.

„ Le détachement envoyé pour obſerver ſe replia. Le Roi était alors perſuadé de la retraite de l'armée combinée. Il était midi paſſé. Cependant il ne voulut prendre aucun parti, qu'on ne fût plus certain du projet des ennemis. A cet effet, on envoya une nouvelle reconnaiſſance.

„ Sur les deux heures après midi, on s'apperçut que l'armée combinée cherchait a tourner notre aile gauche, & que ſa marche ſe dirigeait ſur Merſebourg. Sur le champ, l'ordre fut donné pour défendre le camp & faire prendre les armes.

„ Toutes les troupes marchèrent par leur gauche; leur mouvement était couvert par une hauteur, où nos houſſards ſe maintinrent pendant tout le tems qu'il dura. Les équipages filèrent par leur droite, & ſe dirigèrent ſur Halle.

„ La connaiſſance du mouvement général de l'armée & ſurtout de la cavalerie, que

le Roi, à quatre efcadrons près, porta en totalité à fa gauche, fut dérobée aux Français. Le général Seidliz qui la commandait, manœuvra habilement & avec tant de célérité, qu'il arriva fur le flanc droit de l'ennemi fans être apperçu, & parconféquent avant qu'il y eût un efcadron en bataille. Les cuiraffiers de l'Empereur & la cavalerie de l'empire furent culbutés & mis en déroute fans peine. Il en fut de même fucceffivement de toute l'armée françaife, quoiqu'elle combattît avec beaucoup de valeur & d'audace.

„ Le Roi était derrière le régiment de Brunfwic, qui fermait l'aile gauche de l'infanterie. Dès qu'il vit le fuccès de fa cavalerie bien établi, il ordonna à fix bataillons de marcher. Ils mirent aifément le défordre dans l'aile droite de l'infanterie françaife, qu'ils prenaient en flanc; & comme cette attaque était foutenue par cinquante-trois pièces de gros canon, que nous avions eu le tems de placer avantageufement, le défordre devint bientôt général dans la cavalerie ennemie. Elle abandonna quarante pièces de canon, quelques équipages, le champ de bataille, 1300 morts, 2200 prifonniers,

quatre drapeaux & ſix étendarts. L'armée du Roi la pourſuivit juſqu'à Bourgswerben, la nuit n'ayant pas permis d'aller plus loin.

„ On avait laiſſé le corps de Meyer, deux bataillons de grenadiers & quatre eſcadrons de cavalerie avec du canon dans le village de Rosbach, entre la droite de l'armée & ce village, pour obſerver les mouvements du corps que les Français avaient poſté ſur la hauteur vis-à-vis de nous; mais dès qu'il ſe fut mis en marche pour ſuivre leur armée, ces troupes, à l'exception du corps de Meyer qui reſta dans le village, rentrèrent dans la ligne.

„ Le 6, on fit paſſer l'Unſtrut à un détachement qui ſe porta ſur Eckersberg. Il joignit l'armée le 7, n'ayant atteint aucune troupe, & ne ramenant que quelques priſonniers. „

Avant la bataille, le Roi fit à ſon armée le diſcours ſuivant:

Mes amis,

„ Voici le moment où tout ce qui nous eſt & nous doit être cher dépend de nos armes & de notre conduite. Le tems ne me

permet pas de vous faire un long difcours, & il ferait inutile. Vous favez qu'il n'eft aucune peine, aucun befoin, aucun froid, aucune veille, aucun danger, quelque grand qu'il pût être, que je n'aie partagé avec vous; & maintenant vous me voyez prêt à perdre ma vie avec vous & pour vous. Je ne demande de vous que la promeffe d'attachement & de fidélité que je vous donne moi-même. J'ajoûterai ici, non pour vous encourager, mais comme une marque de ma reconnaiffance, qu'à compter de ce moment, votre paie fera doublée. Allons, mes amis, du courage & de la confiance en Dieu. „

Ce difcours prononcé avec ce ton enthoufiafte & flatteur que Frédéric favait fi bien prendre, enflamma le courage de tous fes foldats; ils ne repondirent que par des cris d'approbation & de joie, & volèrent au combat avec une efpèce de fureur héroïque.

Jamais on ne fentit peut-être mieux qu'à la bataille de Rosbach les défauts de la conftitution de l'empire. Il n'y avait aucun ordre dans l'armée des cercles. Chaque état de l'empire eft obligé, même en tems de guerre, de fournir tous les befoins de la vie à fon

contingent, c'eſt-à-dire, aux troupes qu'il envoie pour ſa part à l'armée commune. Pluſieurs régiments ſont compoſés d'un nombre de ces contingents de différents états, dont chacun était obligé d'avoir ſon entrepreneur particulier, ſon fourniſſeur, ſes convois, ſa boulangerie, ſon hôpital &c. De cette manière, jamais l'armée n'avait des magaſins réguliers: chaque fourniſſeur avait ſa maiſon particulière. Ajoutez à cela, qu'ils n'avaient ni boulangers ni fours, ce qui les obligeait de ſe fourrer dans les villages pour cuire dans les fours des payſans; & il arrivait de là, que le ſoldat avait toujours du pain mal fait & mal ſain.

Un ſeul régiment compoſé des contingents de 10 à 12 états & plus, était obligé d'envoyer en 10 ou 12 endroits pour avoir du pain. Les chariots de l'armée ne pouvaient ſervir à ces charois, & on forçait le payſan de donner ſes chevaux & ſes voitures. Dans la même compagnie, quelques ſoldats avaient de bon pain & d'autres de mauvais; les uns en avaient en abondance, tandis que d'autres ſouffraient de la faim; & ces différences cauſaient de la jalouſie & du déſordre. L'ar-

mée n'avait jamais du pain en même tems; celui d'un contingent arrivait aujourd'hui, & celui d'un autre quelquefois deux ou trois jours après. Le chef ne pouvait donc jamais ſavoir ſi ſon armée avait du pain, ſi elle en aurait le lendemain, & pour combien de jours elle en pourrait avoir. Il s'enſuit de là, qu'il ne pouvait jamais garder le ſecret ſur ſes mouvements; car celui qui a 10 ou 12 hommes à nourrir doit ſavoir où il doit faire ſes proviſions, auſſi bien que celui qui en nourrit mille. Malgré cela les troupes manquaient ſouvent de pain.

Un autre inconvénient qui cauſait encore la jalouſie & le déſordre, c'eſt la paie inégale des ſoldats. Ceux qui recevaient moins que leurs camarades étaient mécontents, & quelques-uns que l'on payait toutes les ſemaines, dépenſaient en un jour la paie de huit, & étaient obligés enſuite, pour vivre, de marauder & de voler.

(25) Le duc de Bevern écrivit au Roi: " J'ai l'honneur de mander très-humble- " ment à votre Majeſté, qu'étant ſorti ce " matin par un beau clair de lune, pour " viſiter les avant-poſtes de nos houſards,

„ & reconnaître le terrain au point du jour ; „ je me fuis trompé de chemin, & au lieu „ de prendre à droite celui qui conduifait „ à mon quartier de Protfch, je me fuis „ avancé à gauche vers Pranfern, & j'ai été „ donner contre un avant-pofte de Croates ; „ dont j'ai pris les feux pour ceux de nos „ houfards. Ils m'ont pris & conduit au gé- „ néral Beck &c. „ Le duc n'avait qu'un valet avec lui.

(26) Ce prêtre devait toute fa fortune à Frédéric II. Il était fimple chanoine de Breslau, lorfqu'en 1744 le Roi le nomma coadjuteur de l'évêque de Siléfie ; & lorfque le comte de Sinzendorf fut mort, il lui fit prendre poffeffion de l'évêché, malgré les repréfentations du chapitre qui le connaiffait, & qui n'en voulait point. Non content de cela, Fréderic le combla de graces & de faveurs dans toutes les occafions, il le créa prince, lui donna le cordon de l'aigle-noir, & le fefait venir prefque tous les ans à Berlin & à Potfdam. La manière baffe dont il rampa aux pieds du vainqueur, le fit méprifer du général autrichien même.

Ce malheureux, également rejetté des deux partis, se trouva réduit aux dernières extrémités, lorsqu'après la bataille de Lissa, Frédéric se retrouva maître de la Silésie, il n'osa paraître devant son bienfaiteur, & quitta l'évêché. Il se retira dans un couvent de capucins, d'où il essaya de justifier sa conduite dans une lettre qu'il écrivit à Frédéric.

Voici cette lettre avec la réponse du Roi.

Lettre du Prince de Schafgotsch, Evêque de Breslau, au Roi de Prusse.

De Nicolsbourg le 30 janvier 1758.

SIRE,

„ L'attachement respectueux & la fidélité que j'ai toujours observés pendant tout le tems que j'ai vécu sous la glorieuse domination de votre Majesté, m'avait fait espérer que je jouirais constamment jusqu'à la fin de mes jours, de ses bonnes graces & de sa protection, sans qu'il pût jamais exister aucune espèce de soupçon, & que j'en serais à couvert entièrement de la part de votre

Majeſté, par une conduite circonſpecte & tout-à-fait conforme à la reconnaiſſance que je vous dois, & que je vous conſerverai, Sire, pendant toute ma vie. Cependant j'ai eu l'extrême douleur de voir par la lettre que votre Majeſté a bien voulu m'adreſſer de Naumbourg en Saxe, du 22 ſeptembre 1757, que je n'ai pu éviter un ſort ſi malheureux, & votre Majeſté m'a même donné depuis des marques qui m'ôtent toute eſpérance de me remettre dans ſes bonnes graces.

„ La douleur que ces réflexions & ces conſidérations m'ont cauſée, eſt ſi vive, que j'étais déterminé à la réſolution de me rendre à Rome, pour y attendre la fin de cette guerre; afin d'être éloigné de toute ſituation ſemblable à celle qui m'a attiré juſqu'à préſent tant de diſgrace, non-ſeulement de la part de votre Majeſté, mais auſſi de la part de la cour impériale; puiſque Breslau s'étant rendu aux armes des Autrichiens, je reçus peu de jours après un ordre de la part de ſa Majeſté l'Impératrice-Reine, par le commiſſaire comte de Kollowrath, de me rendre à Johansberg, pour y attendre tranquillement

quillement la fin de cette guerre. Voyant enfuite que les troubles s'étendaient jufqu'à cet endroit là, je pris la réfolution de le quitter pour aller à Rome, comme le feul parti qui me reftait à fuivre dans l'embarras où je me trouvais; & comme ni ma fanté, ni la rigueur de la faifon, joints au dérangement de mes affaires domeftiques, ne m'ont pas permis d'exécuter tout de fuite ce voyage, je me fuis arrêté en attendant dans le couvent des P. P. capucins de Nicolsbourg, où ma retraite conftante parmi ces bonnes gens, qui ont une réputation établie d'éloignement pour les affaires de ce monde, me mettra, je l'efpère, à couvert de tout fujet de foupçon de la part de votre Majefté.

„ Comme je me trouve préfentement en état de pourfuivre ce voyage, je n'ai pas voulu manquer d'en informer votre Majefté, la fuppliant d'être perfuadée qu'il n'y a que le malheur d'avoir encouru fa difgrace qui m'a porté à cette démarche. Tout éloigné que je ferai de votre Majefté, je conferverai toujours cette fidèle & inviolable reconnaiffance que je lui dois, auffi bien que la

plus respectueuse soumission, avec laquelle j'ai l'honneur de me dire,

De votre Majesté
le plus humble, le plus fidèle
& le plus soumis sujet,

L'Evêque de Breslau.

Réponse du Roi de Prusse.

De Breslau le 15 fevrier 1758.

MONSIEUR le Prince-Evêque
de Breslau.

" J'ai reçu votre lettre du 30 de janvier, dont le coutenu aurait eu lieu de me surprendre, si je n'y avais déja été préparé par l'ingratitude de votre conduite passée. Dans le moment que je m'avançais avec mon armée pour arrêter les progrès de mes ennemis, & pour délivrer la Silésie, vous formez le dessein de quitter cette province, qui aurait dû vous rappeller le souvenir de mes bienfaits. Vous choisissiez pour vous retirer, le moment de mon approche de Breslau, celui où le ciel accorde à mes justes

times les succès les plus éclatans. Pressé par les mouvemens de votre conscience, & vous sentant deja coupable, vous vous mettez sous la protection d'une puissance, avec laquelle je me trouve en guerre ouverte & déclarée, & vous osez à présent vous-même m'annoncer le parti que vous avez pris, en le colorant des prétextes les plus frivoles, & en y ajoutant les fausses protestations d'une fidélité, a la quelle vous avez manque dans les points les plus essentiels. Après des procédés aussi révoltans, je ne puis vous considérer que comme un traitre, qui a passé dans le parti de mes ennemis, & qui a abandonné volontairement un poste, auquel la seule considération des devoirs de votre état auroit dû vous attacher, & il ne reste de mon côté, qu'à prendre les mesures qui me paroitront les plus convenables, & a vous abandonner à votre sort; bien persuadé, qu'une conduite aussi impardonnable recevra infailliblement les peines qui lui sont dûes; & que vous ne sçauriez echapper, ni à la vengeance divine, ni au mépris des hommes, qui quelques corrompus qu'ils puissent être, ne le sont cependant pas en-

core au point de ne pas avoir en horreur les traîtres & les ingrats. „

Frédéric.

Pendant la guerre de ſept ans, cet Evêque vécut toujours ignoré dans les pays étrangers. En 1767, lorſque la paix fut faite, il revint & ſe fixa au Mont St. Jean ſur les frontières de la Silèſie.

Frédéric étoit ſincrement attaché à cet Evêque, il n'a jamais pu oublier ſa perfidie & ſon ingratitude; & à répété ſouvent qu'il n'aurait jamais cru un homme capable d'une telle noirceur. Ce trait a beaucoup contribué à rendre Frédéric moins confiant. Voilà comme un ſeul trait de ſcélérateſſe ſuffit quelquefois, pour changer une ame que la nature avait deſtinée aux douceurs de l'amitié & de la confiance.

(27) La veille de la bataille, le Roi fit venir devant lui tous les chefs des bataillons, eſcadrons & compagnies de ſon armée & leur parla ainſi :

Messieurs!

„ Demain je chargerai l'ennemi & lui livrerai bataille. Comme le ſuccès de la cam-

pagne dépend de cette journée, & qu'elle décidera à qui doit appartenir la Silèfie, je vous ai fait venir pour vous dire, que je compte que chacun de vous fera bien fon devoir & me fecondera de tout fon pouvoir.

„ J'exige que chacun de vous, à fon pofte, ait la plus grande attention au commandement, & donne aux fiens l'exemple du courage, de la valeur, de l'intrépidité; en un mot que chacun s'avance contre l'ennemi dans la ferme réfolution *de vaincre ou mourir*. Si vous penfez comme moi, tous fans exception, je fuis fûr de la victoire.

„ Je fuis inftruit du fort & du foible de l'ennemi, & je conduirai tous les corps de manière qu'ils pourront combattre avec avantage. Alors il ne dependra plus que de vous de combattre avec courage, & de donner des preuves de cette ancienne bravoure prufienne qui animait vos ancêtres.

„ Que celui d'entre vous qui héfite de facrifier fa vie & fon fang, fe retire dès à préfent, afin de ne pas infpirer fa timidité aux autres. Qu'il s'avance, je lui donnerai fon congé, fans difficulté & fans reproche. „

ici le général-major de Rohr, ne put retenir ses larmes. Le Roi s'en apperçut; l'embrassa & lui dit: *Mon cher Rohr, il n'est pas question de vous ici.*

Ce discours fut écouté avec un silence & une attention générale.

Lorsque le Roi eut prononcé les dernièrs mots, il y eut un instant de silence, après lequel un officier de l'état-major s'écria au nom de tous avec un mouvement d'enthousiasme & d'amour: *il n'y a qu'un lâche qui puisse hésiter. Nous sommes tous prêts à sacrifier notre vie pour votre Majesté.*

Alors le Roi continua ainsi son discours, d'un air de satisfaction & de tranquillité.

“ Je vois qu'il n'y a personne ici qui ne soit enflammé d'un courage héroïque; mais je remarquerai exactement ceux qui manqueraient à leur promesse ou à leur devoir. Je serai à la téte & à la queue de l'armée; je volerai d'une aile à l'autre; aucun escadron, aucune compagnie ne pourra échapper à mes regards. Je vous observerai avec la plus grande exactitude. Ceux qui feront leur devoir, je les comblerai de grâces & de faveurs, & jamais je ne les oublierai.

Mais ſi quelqu'un ſe déshonorait de quelque manière, qu'il ſe garde de paroitre jamais devant mes yeux. „

Après l'action, il jetta d'un air triſte les yeux ſur le champ de bataille jonché de morts, les larmes lui coulèrent le long des joues, & après un moment de ſilence, il s'écria d'un air pénétré : *Quand mes maux finiront-ils ?*

Tandis que Frédéric pouſſait avec ſon avant-garde un corps détaché de l'ennemi, qui était en avant de ſa poſition, on lui ramena un de ſes grenadiers qui avait déſerté deux jours auparavant. " *Pourquoi m'as-tu quitté*, *lui dit le Roi*, *ma foi*, *Sire*, *répond le grenadier qui était Français*, *les affaires vont trop mal. Eh bien, répond le Roi, battons-nous encore aujourd'hui*, *ſi je ſuis vaincu*, *nous déſerterons demain enſemble.* „ Et il le renvoya à ſes drapeaux.

Le Roi étant à Liſſa. On lui rendit mille propos mépriſans que les autrichiens avaient tenu ſur ſon armée, il repondit : *je leur*

pardonne les sottises qu'ils ont pu dire, en faveur de celle qu'ils viennent de faire.

Pendant le siège on avait dressé des potences dans la ville pour pendre sur le champ le premier qui parlerait de se rendre. Lorsque l'on tint le conseil de guerre & que la plupart panchaient pour la capitulation, le général Beck ouvrit la fenêtre, montra les potences, déclara qu'il ne se rendrait point, & conseilla de faire sortir la garnison pour se frayer un passage à travers les assiégeants. Son avis ne prévalut point. Le Roi qui apprit tous ces détails temoigna beaucoup d'égards à ce général.

On avoit blâmé le prince de Bevern, d'avoir laissé une garnison trop faible dans Breslau, parce que cette place avait été obligée de se rendre bientôt après; alors on blâmait le prince Charles d'avoir jetté une armée entière dans cette ville qu'il devait bien penser qui serait reprise. Tel est le sort des généraux, on ne juge de leurs entreprises que par l'évènement. Mais aussi on attribue souvent à leur habilité ce qui n'est que l'ouvrage de la fortune.

Lettre du Roi de Prusse à l'Impératrice-Reine, après la prise de Breslau.

MADAME & très-chère & honorée cousine,

„ C'est fort hors de saison que j'écris cette lettre, car vous avez toutes les raisons d'être irritée contre moi ; mais je n'ai pu éteindre la véritable estime que je fais d'une princesse d'un si rare mérite. A la mort de feu votre père, je ne connaissais pas encore vos talens ; mais la proche parenté, & les périls où vous étiez exposé, m'ont fait prendre la résolution de vous offrir mon amitié. Si j'étais plus galant, je dirais que le bruit de votre beauté m'y a animé. Il est vrai que votre ministre s'est effrayé de ce que je demandais deux duchés ; mais à le bien examiner, je crois que tout le public connaîtra, que mes prétentions n'étaient pas injustes, & l'expérience vous aura fait voir la sincérité de mes sentiments. Le mépris que vous en avez fait m'a irrité, & je me suis joint à vos ennemis. La fortune & les mauvaises dispositions que vous avez faites, m'ont fourni de rapides victoires, & vous m'avez cédé plus que je n'osais espérer.

J'étais auſſi réſolu, voyant votre généroſité, d'être votre véritable ami. Vous avez vu comme je laiſſais les Saxons en Moravie, & comme j'ai abandonné les Français. Après avoir gagné la bataille de Czaslau, je me flattais de regagner votre amitié; mais je ne ſais pourquoi, vous vous êtes laiſſée entraîner à faire une nouvelle alliance avec la Saxe, pour m'inquiéter dans mes quartiers d'hiver. Cela a coûté cher à la Saxe par la priſe de Dreſde, après la bataille de Keſſeldorf, & j'étais en état de pourſuivre votre armée; mais vous m'envoyâtes le ſage & éclairé comte de Harrach, qui m'a d'abord fait accepter les propoſitions de paix. Je comptais ſur la garantie de l'Angleterre, de reſter paiſible poſſeſſeur de ce que vous m'aviez cédé, & je n'attendais que le moment de vous témoigner mon amitié.

„ J'avoue que les alliances que vous aviez faites avec la Ruſſie & la Saxe, m'ont fait connaître que vous aviez quelque défiance de moi. De petites affaires arrivées par-ci par-là, ont donné occaſion d'augmenter vos ſoupçons; mais croyez-moi, ma chère couſine, ceux qui vous ont animé contre moi,

ont eu leurs vues particulières, & ont cherché à vous conduire à votre ruine. La guerre de la France avec l'Angleterre ne touchait ni vous ni moi; mais quand la France a fait éclater, qu'elle avait envie d'envahir l'électorat d'Hanovre, & qu'il était décidé que cet électeur n'avait à espérer aucun secours de vous ni du chef de l'empire, il était juste qu'il s'dressât à moi comme co-électeur. J'ai trouvé juste sa demande; mais prévoyant que cette démarche pourrait vous donner ombrage, je vous en ai fait avertir par mon ministre Klinggræff, & j'ai exigé des assurances que vous n'entreprendriez rien contre mes pays. Votre seule parole me suffisait, cela aurait dû vous convaincre de ma sincérité, car je n'ignorais pas l'alliance que vous aviez faite avec la France; mais vos réponses furent si équivoques, & les préparatifs qu'on fesait chez vous & en Saxe, me firent assez connaître, que la confiance que vous mettiez en vos alliés vous flattait d'une heureuse réussite. Je prévins ce fatal dessein, & j'ai espéré de persuader aux Saxons de ne pas se sacrifier à ma juste colère; mais ayant trouvé une résistance inattendue, je leur ai

fait payer chèrement leur faible réſiſtance. L'année 1757, mes armes victorieuſes ont mis en péril la capitale de Bohème, où j'ai laiſſé de triſtes veſtiges, & ſans la bataille du 18 juin, où le ſort m'était contraire, j'aurais peut-être eu occaſion de vous faire viſite: il ſe peut que, contre mon naturel, votre beauté & votre magnanimité euſſent vaincu le vainqueur, & que nous euſſions trouvé moyen de nous accommoder. Car ſi vous m'aviez cédé un équivalent, comme il paraît que vous voulez faire à des alliés qui ne vous aſſiſtent pas, j'aurais pu vous céder la Siléſie, & vous armer pour toujours contre la maiſon de Bourbon; mais enfin ce coup ayant manqué, j'ai tourné mes forces contre les Français & l'armée de l'empire, qui ne m'ont pas longtems réſiſté. La reine de Pologne a payé cher ſa fermeté, & vous eûtes quelque avantage en Siléſie; mais cette gloire ne fut pas de longue durée, & la dernière bataille me fait horreur par le carnage qui s'y eſt fait. J'ai profité de mon avantage & j'ai repris Breslau, qui m'a fourni nombre de priſonniers, & même d'un rang très-diſtingué A Lignitz j'ai fait connaître

que je ne fuis pas fi tiran qu'on me dit, & j'efpère que Schweidnitz retournera auffi à mon pouvoir, tellement que je ferai à portée d'envahir la Bohème & la Moravie. Réfléchiffez-y, ma chère coufine ; apprenez à connaître à qui vous vous fiez, vous verrez que vous abimez vos pays, que vous faites couler tant de ruiffeaux de fang, & que vous ne favez pas vaincre celui qui, fi vous l'aviez voulu avoir pour ami, comme il eft votre proche parent, aurait, conjointement avec vous, fait trembler tout le monde. J'écris celle-ci du fond de mon cœur, & je fouhaite qu'elle faffe l'impreffion que je défire ; mais fi vous voulez pouffer l'affaire à bout, je tenterai tout ce que mes forces me permettront. Pourtant je vous affure qu'à regret je vois périr une princeffe, qui mérite l'admiration de tout le monde. Si les alliés vous affiftent, comme c'eft leur devoir, je prévois que je dois périr, mais cela fera fans honte, & il fera glorieux pour moi dans l'hiftoire, d'avoir voulu fauver de l'oppreffion un co-électeur, & de n'avoir pas contribué à la puiffance de la maifon de Bourbon, & d'avoir réfifté à ceux

Impératrices & trois Rois ; c'eſt avec quoi je me dis votre très-hunble admirateur & ſincère ami,

FRÉDÉRIC.

(30) La manière dont les troupes ſuédoiſes ſe conduiſirent dans cette guerre, montra comment la bravoure peut diſparaître de chez un peuple, ou plutôt combien l'eſprit guerrier d'une nation dépend du ſouverain qui la gouverne. Voici une anecdote qui eſt atteſtée par tous les habitans du pays. Les Suédois étaient maîtres de la Marche ukeraine ; une nuit, ils envoyèrent un parti chercher du fourage dans un baillage ſitué ſur le chemin de Berlin. Quelques valets de la poſte déguiſés en houſards, ſortirent d'un petit bois où ils s'étaient cachés, & tirèrent quelques coups de fuſil. Auſſitôt les Suédois tournèrent bride, & ſe ſauvèrent au grand galop. Ayant raconté cela à leurs camarades, le corps entier crut qu'il y avait une armée pruſſienne qui s'approchait d'eux, & le lendemain, ils partirent & abandonnèrent la Marche ukeraine ; & cette retraite glorieuſe

fut l'ouvrage de trois ou quatre poſtillons. Un ſénateur ſuédois écrivit à cette occaſion à un de ſes amis : *Nos Suédois ſont entrés comme des renards dans le pays ennemi, & ils en ſont ſortis comme des lievres.*

(31) Il faut que la ville n'en ait pas beaucoup ſouffert. Car le dommage ne fut eſtimé qu'à 16109 écus 5 creutzer, que l'Impératrice fit rembourſer aux bourgeois. Cependant il eſt probable que les habitans les plus diſtingués ne trouvèrent pas ce dédommagement ſuffiſant; car on les récompenſa par des diſtinctions & des marques d'honneur. L'Impératrice donna à la ville une couronne de laurier, pour l'ajouter à ſes armes ; tous les conſeillers furent ennoblis depuis le premier juſqu'au dernier. Les ſouverains ſont bien heureux que la vanité & certains préjugés aient toujours tant d'influence ſur le plus grand nombre !

(32) Nous releverons ici une faute qui s'eſt gliſſée dans le texte : au lieu de lire, *On avait fait de grands préparatifs pour défendre Cuſtrin*, liſez, *On avait fait de grandes fautes dans la défenſe de Cuſtrin.* &c. Le com-

mandant ayant voulu s'excufer auprès du Roi, celui-ci répondit : *Je ne m'en prends pas à vous, mais bien à moi qui vous ai fait commandant.*

(33) En 1630, Guftave Adolphe s'était avancé avec 1000 foldats & 4 canons devant Berlin, & avait demandé pour fa fûreté les forteresses de Cuftrin & de Spandau. L'électeur George-Guillaume délibéra quelque tems avec fes miniftres. Ces derniers pleins de trouble & d'effroi, répétaient fans ceffe à l'électeur: *Mais, Monfeigneur, que faire? Ils ont des canons.* Après bien des délibérations, on pria le Roi de Suède de fe rendre à Berlin. Guftave-Adolphe entra dans cette capitale avec toute fon efcorte. Deux cents Suédois montèrent la garde au château, &c. *V. Mémoires de Brandebourg.*

(34) Deux jours avant la bataille de Zorndorf, on écrivit la lettre fuivante de Francfort fur l'Oder.

„ Hier le Roi arriva ici avec nous. Il traverfa la ville à la tête de fes troupes, & la cavalerie le fuivit le fabre à la main. Perfonne ne favait s'il s'arréterait ici, ou s'il

irait

ſrait plus loin. Tout à coup le Roi étant vis-à-vis la maiſon d'une veuve de paſteur, cria *halte!* Il envoya un aide-de-camp à cette femme, pour lui dire qu'il voulait loger dans ſa maiſon. Auſſitôt la veuve parut, & s'excuſa en diſant que les chambres de ſa maiſon étaient trop petites & en trop mauvais état, pour recevoir un ſi grand Roi. Cette femme s'était jettée à genoux, le Roi la releva avec bonté en lui diſant qu'elle lui donnât la meilleure de ſes chambres. Après cela, le Roi entra dans la maiſon; mais un inſtant après, il en ſortit, & ſe tenant ſur le perron il cria, *marche!* Pendant que les troupes défilaient devant le Roi, on entendait diſtinctement tous les coups de canon que les ennemis tiraient ſur Cuſtrin. A chaque coup, je remarquai que le Roi prenait une priſe de tabac, & à travers cet air d'intrépidité qui ne l'abandonnait jamais, on appercevait un ſentiment de compaſſion ſur le ſort de cette ville malheureuſe, & une impatience inquiète de voler à ſon ſecours. Lorſque les troupes furent dans leurs quartiers, le Roi mangea une ſoupe avec le prince d'Anhalt & le général Seidliz. Enſuite on

donna l'ordre du départ pour le lendemain. Mais deux heures après, on eut d'autres nouvelles par le moyen d'un efpion, & nous partîmes à deux heures du matin. Jufqu'à ce tems, le Roi refta dans fa chambre avec fes deux généraux, & écrivit fans difcontinuer. A deux heures il monta à cheval, &c. „

Voici une anecdote qui nous a été communiquée par un homme de lettres alors à la fuite du Roi.

“ La veille de la bataille de Zorndorf, fa „ Majefté me fit appeller à fix heures du „ foir. Arrivé à l'heure marquée, je trou„ vai le Roi occupé à refaire trois ftrophes „ d'une ode de Rouffeau, dont il n'était pas „ content. Ce petit effai finit à huit heu„ res. Je priai S. M. de me le donner, ce „ qu'il eut la bonté de faire. „

Corriger une ode de Rouffeau, & vouloir paraître s'occuper de vers la veille d'une bataille importante, il femble qu'il y a dans ces deux actions une efpèce de forfanterie qui fait ombre dans le portrait de ce grand homme.

Le 23 août, veille de cette bataille, Frédéric ayant paffé l'Oder, les houfards lui

amenèrent dix à douze Cofaques qu'ils avaient faits prifonniers. L'habillement & l'air de ces gens était pour le Roi quelque chofe de nouveau & d'extraordinaire. Il les regarda attentivement & dit enfuite au major de Wédel qui était auprès de lui: *Voyez un peu les miférables contre lefquels je fuis obligé de me battre!*

(35) L'extrait de la relation d'Arenfeld, major fuédois, qui était ce jour-là à l'armée ruffe, pourra nous rendre cette différence compréhenfible. " La perte des Ruffes, dit-il, monta à 21,529 hommes. Mais notre feconde ligne ne tua pas moins de Ruffes que le feu des Pruffiens. A l'aile droite, la diftance de la première ligne à la feconde était de plus de 2000 pas; deforte que les hommes de cette feconde ligne, ne pouvant au milieu de la fumée & de la pouffière, reconnaître leurs camarades de la première ligne qui étaient repouffés par l'ennemi, les prirent pour des Pruffiens & tirèrent fur eux. Jufqu'alors le foldat ruffe avait effuyé, fans bouger, le feu terrible des batteries ennemiès. Mais en reculant, il fe débanda, fe jetta au milieu des chariots qui étaient dans

l'intervalle des lignes, vida tous les tonneaux d'eau-de-vie, tira enſuite & frappa à tort & à travers tout ce qui ſe préſenta. L'aile gauche aurait pu réparer ce déſordre, mais elle ſe débanda de même.... En général, le feu de l'infanterie ruſſe doit avoir tué un très-petit nombre de Pruſſiens. Ils s'avançaient contre nous en colonnes couvertes, & ſouvent nous ne les appercevions que lorſqu'ils étaient ſur nous. Nos coups portaient trop haut. Si le Roi de Pruſſe n'avait pas fait auparavant brûler les ponts derrière nous, la victoire aurait été bientôt complette de ſon côté. Mais il fallait bien que nous reſtaſſions, &c. „

(36) Après la bataille, Mitſchel envoyé d'Angleterre fit ſon compliment au Roi, en lui diſant : *Sire, le ciel a donné aujourd'hui une belle journée à votre Majeſté. Cela eſt vrai*, répondit Frédéric, *mais ſans Seidliz nous étions mal à notre aiſe. Je nomme toujours le ciel à la tête de nos alliés*, continua l'envoyé, *parce que c'eſt le ſeul qui ne demande point de ſubſides.*

(37) Le Roi plaiſanta beaucoup ſur ce préſent du Pape, & depuis ce tems-là, il

appella souvent Daun *le général béni du Pape.* C'est ce qu'on peut voir entre autres dans une lettre écrite à Fouquet le 22 avril 1759.

Le Feldmaréchal Keith ne trouva rien de si saint dans ces massacres des nations chrétiennes. Quelque tems auparavant, ayant entendu le récit du carnage & des dévastations qu'elles exerçaient en Europe, il s'écria : *Il faut avouer que ces chrétiens sont de grandes canailles!*

La mort de ce général fut une des pertes les plus sensibles pour le Roi dans cette bataille. Keith réunissait le mérite militaire à un esprit philosophique & cultivé. Lui & milord Marschal son frère, étaient du petit nombre d'hommes choisis, dans la société desquels Frédéric se reposait de ses travaux. Ce prince lui a fait ériger une belle statue dans une des places publiques de Berlin.

Après la bataille, Frédéric assembla ses généraux, & leur parla ainsi : " Messieurs, vous „ savez que l'armée a essuyé une surprise. „ L'obscurité de la nuit en a été cause. Mais „ songez où nous sommes à présent. Nous „ voilà dans la haute-Lusace. Nous avons „ derrière nous nos biens, nos femmes & nos

„ enfants. Si nous ſommes obligés de céder „ encore une fois, tout eſt perdu. Nous ne „ pouvons éviter d'avoir bientôt une nou- „ velle bataille. Pour moi, je me ferai en- „ terrer avec mon armée plutôt que de cé- „ der. Je crois que chacun de vous penſe „ de même. S'il y en a quelqu'un parmi „ vous qui ne ſoit pas de ce ſentiment, „ qu'il le diſe, & qu'il retourne chez lui. „ Ici le Roi s'arrêta, & après un inſtant de ſilence, quelques généraux l'aſſurèrent qu'ils étaient prêts à faire avec joie leur devoir, comme ils l'avaient fait juſqu'alors. A cette aſſurance la ſatisfaction ſe répandit ſur la phyſionomie de Frédéric.

(38) Dans une repréſentation de la cour de Saxe à Ratisbonne, on ſe plaint entre autres, que les membres de la famille royale, en paſſant dans les appartements du château de Dreſde, étaient ſouvent obligés de ſentir la fumée du tabac des ſoldats pruſſiens.

(39) Lorſque Frédéric envoya le général Wédel, qui était alors un des plus jeunes lieutenants-généraux de l'armée, pour remplacer Dohna, il écrivit à ce dernier la lettre ſuivante:

Mon cher Lieutenant - Général, Comte de Dohna.

„ Les circonſtances où ſe trouve l'armée que vous commandez, le bien & l'avantage de mes états, & la néceſſité urgente m'ont engagé à vous adreſſer l'ordre ſuivant, à vous & à votre armée; & ma volonté eſt qu'il ſoit exécuté à la lettre.

„ Comme les circonſtances préſentes m'empêchent de me rendre moi-même à l'armée de Dohna pour la commander, j'y envoie le lieutenant-général de Wédel avec mes ordres exprès à ce ſujet. Tant qu'il ſera chargé de cette commiſſion, il repréſentera entièrement ma perſonne, & tous les généraux, lieutenants-généraux, majors-généraux & autres officiers, juſqu'au ſimple ſoldat, ſeront obligés de lui obéir comme ſi j'étais moi-même préſent. Je lui ai enjoint ſérieuſement de faire mettre ſur le champ aux arrêts, quiconque ne lui obéirait pas & n'exécuterait pas tout ce qu'il dirait ſur ſa parole. Et moi, je ferai juger de tels réfractaires, s'il s'en trouve, par un conſeil de guerre, comme ayant manqué à la ſubordination &

à leur ferment. Et afin que toute l'armée foit informée de ma préfente volonté, tout ce qui eft dit ci-deffus doit être ordonné publiquement. Le général de Wédel repréfentera à l'armée ce que repréfentait un dictateur dans les armées romaines. Ainfi tous les officiers quelconques, de quelque qualité qu'ils puiffent être, feront tenus de lui rendre l'obéiffance qui m'appartient, & d'exécuter fes difpofitions avec fidélité, exactitude & bravoure. Je fuis, &c. „

Au camp de Schmotheiffen le 20 juin 1759.

FRÉDÉRIC.

Plus bas il y avait en français de la propre main du Roi :

„ Vous êtes trop malade pour vous charger du commandement. Vous ferez bien de vous faire tranfporter à Berlin, ou dans un endroit où vous pourrez remettre votre fanté. Adieu. „

FRÉDÉRIC.

(40) Au nombre des bleffés fe trouva le major Kleift, un des meilleurs poètes allemands : il avait aidé avec fon bataillon à

emporter trois batteries ennemiès. Il avait eu la main droite fracaſſée d'un coup de feu. Cet accident ne l'arrêta point, il prit ſon épée de la main gauche, & conduiſit ſa troupe à une quatrième batterie. Il n'en était plus qu'à trente pas, lorſqu'il fut renverſé d'un coup de cartouche. Quelques ſoldats le portèrent hors du champ de bataille, mais ils furent bientôt obligés de le quitter. Les Coſaques lui prirent tout ce qu'il avait, juſqu'à ſa chemiſe; quelques autres ennemis qui paſſèrent par là, lui donnèrent un vieux manteau & un peu de pain. Un d'entre eux lui jetta une pièce de 8 gros. Il reſta ainſi ſans ſecours juſqu'au lendemain, où un officier ruſſe le fit conduire à Francfort. Il y mourut de ſes bleſſures quelques jours après. La garniſon ruſſe le fit enterrer avec tous les honneurs de la guerre. Comme on n'avait point d'épée pruſſienne pour mettre ſur le cercueil, un officier de l'état-major donna la ſienne. L'univerſité en corps aſſiſta au convoi. Il avait dit dans une de ſes odes:

« Peut-être mourrai-je auſſi un jour pour
» ſa patrie. »

(41) Actuellement les voyageurs ne trouvent d'autres traces de ces désastres que les villes & les villages que Frédéric a fait élever pendant 20 ans, dans des endroits où il n'y avait plus que des monceaux de cendres.

Les Russes ravagèrent entre autres les biens du comte de Cosel, situés sur les bords de l'Oder. Le comte écrivit une grande lettre au Roi pour se plaindre de la perte qu'il essuyait. Frédéric lui répondit :

" Nous avons affaire à des barbares qui „ travaillent à la destruction du genre hu„ main. Vous voyez, mon cher comte, que „ je suis plus occupé à réparer le mal qu'à „ m'en plaindre ; je vous conseille d'en faire „ de même ; & je suis, &c. „

(42) Le régiment de Platen, dragons, qui se distingua dans cette bataille, eut la permission de battre la marche des grenadiers, & cette distinction fut une récompense suffisante pour ce régiment. Les officiers de l'état-major & les capitaines eurent des croix de l'ordre pour le mérite.

(43) Les relations autrichiennes font monter les prisonniers au nombre de 14,000 hommes, & les Prussiens seulement à 10,000.

Ainſi on ne ſe trompera guère en prenant un nombre moyen & les mettant à 12,000.

(44) Le Roi avait placé ce corps près de Meiſſen, ſur la rive droite de l'Elbe; il était commandé par le major-général Dierke, & deſtiné ſeulement à obſerver ſi l'ennemi n'enverrait point de ce côté quelque détachement ſur Torgau ou Berlin. Daun fit attaquer ce corps le 3 décembre, par une troupe plus conſidérable, commandée par le général Beck. Cette troupe preſſa le corps de Diercke, qui ſe défendit pendant 24 heures. Enfin l'ayant entouré de tous côtés, il le força à ſe rendre.

(45) Même au milieu de la guerre, le Roi conſacrait tous les jours quelques heures à la muſique; il jouait ſur la flûte quelques concerts de Quantz ou de ſa propre compoſition.

(46) *Lettre au Roi Stanislas.*

De Freyberg le 8 févr. 1760.

MONSIEUR mon frère,

„ La lettre de votre Majeſté m'a cauſé un ſenſible plaiſir, & je n'aurais pas refuſé la propoſition que vous avez bien voulu me

faire touchant votre résidence. Toutes les négociations entreprises sous vos auspices auraient certainement une issue heureuse & favorable; mais votre Majesté aura peut-être déjà appris que tous n'ont pas des sentiments si pacifiques. Les cours de Vienne & de Russie se sont opposées d'une manière inouïe aux propositions faites par le Roi de la grande-Bretagne, & il semble que le Roi de France se laissera aussi entraîner à la continuation d'une guerre dont elles pensent tirer seul tout l'avantage, aussi seront-elles les seuls auteurs de tant de sang, qui va se répandre à cause de leur refus. En attendant, je suis très-redevable à votre Majesté des offres obligeantes qu'elle vient de faire. Si toutes les puissances étaient aussi pacifiques, équitables & justes qu'elle, la terre ne serait pas, comme elle est, en proie aux ravages, aux dévastations, au fer & au feu.

„ Je suis avec des sentimens de la plus grande estime & de l'amitié la plus sincère, „

Monsieur mon frère
De votre Majesté
le fidèle frère

Frédéric.

(47) Ce même Brühl qui fit tant de mal à la nation prussienne, qui eût dit que l'on confierait un jour à son fils l'éducation de l'héritier du trône de Prusse ? Frédéric-Guillaume II. a bien montré, en choisissant ce comte de Brühl pour gouverneur du prince héréditaire, qu'il ne s'en prenait point au fils du mal que le père a fait aux Prussiens ; & cette façon de penser est tout-à-fait noble.

(48) C'est ce qu'on peut voir dans la lettre que le Roi écrivit au marquis d'Argens, après la bataille de Lignitz ; il y parle du duc de Choiseuil de manière à faire croire qu'il avait autant de haine contre ce ministre, que ce ministre en avait contre lui.

(48) Page 119, ligne 12, on a répété par erreur le Nro. 48. Le Juif Ephraïm a été chargé dans ce tems de toutes les opérations. Voici comme on fait parler ce Juif dans une brochure qui a paru en 1758, intitulée *Ephraïm justifié*, &c. " Ç'a été sur des assu-
„ rances vingt fois réitérées dans les meil-
„ leurs termes, que je me suis jetté tête
„ baissée, mais les yeux bien ouverts dans
„ les affaires de la Saxe. Le *Frideric avec*
„ *paraphe* m'a établi frauduleux enchérif-

„ ſeur, pour me faire adjuger à vil prix les „ riches magaſins de Dreſde & de Meiſſen, „ & pour les vendre en détail à 200 pour „ 100 de profit. Le *Frideric avec paraphe* „ m'a autoriſé dans la libre appréciation des „ effets, dont la vente a du compléter les „ contributions de Leipzic. Le *Frideric avec* „ *paraphe* m'a inſtitué faux-monnoyeur pu- „ blic, pour glaner en Saxe, par une der- „ nière opération, l'or & l'argent échappés „ à toutes les autres. „

(49) Le Roi eſtimait particulièrement le général Fouquet, & entretenait avec lui une correſpondance ſuivie. Nous donnerons à la fin de ce volume quelques-unes des lettres qu'il lui écrivit.

(50) On a remarqué que ce ſiège, qui dura fort peu de tems, détruiſit le plus bel homme des troupes du Roi, la plus belle femme & le plus bel édifice de Breslau. Le premier était l'homme de file du régiment des gardes; la plus belle femme de Breslau était une jeune demoiſelle nommée Müller, & le plus bel édifice, le palais du prince Hatzfeld.

Lorſque le Roi alla à Breslau, après cet évènement, les capucins vinrent le complimenter, & ſe vantèrent, pour obtenir quelqu'aumône, d'avoir bien travaillé à éteindre le feu de ſa maiſon. *En effet, mes pères*, leur dit le Roi, *vous avez fort bien travaillé; car ma maiſon a été brûlée.*

(51) Voici ce qu'écrit à ce ſujet à M. de Choiſeuil le marquis de Montalembert, qui ſuivait l'armée ruſſe :

Du 18 août 1760. du camp de Kainova.

„ La certitude qu'on a eue hier de la marche du Roi ſur Breslau, quoiqu'on n'eût eu aucun avis qu'il ait paſſé par Neumarck, & ſurtout l'ignorance totale de la poſition des armées autrichiennes, ainſi que des deſſeins de leurs généraux, ont déterminé hier au ſoir la marche pour aujourd'hui, & l'on s'eſt décidé à la porter juſqu'ici. Cette poſition, quoique plus reculée qu'elle ne devait être en premier lieu, n'en ſerait pas moins favorable aux opérations ultérieures, ſi la confiance était telle qu'elle devrait être. Mais depuis la jonction du Roi au prince Henri, je ne crois pas qu'on puiſſe ſe flat-

ter plus longtems que les Ruſſes agiront dans cette partie. Tous les généraux ſont également convaincus, que les propoſitions qu'on pourra leur faire pour le concert à établir, n'auront d'autres effets que de les expoſer à ſoutenir ſeuls tous les efforts des deux armées réunies : & ſans s'arrêter à ceux qui vont jusqu'à dire qu'ils n'ont été attirés ici que pour être ſacrifiés, on eſt forcé de convenir avec les plus ſages, que les opérations ne ſont plus du tout telles qu'elles avaient été convenues. L'armée ruſſe forte d'environ 70,000 hommes, jointe à l'armée de M. de Laudon, eſtimée au moins à 30,000, devait agir contre le prince Henri & prendre Breslau, quelqu'obſtacle que ce prince pût y oppoſer, M. le maréchal de Daun ayant toujours été ſuppoſé plus fort qu'il ne fallait pour retenir le Roi en Saxe ou en Luſace. C'eſt à ces conditions qu'ils ont conſenti à marcher ſur Breslau. Alors, quelque choſe qui pût arriver, c'eſt-à-dire, quand même les Autrichiens les auraient abandonnés pour remplir quelqu'autre nouvelle deſtination, ils ne pouvaient jamais avoir à faire qu'aux trente ou quarante mille hommes du prince Henri

Henri, & leur fupériorité fur lui rendait leur fuccès prefque certain. Mais dans la fituation actuelle, quand ils devraient être joints à M. le maréchal de Daun, à M. de Laudon, de Lafci, de Beck, enfin à toutes les forces autrichiennes, on ne pourra jamais leur donner de certitude qu'ils n'auront pas à combattre feuls les deux armées, furtout depuis qu'ils ont eu l'exemple de l'armée de Laudon qui n'a pu, dit-on, être fecourue ni par le maréchal de Daun ni par le comte de Lafci, malgré les converfions les plus précifes, & quoiqu'il fût queftion de fecourir des troupes appartenantes à la même fouveraine. Ce n'eft pas affurément que j'approuve à beaucoup près une fi grande circonfpection. Je dis toute la journée ici, que l'inaction du maréchal de Daun dans cette occafion ne peut être attribuée qu'à une impoffibilité locale, qui fe rencontre trop rarement à la guerre, pour qu'on puiffe raifonnablement craindre de fe trouver dans le même cas. Mais je m'apperçois que je ne perfuade point du tout. Quel parti prendre donc, & que faire de cette belle & nombreufe armée, fi le plan de campagne con-

certé ne peut plus avoir lieu, & si les Russes ne veulent plus agir sérieusement dans cette partie? Je n'ose rien proposer, ignorant les intentions de la cour de Vienne. J'ai consulté M. Blonquet, il est dans le même cas.

„ Nous voyons pourtant bien clairement, lui & moi, qu'on perdra du tems fort inutilement à proposer de revenir aux mêmes opérations. Peut-être s'y engageront-ils à certaines conditions, pour ne pas donner un refus qui pourrait leur être reproché dans la suite; mais ils ne manqueront pas de prétextes pour en éluder l'exécution. Voilà ce que les cours éloignées ne peuvent point voir, & ce dont je crois être très-sûr. Cependant si les Russes restent dans l'inaction, malgré toutes les promesses qu'ils auront données du contraire, les deux armées réunies du Roi & du prince Henri seront capables de s'opposer à toutes les entreprises qu'on pourrait former pour le reste de la campagne, &c. „

(52) Le danger était d'autant plus pressant que le général de Ried avait pris entre Meissen & Riesa huit bateaux chargés de

bleds, & toutes les munitions de guerre que l'on avait fait venir de Magdebourg par l'Elbe, & qu'un détachement de Freiberg menaçait d'attaquer les derrières de l'armée prussienne.

(53 & 54) Le Roi était parti sur deux colonnes, & voulait atteindre le passage de Schwarzwasser, & les hauteurs de Pfaffendorf, sans que l'ennemi l'apperçût. Il était descendu à une lieue du Katzbach, & l'armée se reposait un peu. Frédéric, au milieu des grenadiers de Ratenau, était couché auprès d'un feu, enveloppé dans un manteau, & sommeillait un peu. Le major-général de Schenkendorf était occupé à attiser le feu, lorsqu'à deux heures du matin, le major de Hundt accourut, en criant *où est le Roi?* Schenkendorf le lui montre, qui s'était déjà réveillé à ses cris. *Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il*, demanda Frédéric ? *Morbleu! Sire*, dit le major, *l'ennemi est ici; il a déjà repoussé tous mes postes d'observation. Retenez-le le plus que vous pourrez*, lui dit le Roi ; & aussitôt il cria, *mon cheval!* Il monte à cheval, l'armée se forme, & Laudon la trouve en bon ordre.

(55) Marie-Thérèse écrivit au général Laudon : " Quoique le 15 août ait été pour „ moi une journée malheureuse, je rends „ cependant justice à l'exactitude avec la- „ quelle vous vous êtes acquitté de la com- „ mission que l'on vous avait donnée, ainsi „ qu'à votre courage & à votre prudence ; „ & vous pouvez être assuré sur ma parole, „ que je m'en souviendrai pour vous con- „ server mes bonnes grâces. „

Une lettre plus remarquable encore, c'est celle que le Roi de Prusse écrivit au marquis d'Argens ; la voici.

„ Autrefois, mon cher marquis, l'affaire du 15 d'août aurait décidé la campagne, à présent cette action n'est qu'une égratignure. Il faut une grande bataille pour finir notre sort ; nous la donnerons, selon toutes les apparences, bientôt ; & alors on pourra se réjouir, si l'évènement nous est avantageux. Je vous remercie cependant de la part sincère que vous prenez à cet avantage ; il a fallu bien des ruses & bien de l'adresse pour amener les choses à ce point. Ne me parlez pas de dangers ; la dernière action ne m'a

coûté qu'un habit & un cheval ; c'eſt achéter à bon marché la victoire.

„ Je n'ai point votre lettre dont vous me parlez ; nous ſommes comme bloqués pour la correſpondance par les Ruſſes, d'un côté de l'Oder, & de l'autre par les Autrichiens. Il a fallu un petit combat pour faire paſſer le chaſſeur ; j'eſpère qu'il vous aura rendu ma lettre.

„ Jamais je n'ai été de ma vie dans une ſituation plus fâcheuſe que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour me faire ſurmonter toutes les difficultés que je prévois. Je fais ſçavamment mon devoir dans l'occaſion ; mais ſouvenez-vous toujours, mon cher marquis, que je ne diſpoſe pas de la fortune, & que je ſuis obligé d'admettre trop de caſuel dans mes projets, faute d'avoir des moyens d'en former des plus ſolides. Ce ſont des travaux d'Hercule que je dois faire dans un âge où la force m'abandonne, où mes infirmités augmentent & à dire vrai, quand l'eſpérance, ſeule conſolation des malheureux, commence à me manquer. Vous n'êtes pas aſſez au fait des affaires pour vous faire une idée nette de

tous les dangers qui menacent l'état ; je les ſais & les cache, je garde toutes les appréhenſions pour moi, & je ne communique au public que les eſpérances ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réuſſit, alors, mon cher marquis, il ſera tems d'épancher ſa joie ; mais juſques-là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaiſe nouvelle inattendue ne nous abatte trop.

„ Je mène ici la vie d'un chartreux militaire : j'ai beaucoup à penſer à mes affaires, & le reſte du tems, je le donne aux lettres, qui ſont ma conſolation, comme elles feſaient celle du conſul, père de la patrie & de l'éloquence. Je ne ſais ſi je ſurvivrai à cette guerre ; mais je ſuis bien réſolu, au cas que cela m'arrive, de paſſer le reſte de mes jours dans la retraite, au ſein de la philoſophie & de l'amitié.

„ Dès que la correſpondance ſera plus libre, vous me ferez plaiſir de m'écrire plus ſouvent. Je ne ſais où nous aurons nos quartiers d'hiver ; nos maiſons ont péri à Breslau dans le bombardement ; nos ennemis nous envient tout, juſqu'à la lumière du

jour & l'air que nous refpirons. Il faudra pourtant qu'ils nous laiffent une place ; & fi elle eft fûre, je me fais une fête de vous y recevoir.

„ Eh bien ! mon cher marquis, que devient la paix de la France ! Vous voyez que votre nation eft plus aveugle que vous n'avez cru ; ces fous perdent le Canada & Pondichery, pour faire plaifir à la Reine & à la Czarine. Veuille le ciel que le prince Ferdinand les paye bien de leur zèle ! Ce feront les officiers innocents de fes maux, & les foldats, qui en feront les pauvres victimes, & les illuftres coupables n'en fouffriront pas. Voici des affaires qui me furviennent. J'étais en train d'ècrire ; mais je vois qu'il faut finir, & pour ne pas vous ennuyer, & pour ne pas manquer à mon devoir. Adieu, mon cher marquis, je vous embraffe. „

FRÉDÉRIC.

Nous donnons cette lettre telle qu'elle a été imprimée dans les éditions du philofophe de Sansfouci que nous connaiffons ; mais on y a retranché une phrafe que voici. *Je fais un trait du duc de C. que je vous conterai*

quand je vous verrai Jamais procédé plus fou ni plus inconſéquent n'a flétri un miniſtre de France depuis que cette monarchie en a. Nous rapportons cette phraſe, parce qu'elle peint la haine du Roi contre ce miniſtre, & pour faire voir à quoi tient ſouvent le ſort des nations. Car du reſte, des injures dites & écrites dans des circonſtances pareilles par des gens qui ſe haïſſent, ne déshonorent perſonne; mais il faut les rapporter, parce qu'elles peignent les hommes.

Cette lettre fut interceptée en Siléſie par des Coſaques, & portée au quartier-général des Ruſſes. Soltikow la montra au marquis de Montalembert, & celui-ci en envoya une copie au duc. Ce n'était pas le moyen d'appaiſer les eſprits.

Quelque tems après cette bataille, le Roi s'entretenant avec Mitſchel envoyé d'Angleterre, la converſation tomba ſur la Providence, & ſur l'influence qu'elle a ſur les actions des hommes. Comme le Roi n'était pas toujours du ſentiment de l'envoyé, celui-ci lui dit. " Que votre Majeſté n'en doute „ point; la Providence règle tous les évè„ nements de ce monde; & j'ai remarqué

„ que lorfquelle prépare de grandes chofes,
„ elle fe fert de votre Majefté pour les
„ exécuter. „

(56) Le Roi fit frapper deux médailles fur cette action, & en envoya un certain nombre en or & en argent à Werner & Heyden avec des lettres flatteufes. Deux autres officiers reçurent l'ordre pour le mérite ; & Werner eut de plus un canonicat de Minden, qui lui rapporte deux mille écus. Ramler, que les Allemands appellent leur Horace, eft né à Colberg. Il a chanté cette action dans une ode qui eft fort eftimée.

(57) Ce marquis écrit au comte de Choifeuil à Vienne: "Je puis bien vous affurer,
„ monfieur l'ambaffadeur, comme fi j'étais
„ devant Dieu, que fi je ne m'étais pas for-
„ mellement oppofé a la retraite fur Cœp-
„ nick, la fituation de nos affaires ferait
„ toute différente, & j'ai certainement bien
„ lieu de m'applaudir du parti que j'ai pris,
„ de m'attacher à l'avant-garde du comte
„ de Czernifchef dans cette expédition. „
Lettres de Montalembert. Campagne 1760.

(58) A Potfdam, les ouvrages de l'art trouvèrent un protecteur dans Efterhafi,

général autrichien. Il entretint la discipline la plus exacte, & ne permit pas que l'on gâtât la moindre chose. Il n'exigea qu'un portrait du Roi & une de ses flûtes.

Dès que le Roi apprit la prise de Berlin, il écrivit à la chambre des domaines, pour s'informer du dégât qu'avait fait l'ennemi, & quand il en reçut l'état, il promit de réparer le mal aussitôt que la chose serait possible. Il défendit que l'on payât les lettres-de-change que l'on avait faites à l'ennemi, & les déclara nulles & non-acceptables. Bientôt après, il donna 300,000 écus pour être distribués entre les paysans & les bourgeois seulement.

(59) La veille de la bataille le Roi ayant assemblé ses généraux, leur fit le discours suivant:

« Je vous ai assemblés, Messieurs, non „ pour vous demander votre avis; mais pour „ vous dire que j'attaquerai demain le maréchal Daun. Je sais qu'il est dans une bonne „ position; mais en même tems, il est dans „ un cul-de-sac, & si je le bats, toute son „ armée est prise ou noyée dans l'Elbe. Si „ nous sommes battus, nous y périrons tous,

„ & moi le premier. Cette guerre m'ennuie
„ elle doit vous ennuyer auſſi, nous la fini-
„ rons demain. Ziethen, je vous donne
„ l'aile droite de mon armée ; votre objet
„ ſera, en marchant droit ſur Torgau, de
„ couper la retraite des Autrichiens, quand
„ je les aurai battus & chaſſés des hauteurs
„ de Siptitz. „

Voici l'ordre de bataille & de marche, tel que le Roi le donna.

„ Demain, à ſept heures du matin, l'armée marchera ſur ſa gauche ſur quatre colonnes. Tous les chariots & chevaux de bât ſeront renvoyés où ils étaient ce matin. Les dragons de Schorlemmer, tous les houſards & les bataillons-francs, reſteront près de Weidenhagen, & comme il doit ſe trouver un corps ennemi près de Pretſch, le colonel Mœhring y portera toute ſon attention, & ſe poſtera de façon à faire face partout.

„ L'armée attaquera demain l'ennemi. Les généraux auront attention de faire ſerrer leurs colonnes & de ſe ſoutenir mutuellement, ſuivant les circonſtances. Il y aura toujours cent cinquante pas de diſtance d'une ligne à l'autre.

„ Meſſieurs Dieſkau & Mœller, colonels d'artillerie, diſpoſeront leur canon de façon à faciliter les attaques.

„ Auſſitôt qu'on aura forcè les ennemis dans les vignes, les bataillons ſe reformeront, & on fera avancer la groſſe artillerie.

„ Lorſqu'on demandera de la cavalerie, il ne faudra pas faire avancer toute une aile, mais autant ſeulement que le terrain en pourra comporter, pour qu'elle puiſſe agir.

„ Sa Majeſté s'en rapporte pour tout le reſte à la valeur & à l'intelligence de ſes officiers; elle ne doute point que chacun ne faſſe tout ce qui eſt en lui, pour contribuer au ſuccès, & à lui procurer une victoire complette ſur ſes ennemis. „

A cette bataille, Frédéric, qui était toujours à la tête de ſes troupes, fut frappé d'une balle de fuſil. Tous ſes aides-de-camp étaient allés porter des ordres. Le ſeul major comte d'Anhalt, aujourd'hui lieutenant-général en Ruſſie, était auprès de lui. Ce militaire pria envain le Roi de ſe retirer de la bataille, & de faire panſer ſa plaie.

Non, répondit le Roi, *ma vie n'eſt rien; il faut ſonger à remettre l'ordre & à gagner*

la bataille. Cette fermeté courageuſe ranima le ſoldat ; l'ordre fut rétabli & la bataille gagnée.

Pendant cette même bataille, le lieutenant-colonel comte d'Anhalt attaqua vivement l'ennemi avec deux compagnies de grenadiers du régiment des gardes, & deux autres du régiment du prince de Pruſſe. Il fut tué dans cette attaque ; & lorſqu'on annonça au Roi la mort de ce brave officier, il ſe tourna vers ſon frère, qui eſt à préſent au ſervice de Ruſſie & qui était alors ſon aide-de-camp, & lui dit : *Tout va mal aujourd'hui ! Mes amis me quittent : on vient de m'annoncer la mort de votre frère.*

La nuit qui ſuivit cette bataille fut très-froide, & les troupes avaient fait de grands feux. Vers le matin, le Roi paſſa à cheval le long du front de l'armée, de l'aile gauche à la droite. Lorſqu'il fut arrivé vers le régiment des gardes, il deſcendit de cheval, & ſe mit à ſe chauffer, entouré de ſon régiment & de ſes grenadiers, & il attendait ainſi le point du jour, dans le deſſein d'attaquer encore une fois les Autrichiens, s'ils

ne s'étaient pas retirés ; ce que les ténèbres empêchaient encore de diſtinguer. Le Roi s'entretint avec les grenadiers, & loua beaucoup leur courage pendant l'action. Les grenadiers, qui connaiſſaient la bonté & la familiarité du Roi, ſe preſſaient toujours de plus en plus autour de lui. Un d'entre eux, nommé Rebiac, auquel le Roi adreſſait le plus ſouvent la parole, & qui avait ſouvent reçu de l'argent de lui, eut la hardieſſe de lui demander *où il avait donc été pendant la bataille ? Ordinairement*, lui dit-il, *vous nous menez vous-même au plus grand feu. Pour cette fois perſonne ne vous a vu, & cela n'eſt pas bien de nous abandonner ainſi.* Le Roi répondit avec un air de douceur & de bonté, que pendant toute la bataille, il était reſté à l'aile gauche de l'armée, & que cela l'avait empêché de ſe trouver à la tête de ſon régiment. En parlant ainſi, le Roi avait déboutonné ſon ſurtout, à cauſe de la chaleur. Alors les grenadiers remarquèrent qu'il en tombait une balle qu'il avait reçue dans ſes habits. On voyait encore le trou de la balle au ſurtout & à l'habit. Alors l'enthouſiaſme s'empara de

leurs eſprits, & ils s'écrièrent: *Tu es toujours notre vieux Fritze; tu partages tous les dangers avec nous! Nous voulons mourir pour toi! Vive le Roi! vive le Roi!*

Un autre grenadier lui dit: *Fritze, nous donneras-tu de bons quartiers d'hiver cette année? Par tous les diables*, répondit le Roi, *il faut auparavant que nous prenions Dreſde... Mais quand nous aurons pris cette ville, j'aurai ſoin de vous, & vous ſerez contents.* En effet, le régiment des gardes fut en quartier d'hiver à Leipzig.

Pendant que le Roi cauſait ainſi avec ſes grenadiers, & qu'ils ſe preſſaient autour de lui, ils fumaient, & lui feſaient paſſer par le nez un nuage épais des vapeurs du plus mauvais tabac, quelqu'un d'eux dit aux autres: *Retirez-vous donc. Non*, dit le Roi, *j'aime ſentir la fumée du tabac.* Il eſt certain cependant, que Frédéric ne pouvait ſouffrir l'odeur d'une pipe.

(60) *Prenez une botte de paille avec vous, aujourd'hui*, dit le Roi en parcourant à ſon ordinaire les retranchements, *afin que je ne ſois pas obligé de coucher par terre, comme la*

nuit dernière. (Journal d'un grenadier, du camp de Bunzelwitz).

(61) Lorſqu'il apprit la nouvelle de la priſe de Schweidnitz, on remarqua en lui un mouvement de colère contre le général Zaſtrow; mais bientôt il ſe fit violence, & dit ſouriant : *C'eſt une mauvaiſe affaire; il faut tâcher de réparer cela.* Il paraît que le général, dans ſon rapport, voulut ſe vanter d'une vigoureuſe réſiſtance, car Frédéric lui répondit: "Vous m'écrivez comme François „ I. écrivit à ſa mère, après la bataille de „ Pavie: *Tout eſt perdu fors l'honneur.* Ce- „ pendant je ne ſaurais bien comprendre „ encore comment la choſe s'eſt paſſée, & je „ ſuſpens mon jugement. Cette affaire eſt „ bien extraordinaire! „

Le général perdit ſon régiment. Il pria inſtamment le Roi de faire examiner ſa conduite par un conſeil de guerre; mais le Roi refuſa toujours, en diſant: *Je ne vous accuſe d'aucun crime; mais après un tel malheur, il ſerait imprudent & dangereux de vous confier un poſte ou des ordres.*

(62) Les préſents que le Roi avait deſtinés pour ces princes, étaient conſidérables; mais

la

la paix qui se fit quelque tems après fit qu'on ne les envoya pas tous. On les ramena a Berlin, & on les exposa à la curiosité du public.

Dans ces circonstances, le Roi joua dans son camp une espèce de comédie. Il voulait faire croire à ses soldats que le Turc allait le soutenir, afin de ranimer leur courage. Pour cet effet, il fit habiller à la turque un certain nombre de ses gens, & les fit passer en pompe par tout le camp, comme si c'eût été une ambassade qu'il recevait du grand-Seigneur.

(63) Le baron se voyant arrêté, pria l'officier de le laisser passer dans une chambre voisine, pour prendre quelques hardes dont il avait besoin; l'officier le lui permit; mais il attendit inutilement son retour. Il avait sauté par la fenêtre avec le prêtre qui se trouvait alors chez lui, & tous deux s'étaient sauvés.

Le baron de Warkotsch était Luthérien, le chasseur, qui se nommait Kappel, était Catholique. Pour le prêtre, il était de la religion de Jaques Clément, de Jean Châtel, de Ravaillac, de Damiens, &c. Cependant

il n'eut point de goût pour le martyre. Le père de ce prêtre, qui était un honnête bourgeois de Neiſſe, dit à la juſtice dans ſes interrogatoires : " Nous nous ſommes „ ſaignés pour lui donner une bonne édu- „ cation ; mais depuis qu'il a été prêtre, il „ a tellement changé, qu'il nous a toujours „ mépriſé, ſa mère & moi ; & quand il ve- „ nait à Neiſſe, il ne daignait pas ſeulement „ manger avec nous.

On a remarqué, que dans la grande ſalle du château du baron, il y avait depuis longtems écrit ſur la cheminée en lettres d'or : UT CUM IGNE, SIC CUM REGIBUS.

(64) Lorſque l'officier rendit compte au Roi du mauvais ſuccès de ſa commiſſion, il lui dit froidement : *Retournez à votre corps, vous êtes un mal-adroit ; je ne vous employerai plus en pareille occaſion.*

(65) Parmi ces priſonniers étaient 100 jeunes gentilshommes, que le général Tottleben avait emmenés l'année précédente de la maiſon des cadets de Berlin. Lorſque Tottleben alla dans cette maiſon, il ne voulait emmener que les plus grands ; mais les plus jeunes, qui n'avaient que 12 à 14

ans, trouvèrent de la honte à ne pas être regardés comme des soldats, & ils suivirent tous leurs camarades, la plupart secrettement.

(66) En 1688, Pierre I. chassa du trône Ivan son frère ainé, avec le secours des Streliz, & gouverna seul l'empire. En 1727, Catherine son épouse désigna pour son successeur le jeune duc Ulric de Holstein. Le testament n'eut aucun effet, & Anne, nièce de Pierre I, fut placée sur le trône. En 1740, Anne destina la couronne au jeune prince Ivan, fils d'Antoine-Ulric de Wolfenbuttel & de sa nièce Anne, & nomma le duc de Biron régent de l'empire, jusqu'à ce que le jeune prince eût atteint l'âge de 17 ans. Biron fut rejetté, & la Régence fut donnée à Anne, mère d'Ivan. Mais dans la même année, Elisabeth Petrowna, la plus jeune des filles de Pierre I, se plaça sur le trône avec le secours d'un parti, & envoya le jeune Ivan en Sibérie avec ses parents. Elle avait désigné pour son successeur Pierre III, duc de Holstein, qui, après un règne de 6 mois, fut obligé le 9 juillet 1762, de céder le trône à Catherine son épouse.

(67) Les lettres de Roi de Prusse que l'on trouva parmi les papiers de Pierre III, prouvèrent que Frédéric lui avait souvent recommandé la modération.

(68) Les Evêques, les Popes & les moines possèdent en Russie près d'un million de paysans; car dans ce pays, on compte les biens par paysans, comme ailleurs par arpents de terre; & un Russe met cent paysans sur une carte, comme un Français cent louis, ou un Anglais cent guinées. Les terres que possède le clergé sont estimées 2 millions de roubles. Selon le plan de Pierre III; l'état devait administrer ces biens; & il voulait donner 5000 roubles de pension aux Evêques & 150 aux popes.

(69) La cargaison de l'*Hermione*, qui fut rapportée par la frégatte anglaise l'*active*; était de 10 millions d'écus. Dans l'expédition des Philippines, Parther prit un vaisseau espagnol, où il trouva 15 millions de piastres. Les prises de la Havane montent à 14 millions d'écus, &c.

(70) Heureusement que Schlabrendorf; ministre d'état en Silésie, avait forcé les habitants au commencement de la guerre à

cultiver les pommes-de-terre. Ce fut alors une grande reſſource pour la province; c'était preſque l'unique nourriture des ſoldats & des habitants.

(71) Lorſqu'il fut queſtion de conclure la paix de Weſtphalie, qui termina la guerre de trente ans, on fut quatre ans à préparer le cérémonial, & il fallut preſqu'autant de tems pour l'exécution des articles.

(72) Voici un extrait du traité de paix.

ARTICLE I.

Il y aura paix & amitié ſincère &c. entre S. M. l'Impératrice-Reine d'une part & le Roi de Pruſſe de l'autre, &c.

ART. II.

Toutes les hoſtilités, pertes, dommages &c. faits de part & d'autre dans la guerre précédente, ſeront oubliés, & on n'en prétendra aucun dédommagement, ſous quelque nom ou prétexte que ce puiſſe être. On rendra aux poſſeſſeurs les biens qu'on leur a confiſqués ou pris pendant la guerre, de manière qu'ils en ſeront remis en poſſeſſion comme avant la naiſſance des troubles

ART. III.

S. M. l'Impératrice-Reine renonce pour elle & fes fucceffeurs à toutes prétentions qu'elle a ou pourrait faire fur les états & pays de S. M. le Roi de Pruffe, & nommément fur ceux qui lui avaient été cédés par les articles préliminaires de la paix de Breflau, & par le traité de Berlin. S. M. le Roi de Pruffe renonce pareillement pour lui & fes fucceffeurs à toutes demandes ou prétentions fur les états de S. M. l'Impér. Reine.

ART. IV.

Les hoftilités cefferont de part & d'autre à compter du jour de la fignature du traité.

ART. V.

21 jours après l'échange des ratifications, l'Impératrice-Reine aura retiré fes troupes des terres de l'Allemagne, qui ne font pas fous fa domination, & videra de même le comté de Glatz & en général tous les états, pays, places & forterefles appartenant au Roi de Pruffe, qu'elle a pris ou occupés pendant la dernière guerre en Siléfie ou ailleurs, par elle ou fes alliés. Les forterefles

de Glatz, Wéſel & Gueldre ſeront remiſes au Roi dans le même état qu'avant la guerre.

Le Roi de Pruſſe, dans le même eſpace de tems, retirera ſes troupes de tous les pays de l'Allemagne qui ne ſont pas de ſa domination, & rendra tous les états, pays, villes, places & fortereſſes, qu'il peut avoir pris ou occupés, appartenant au Roi de Pologne & électeur de Saxe, &c.

ART. VI.

Les contributions ceſſeront du moment de la ſignature du traité, & ce qui aurait été exigé depuis cette époque ſera fidèlement rendu. On rendra de même la liberté aux ôtages.

ART. VII.

Les priſonniers de guerre ſeront rendus ſans rançon.

ART. VIII.

On rendra la liberté aux ſujets de l'une ou l'autre des parties contractantes, qui auraient été forcés de paſſer au ſervice de l'autre.

ART. IX.

L'Impératrice - Reine rendra au Roi de Pruſſe tous les papiers, porte - feuilles, titres, documens & archives qu'on aura trouvés dans les pays, villes & places de S. M. pruſſienne.

ART. X.

Les habitants de la ville & comté de Glatz, qui voudront quitter ledit pays pour aller s'établir ailleurs, ſeront libres de le faire, ſans être obligés de payer aucun droit pour cela.

ART. XI.

Le Roi de Pruſſe confirmera la nomination de tous les bénéfices eccléſiaſtiques faits par l'Impératrice - Reine pendant la guerre dans les duchés de Clèves & de Gueldre.

ART. XII.

Les articles préliminaires ſignés à Breslau le 11 juin 1745, & le traité définitif ſigné à Berlin le 28 juillet de la même année, le traité de limites de 1742, & la paix ſignée à Dreſde le 25 décembre 1745, ſeront

renouvellés & confirmés, en tant qu'ils ne dérogent point au préfent traité.

ART. XIII.

Les deux puiffances contractantes favoriferont le commerce entre leurs fujets mutuels, & feront dreffer un traité de commerce le plutôt qu'elles pourront.

ART. XIV.

Le Roi de Pruffe laiffera la religion catholique en Siléfie fur le pied où elle était lors de la fignature des préliminaires de Breslau & du traité définitif de Berlin; & les habitants de cette province feront confervés dans les poffeffions, libertés & privilèges qui leur appartiennent; fauf cependant la liberté de confcience de la religion proteftante ou les droits du fouverain.

ART. XV.

Les deux parties contractantes renouvellent l'obligation qu'elles ont prife dans le neuvième article, & dans l'article féparé du traité de Berlin, de payer les dettes hypothéquées fur la Siléfie, ainfi qu'elles en font convenues.

ART. XVI.

Les deux parties contractantes se garantissent leurs états ; savoir, l'Impératrice-Reine tous les états du Roi de Prusse sans exception, & le Roi de Prusse les états que l'Impératrice-Reine possède en Allemagne.

ART. XVII.

Le Roi de Pologne, électeur de Saxe, est compris dans la présente paix.

ART. XVIII.

Tout l'empire est compris dans la stipulation des articles 2, 4, 5, 6 & 7. La paix de Westphalie & toutes les constitutions de l'empire sont aussi confirmées par le présent traité.

ART. XIX.

Les parties contractantes entendent comprendre dans le présent traité leurs amis & alliés, & se réservent de leur en faire part dans un acte particulier, qui aura la même force que s'il était compris mot à mot dans le présent traité, & qui sera ratifié également par les deux parties contractantes.

ART. XX.

L'échange des ratifications du présent traité se fera dans l'espace de 15 jours, ou plutôt s'il est possible.

Fait au château d'Hubertsbourg le 15 févr. 1763.

Le ministre de Herzberg conte qu'ayant vu le Roi quelque tems après, Frédéric lui dit: *Vous avez fait la paix comme j'ai fait la guerre.* Il y a des gens qui trouvent là une bonne plaisanterie.

(73) Lorsqu'on présenta cet ambassadeur au Roi, il saisit Frédéric par le bras, lui fit faire une pirouette, & lui appliqua un baiser sur l'épaule, à la manière de son pays. Les dames de Berlin firent galamment les honneurs de la Prusse, & le Turc n'eut pas lieu de regretter son serrail.

L'ambassadeur assista aussi à une assemblée de l'académie des sciences, le sécrétaire perpétuel, Formey, lui fit un discours où il ne comprit rien, & où les autres assistants ne comprirent guère davantage. Après cela, on montra à l'assemblée une machine de nouvelle invention. Comme tout le monde se pressait

autour de la table pour voir cette machine, & que le Turc n'était pas à ſon aiſe, il repouſſe ceux qui ſont derrière lui, prend un élan, & ſaute ſur la table, où il s'aſſied à l'orientale, auprès de la machine, pour l'examiner à ſon aiſe. Le ſécrétaire perpétuel, dont l'auteur tient cette anecdote, eut toute la peine du monde de s'empêcher de rire ; & les ſpectateurs oublièrent la machine pour regarder le Turc.

AUTRES ANECDOTES

ET

PARTICULARITÉS

relatives à cette période.

En 1758, le Roi fesant le siège d'Olmutz, l'ennemi enleva près de Domstædtel un transport de munitions & de vivres. Lorsque Frédéric apprit cette triste nouvelle, il fit assembler dans son quartier-général de Schmirsitz tous les généraux & commandants des bataillons & escadrons, & leur parla ainsi:

Messieurs,

„ L'ennemi a trouvé occasion de ruiner un transport qui nous venait de Silésie. Cet accident fatal me force de lever le siège d'Olmutz. Mais messieurs les officiers ne doivent pas penser pour cela que tout soit perdu. Point du tout; ils doivent se persuader au contraire, que tout sera réparé de manière à en imposer à l'ennemi. Il faut donc que les officiers inspirent de la confiance au soldat, & qu'ils ne souffrent pas qu'il murmure. J'espère que les officiers eux-

mêmes ne témoigneront point de mécontentement ; & fi j'appercevais quelque chofe de femblable, je punirais févèrement celui qui s'en ferait rendu coupable. Je vais marcher, & partout où je rencontrerai l'ennemi, je le battrai, de quelque manière qu'il foit pofté, & quelques batteries qu'il ait pour fa défenfe. Cependant (ici le Roi fe frotta le front avec fa canne) je ne l'attaquerai jamais imprudemment & fans y avoir mûrement réfléchi. Mais je fuis perfuadé que, s'il fe rencontre une bonne occafion, tous les officiers & les foldats feront leur devoir, comme ils l'ont fait jufqu'à préfent. „

Après ce difcours, le Roi quitta fes officiers d'un air de bonté & d'affection qui lui gagna tous les cœurs.

Lorfque le Roi fut de retour de la guerre, il fe rendit auffitôt à Charlottenbourg, château fitué fur le bord de la Sprée à une lieue de Berlin, & fit appeller auffitôt Benda fon maître de chapelle. Il lui ordonna de faire raccommoder dans l'efpace de quatre jours, l'orgue de la chapelle du château, que les ennemis avaient caffé. Mais le facteur

trouva tout ſi gâté, qu'il déclara qu'il était impoſſible de le raccommoder en ſi peu de tems. Benda rendit compte au Roi de ce qu'avait dit le facteur. Cela ne fait rien, lui répondit Frédéric ; laiſſez l'orgue tel qu'il eſt ; cela n'empêchera pas qu'on ne chante le *Te Deum* dans la chapelle. Frédéric fixe une heure pour cette cérémonie, & tous les muſiciens ſe rendent à la chapelle, croyant que toute la cour allait former un auditoire des plus brillants. Tout était prêt, lorſque le Roi entre dans la chapelle ſeul & ſans aucune ſuite. Il s'aſſied, fait ſigne de commencer, & l'on commence. Lorſque les voix commencèrent *Te Deum laudamus*, Frédéric cacha ſon viſage dans ſes deux mains, pour laiſſer un libre cours aux larmes qui coulaient de ſes yeux ; ce ſpectacle attendrit tellement la plupart des muſiciens, que les larmes leur coulèrent des yeux, & qu'ils pouvaient à peine lire leur muſique.

Correſpondance entre le Roi Frédéric II. & le Prince royal de Pruſſe Auguſte-Guillaume, père du Roi Frédéric-Guillaume II, actuellement régnant.

Lettre première du Prince royal de Pruſſe au Roi.

Au camp de Buntzlau le 1 juillet 1757.

Mon cher frère,

„ Je ſuis arrivé cet après-midi dans ce camp-ci avec tous les chariots. Les houſards ennemis nous ont attaqués; mais nous n'avons pas fait la moindre perte. Il eſt de mon devoir de vous parler franchement de l'état où nous ſommes. Soyez ſûr que j'ai parlé aux généraux avant que d'écrire cette lettre. Il n'y a ni farine ni pain pour l'armée à Bunzlau. Notre camp a été auſſi bien établi qu'il a été poſſible, parce qu'il s'agit de ſoutenir la ville. Le camp n'eſt que trop fort par ſon front: mais ſi l'armée ennemie venait à paſſer l'Elbe, près de Brandeis, comme il paraît par les nouvelles que nous en avons, nous ſommes coupés de Leutmeritz. Nous ſommes

fommes maintenant environnés des troupes légères de l'ennemi, fi bien qu'il n'y a aucune efpèce de vivres dans le camp. Il femble avoir pour but de nous forcer par la faim; car la fortie du camp fera plus difficile à la vue de l'armée ennemie. De plus, nous manquons d'eau; car l'aile droite, pour n'être pas coupée par trois gorges, a du être poftée comme elle l'eft maintenant, ce qui l'éloigne de l'Ifer.

„ Les régiments ont fait tranfporter leurs bleffés à Zittau. La plupart des régiments n'ont pas leurs chariots avec eux; ainfi je crois qu'il fera difficile d'envoyer jufqu'à la moitié du chemin de Leutmeritz autant de chariots qu'il en faut pour aller prendre du pain.

„ Je vais vous propofer, mon cher frère, ce que je crois devoir faire pour la fûreté de l'armée: je vous déclare que ce confeil ne vient pas de moi feul, mais des généraux qui ont plus d'expérience que moi. Nous croyons que fi nous allions occuper le camp de Neufchlofs, nous pourrions commodément vous joindre d'ici comme auparavant. Nous couvrons par-là la Luface, & felon

les circonftances, nous pourrions plus aifément paffer en Siléfie. Le convoi du général Brandeis peut nous joindre fans peine; il y aurait plus de vivres au camp, & les foldats feraient contents, ce qui eft la principale chofe dans l'état préfent. Voilà la véritable fituation où nous fommes.

„ Nous avons vu un corps confidérable de troupes légères qui campent près de Strenitz, pas loin de notre camp. Nous fommes féparés par un creux. Les déferteurs qui viennent d'arriver affurent que le prince Charles paffera aujourd'hui l'Elbe avec fon armée, pour nous attaquer ou venir camper auprès de nous. Si cette nouvelle eft véritable, & que je demeure dans ce camp, que je ne fuis pas fûr de foutenir avec honneur, en cas que je fois attaqué, je m'acquitterai de ce que je dois à vous, à l'armée & à l'état.

„ Je dis donc, qu'en cette circonftance je marche fans attendre vos ordres; mais en cas que l'ennemi ne paffe pas l'Elbe, j'attends une réponfe à laquelle je me foumets, comme je le dois. &c. „

Lettre deuxième du Prince royal au Roi.

Au camp de Buntzlau le 2 juillet 1757.

Mon cher frère,

„ Vous aurez vu par ma dernière lettre les avis que nous ont apportés un houſard ennemi & une femme de Brandeis. ils me paraiſſent conformes à la vérité. Nous nous donnons toutes les peines du monde pour avoir des nouvelles de l'ennemi. L'un de nos trompettes revenu de l'armée de Daun a apporté une lettre datée du camp de Liſſau ; ainſi il eſt vraiſemblable que l'armée du prince Charles eſt en-deça, & celle du maréchal Daun au-delà de l'Iſer. Tout le corps de Nadaſti eſt campé près de Stranow & de Sobinka. Ce camp eſt ſéparé du nôtre par un chemin creux aſſez large. Le général Winterfeld s'eſt engagé à marcher avec quatre bataillons à Lobe , pour avoir des nouvelles plus certaines de l'ennemi. Si les choſes ne changent pas, le prince Maurice marchera demain avec ſon régiment, le bataillon des grenadiers de Fink, les régiments de Brunſwic, de Stechau & cent houſards

qui, ſuivant vos ordres, doivent venir prendre le pain à Pleiswedel. Nous manquons de toute eſpèce de vivres; cette miſère fait murmurer le ſoldat. &c. „

Lettre troiſième du Prince royal de Pruſſe au Roi.

Au camp de Buntzlau le ſoir du 2 juillet 1757.

Mon cher frère,

„ Le prince Maurice vous fera un rapport exact de l'état & de l'impoſſibilité où nous ſommes de ſoutenir le camp de Buntzlau. Le manque d'eau, de fourages & de vivres en eſt la principale cauſe. Ajoutez-y les avis qui nous viennent de tous côtés, que le prince Charles a paſſé l'Elbe près de Brandeis, que Daun campe à Liſſau, & le corps de Nadaſti à Stranow, par où ils nous coupent les vivres & la communication avec Leutmeritz. Je me vois donc contraint d'occuper un camp auſſi ſûr & mieux ſitué que celui-ci; je veux dire celui de Neuſchloſs. J'attends à tout moment le rapport du général Winterfeld, qui eſt allé avec quelques bataillons reconnaître l'ennemi;

dès que je l'aurai, je ferai la diſpoſition de la marche. N'ayant point reçu de lettres de Leutmeritz depuis quelques jours, je crains que les chaſſeurs n'aient été enlevés. Vous pouvez être aſſuré, mon cher frère, qu'on ne négligera rien de ce qui eſt conforme à votre volonté & convenable à l'armée. &c. „

Réponſe du Roi à cette Lettre.

A Leutmeritz le 3 juillet.

“ Marchez à Hirſchberg. „

Réponſe du Prince royal à ce Billet.

Au camp de Neuſchloſs le 4 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Le houſard eſt heureuſement arrivé avec le billet. J'avais établi mon camp près de Hirſchberg, parce que je n'ai pu atteindre Neuſchloſs. La quantité d'équipages a fort retardé la marche. Malgré cela, nous n'avons pas perdu un chariot, & l'arrière-garde ne trouve à dire qu'un homme du bataillon de le Noble. J'ai pris ce camp, qui n'eſt qu'à un petit mille de Hirſchberg, parce que, dans l'état préſent, il eſt fort commode pour

l'armée qui peut s'y délaſſer, & que nous y avons quelques vivres. J'enverrai demain un ingénieur à Leypa, pour reconnaître la ville; & la grandeur de la garniſon ſera conformée à ſon rapport. Quand nous aurons mis garniſon dans cette ville, nous manquerons moins de vivres, & nous gagnons d'autant plus de terrain pour fourager.

„ J'ai fait aujourd'hui ſavoir au général Brandeis de hâter ſa marche. Le général Rebentiſch peut renforcer ſon eſcorte à Zittau, où le prince Maurice l'a détaché. Le bataillon de Plock demeure à Gœrlitz auprès des bleſſés, & le général Rebentiſch joindra le général Brandeis avec les bataillons de Kallkreut & cinq eſcadrons de Werner. Le colonel qui eſt à Zittau retient un bataillon de pionniers, & le régiment de Kurſel pour couvrir le magaſin.

„ Tous ces environs ſont occupés par des petites troupes de houſards & de pandoures; nous n'avons pas le moindre avis de l'armée de Daun; un trompette nous a apporté une lettre encore datée de Liſſau.

„ Je ferai reconnaître les chemins qui mènent d'ici à Leutmeritz, à Zittau & par

Aicha, à Hirſchberg en Siléſie, afin d'être prêt à tout évènement. Le prince Maurice m'a écrit, que le général Bulau eſt arrivé avec le pain à Pieiſwedel, & que le général Meinecke nous l'apportera aujourd'hui. Les brigandages & les déſordres des goujats & des femmes ſont tellement multipliés, qu'il ſera fort néceſſaire de faire un exemple ; c'eſt pourquoi je vous prie de me dicter ma conduite dans cette occaſion. Je ſuis, &c. „

Réponſe du Roi aux premières Lettres du Prince de Pruſſe.

A Leutmeritz le 3 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Vous ne pouvez plus vous retirer en Siléſie. Il ne vous reſte donc d'autre retraite que la Luſace. Il faut fourager tous les quartiers, & ruiner tout ce que vous ne pourrez conſommer, pour rendre les ſubſiſtances difficiles à l'ennemi. Dès que vous aurez établi le camp à Hirſchberg, la communication avec Leutmeritz ne donnera plus de peine. Il faut faire notre poſſible, pour nous ſou-

tenir jusqu'au 15 août; & comme Zittau est un poste de peu d'importance, je vous laisse le choix d'établir votre camp à Reichenberg, à Krottau ou à Gabel. En cas que l'ennemi s'avise de se tourner vers la Lusace, il faut vous camper avec beaucoup de circonspection, le laisser passer, le suivre alors & lui couper les vivres; par-là il sera contraint de venir vous attaquer dans un terrain que vous pouvez choisir, en consultant le prince de Bevern, & plusieurs autres capitaines qui connaissent ces environs-là. Si l'ennemi va avec toutes ses troupes à Landshout, il faut que vous marchiez à Greifenberg, pour lui couper les vivres. Winterfeld, & surtout le major Cimbers, à qui ces lieux-là sont connus, peuvent disposer votre marche, & choisir votre camp. Ne précipitez rien sur des avis incertains, & ne prenez point de résolution avant d'être sûr des vues de l'ennemi. Faites courir le bruit dans l'armée que vous avez un grand dessein, & que l'affaire aura dans peu une toute autre issue. Je suis, &c. „

Réponse du Roi à la quatrième Lettre du Prince royal de Prusse.

A Leutmeritz le 5 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Je suis bien satisfait du camp que vous avez établi à Neufchlofs, & vous l'avez posé comme il le faut pour l'état présent. Ayant appris que l'ennemi a des vues sur Teschen, il faut être sur vos gardes, & empêcher qu'un corps ennemi ne s'établisse entre votre camp & l'Elbe. Car supposé qu'un corps ennemi vînt camper dans ces quartiers, il faut que vous détachiez aussitôt un corps vers Budissin, ce qui obligera l'ennemi à se désister de son dessein. En cas que toutes les forces ennemies se portent sur Leutmeritz, ce qui nous obligerait à nous joindre, j'ai choisi un camp très-fort entre Ploschkowitz & Zaorzan; mais cette réunion ne doit se faire qu'à toute extrémité.

„ J'ai reçu la nouvelle que l'armée du prince Charles à marché à Wittendorf; mais je n'en crois rien. Si vous avez quelque chose à me faire tenir, il faut prendre pour cela un housard qui sache la langue

hongraife, & l'habiller en Autrichien; fous ce déguifement, il paffera fûrement par les poftes; & fi on venait à le découvrir, peu importe, parce que la lettre eft en chiffres; mais vous pouvez l'affurer, que lorfqu'il arrivera, il aura fix ducats. J'ai donné ordre aux commandants des fortereffes de Schweidnitz, de Neiffe, de Glatz & de Cofel, & au colonel Kreutz, de vous faire les rapports de tout ce qu'ils fauront des mouvements de l'ennemi, & des lieux où il a établi fes magafins; par où l'on pourra juger quelles font fes vues. Au refte, fi le brigandage & le défordre des femmes & des goujats continuent, il fera bon de faire un exemple, & de faire pendre quelques-uns de cette canaille. Je fuis, &c. „

Réponfe du Prince de Pruffe à la première Lettre du Roi.

Au camp de Neufchlofs le 6 juillet.

Au matin.

MON CHER FRÈRE,

„ Depuis la nuit du 30 juin, je n'ai point reçu de vos nouvelles; je crains qu'il ne

foit difficile d'entretenir la communication avec la ville de Leutmeritz, à moins qu'on ne mette garnifon dans les villes d'Aufche & de Drum; mais les lieux n'étant pas tenables, au cas que l'ennemi les attaque en force, je ne voudrais pas le confeiller.

„ Vous voulez que nous faffions notre poffible pour nous foutenir en Bohème jufqu'au 14 août; le manque de vivres & de fourages rendra ce deffein bien difficile. Tout ce que je crois fefable, c'eft d'attendre vos ordres avant de faire le moindre mouvement; & fi, felon l'occafion, il faut prendre un parti fur le champ, vous pouvez être fûr que je confulterai les généraux les plus expérimentés & ceux qui connaiffent le pays, & que fur-tout on ne réfoudra rien à l'étourdie. J'ai reçu un billet du général Brandeis, qui eft arrivé le 2 à Zittau, & je lui ai écrit de fe mettre en marche avec 700 chariots & l'argent. Comme il doit paffer près de Gabel, j'ai détaché le major Billerbeeck avec un bataillon de grenadiers, pour lui en faciliter le paffage. Le major vient de me mander que l'ennemi l'a prévenu, & qu'il s'eft arrêté avec le bataillon à Leipa. Un homme venu

comme député de Reichſtadt, pour s'excuſer auprès du commiſſariat de ce que la ville n'a pas livré les proviſions impoſées, parce que les Autrichiens occupent tous les chemins, m'a dit qu'il avait vu des dragons & des cuiraſſiers, & qu'il avait ouï dire que le corps de Nadaſti avait paſſé l'Iſer à Munchengrætz, pour marcher à Zittau, & que l'avant-garde de ce corps était près de Nimes. Ces avis ne nous ont pas peu troublés à l'égard de la marche du général Brandeis; pour en être ſûrs, nous enverrons aujourd'hui deux patrouilles fortes, l'une vers Gabel, & l'autre vers Nimes, pour reconnaître les forces de l'ennemi: & comme nous ne pouvons nous paſſer de la communication avec Zittau, la force du détachement qui doit s'emparer de Gabel, ſera proportionnée au rapport que les patrouilles feront. Le général Brandeis eſt informé de tout, & a ordre de ne marcher que quand on le lui mandera. Le régiment de Brand eſt entré aujourd'hui à Leypa, où la boulangerie s'établira.

„ Le général Goltze a écrit au général Retzau touchant la paix; il demande un

nouveau transport de farine. Notre infanterie est forte de 21,135 hommes, & la cavalerie de 6037 chevaux, les housards compris. J'ai l'honneur d'être, &c. „

Lettre du Prince de Prusse au Roi.

Au camp de Neuschloss le 6 juillet.

Après midi.

MON CHER FRÈRE,

„ Nous tenons les avis suivants de trois différents espions, que le général Werner a envoyés épier les actions de l'ennemi. Le corps de Nadasti doit marcher sur trois colonnes; la première est composée de housards, de pandoures, de cavalerie & d'infanterie régulière, qui arrivèrent hier à Nimes. Ils ont pour but de nous couper la communication avec Zittau. La seconde colonne est à Hirschberg, & consiste dans les trois régiments de cavalerie de Saxe, en quatre régiments de housards & mille pandoures. Le reste du corps de Nadasti est maintenant entre Dauba & Perstein. L'armée de Daun doit avoir passé l'Iser avant-hier près de Benatek, & faire

aujourd'hui une marche en-avant. On dit hautement dans l'armée ennemie, qu'elle a en vue de nous couper de Zittau & de notre magafin. Tous ces avis, confirmés par nos patrouilles, m'ont porté à fuivre le confeil du général Winterfeld, & à établir le camp à Leypa, où le général Brandeis, paffant par Georgenthal, pourra nous joindre. Après cette jonction, nous fommes en état de détacher un grand corps vers Gabel. La communication avec Leutmeritz n'en fera pas plus difficile que de ce camp-ci. La principale raifon qui m'a porté à faire cette marche, eft la communication avec Zittau, & la jonction du général Brandeis, avec les provifions & la caiffe militaire, deux chofes qui courent rifque d'être perdues, fi elles ne font efficacement couvertes.

„ Le général Winterfeld marchera demain à Georgenthal, avec cinq bataillons & un régiment de dragons & de houfards, pour nettoyer le chemin de Zittau. Je n'ai pas encore reçu le rapport du major Belling qui patrouille vers Gabel. Je fuis, &c. „

Réponse du Roi à la Lettre précédente.

A Leutmeritz le 7 juillet

MON CHER FRÈRE,

„ J'ai reçu vos deux lettres du 6, fur le même fujet. J'agrée, pour ce coup, la marche que vous avez faite avec l'armée; mais j'efpère que dès à préfent vous ne reculerez plus, afin que vous ne vous trouviez pas au milieu de la Saxe fans y penfer. Il me femble que le pofte de Neufchlofs était affez fort, & vous n'aviez qu'à détacher deux grands corps qui euffent pu aller au-devant du général Brandeis, pour lui faciliter le paffage. J'ai maintenant lieu de craindre qu'il ne foit attaqué avant que de vous joindre, parce que les houfards m'ont rapporté qu'ils avaient entendu tirer dans les environs de Gabel, ce qui ne faurait être autre chofe. Le corps de houfards qui a été détaché contre vous, ne faurait être auffi grand qu'on le fait, parce que l'ennemi en a détaché deux régiments pour aller à la ville de Nuremberg. Un régiment campe dans ces environs, & trois bataillons font encore avec l'armée. Quand vous aurez la farine &

l'argent, je vous prie au nom de Dieu, de ne plus marcher à reculons, car je vous prédis qu'il n'y a point de fourage en Saxe; ainsi en vous retirant vous manquerez de tout, & par conséquent tout sera perdu. Nous avons reçu ce soir par un trompette des lettres du maréchal de Daun; elles viennent de Kosmonos. J'espère que vous aurez reçu celle que je vous ai fait tenir ce matin par un housard. Je suis, &c. „

Lettre du Prince de Prusse au Roi.

Au camp de Leypa la nuit du 7 au 8 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Nous sommes entrés aujourd'hui dans le camp de Leypa, qui est bien fort, & qui assurera la marche du général Brandeis. Nous campons maintenant à trois milles de Teschen: je ferai au plutôt reconnaître les chemins de Budissin & de Leutmeritz. J'ai reçu aujourd'hui avis des majors de Belling & de Billerbeck. Ils sont heureusement arrivés à Gabel, & ont mis garnison dans la ville. Ils n'ont point vu de pandoures pendant leur marche; cinq cents housards ont escarmouché

avec

avec les nôtres, nous n'avons perdu qu'un cheval.

„ Le général Winterfeld doit arriver ce ſoir à Georgenthal ; il m'a fait dire qu'il eſpérait que le chemin de Zittau ferait aſſuré demain, & qu'il avait mandé au général Brandeis de ſe mettre en marche. Dans ce moment, un de nos trompettes revient. Il a été juſqu'au village de Walker, voiſin de Hirſchberg, où il a trouvé un major avec un détachement du régiment d'Odonell. Il a vu des houſards dans tous les villages par où il a paſſé, mais point de pandoures. Il n'a point apporté de lettres, parce qu'il a dit que j'en aurais demain par un trompette ennemi. Il eſt difficile de deviner les vues des ennemis ; car la quantité de troupes légères empêche d'en rien ſavoir, & l'on ne peut faire état ſur les avis des paſſants. L'armée de Daun doit camper près de Buntzlau; cela eſt vraiſemblable; & le corps de Nadaſti près de Hirſchberg ; un autre corps, à ce qu'on dit, s'eſt mis en marche vers Weiſſwaſſer, & doit paſſer du côté de Zittau. Ce deſſein ſera bien anéanti par nos meſures.

„ Je n'ai pas la moindre nouvelle de l'armée du prince Charles. Un des grands inconvénients que j'éprouve, c'eſt que pour faire une marche, il faut que je le ſache 36 heures auparavant, afin que je faſſe prendre le devant aux bagages, en quoi j'abonde. Je les ai fait examiner par un officier de l'état-major, pour me défaire du ſuperflu. Cependant il faut garder ce dont les régiments ne ſauraient ſe paſſer. Les avis que peuvent me donner les gouverneurs des forteresſes de Siléſie, me feront bien connaître les projets de l'ennemi; mais en cas qu'il ait des deſſeins ſur cette province, & ſurtout ſur le magaſin de Schweidnitz, je vous tromperais, ſi je vous diſais qu'en l'état où je ſuis, je pourrais contribuer à l'empêcher ſelon vos ordres. Je fis hier partir un houſard déguiſé avec une lettre; je ne ſais s'il arrivera; j'ai fait trois copies de cette lettre, que je vous ai fait tenir par trois différents meſſagers. J'ai écrit aujourd'hui au commandant de Teſchen de m'apprendre comment vont les affaires dans ces quartiers-là. Je m'eſtime heureux de me conformer en toutes choſes à vos diſpoſitions. Vous pouvez être

aſſuré que mes vœux ſeront accomplis quand je pourrai vous convaincre de mon eſtime & du reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie. &c. „

Lettre du Roi au Prince de Pruſſe.

A Leutmeritz le 7 juillet.

Mon cher frère,

„ J'ai des avis ſûrs, que toute l'armée de l'empire qui s'aſſemble à Furth, n'eſt forte que de 18,000 hommes. C'eſt trop peu pour faire une diverſion. Je ſoupçonne que les Autrichiens ont envie d'entrer par Landshout en Siléſie. Le général Kreutz m'a écrit qu'un corps de 3000 hommes s'eſt montré en ces quartiers-là, mais qu'il s'eſt retiré. Daun couvre les mouvements de ſon armée par ſes troupes légères; cependant Dieu fait ce qu'il fait.

„ Entretenez un commerce continuel avec le capitaine & vice-commandant d'O à Glatz & avec le général Kreutz, afin que vous puiſſiez avoir avis de ce que l'ennemi entreprend dans ces quartiers-là, & faites bientôt la diſpoſition de votre marche, en cas

que vous deviez y paſſer. Le général Winterfeld & le major des ingénieurs Embers connaiſſent le pays & les camps que vous aurez à prendre. Si cette province devient le théâtre de la guerre, & que vous puiſſiez prévenir l'ennemi à Landshout, vous trouverez dans les montagnes des camps avantageux qui couvrent la Siléſie. La première choſe que vous devez obſerver, c'eſt que ſi vous êtes obligé de vous retirer par la Luſace, vous ſerez contraint, en cas que Nadaſti vous ſuive avec ſa cavalerie, de lui oppoſer un corps que vous laiſſerez à Zittau, pour empêcher les invaſions. Alors je ferai relever ces troupes, & vous donnerai de plus un renfort d'autant de troupes que je pourrai m'en paſſer. Je ſuis, &c.

Réponſe du Prince de Pruſſe à cette Lettre.

Au camp de Leypa le 8 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Le houſard m'a apporté votre lettre du ſept. Le commerce que je dois entretenir avec les commandants des forteresſes de Siléſie ſera difficile, parce que toute la

communication eſt interrompue par les troupes légères de l'ennemi ; cependant j'y ferai mon poſſible. Je vous demande en grace, de me donner un ordre poſitif ſur ce que vous voulez que je faſſe. Dois-je couvrir la Siléſie, ou demeurer en Bohème pour couvrir la ville de Zittau, auſſi longtems que j'aurai du fourage? Si vous craignez une irruption en Siléſie, & que j'y doive paſſer, je crois qu'il ſera difficile, & même impoſſible, de prendre un autre chemin que par Zittau, à cauſe de la quantité de bagages qu'il faut faire avancer & charger des choſes néceſſaires. Outre cela, il faut prendre le pain du magaſin de Zittau, & y attendre que les chariots en ſoient chargés. Il faudrait du moins 15 bataillons tels qu'ils ſont maintenant, pour couvrir Zittau, en cas que je paſſaſſe en Siléſie; car le corps de Nadaſti paſſe pour être fort de 10,000 hommes.

„ Le général Brandeis m'a écrit de Gabel, où il eſt arrivé le 7 avec les premiers chariots. J'ai détaché le général Crocæ avec deux bataillons d'infanterie & avec des houſards & des dragons, pour faciliter ſa marche. Nous n'avons pas la moindre nouvelle de

l'armée de Daun. Tout notre camp eſt environné de petites troupes de houſards ennemis ; mais ils n'oſent ſortir des bois. Un homme venu de Gœrlitz rapporte qu'un corps ennemi y a campé ſur le midi. Jê tâcherai d'en avoir des nouvelles. Je n'en ai point reçu aujourd'hui du général Winterfeld. Il a eu pour but d'arriver aujourd'hui à Georgenthal ; je crois qu'il y eſt, & que ſon rapport a été intercepté. Le général Goltze m'a aſſuré, que nous ne pourrons nous mettre en marche avant le 14, parce que la farine n'arrivera que demain, & qu'il nous faut du pain pour ſix jours. Le général Winterfeld vient de revenir ; il a laiſſé deux bataillons à Reichſtadt, & n'a vu que 400 pandoures & quelques houſards, qui ſe ſont d'abord retirés. Le chemin de Zittau eſt maintenant aſſuré par la garniſon de Reichſtadt, & je crois que le général Brandeis arrivera demain au camp.

„ Le général Goltze m'a dit, qu'il était abſolument néceſſaire d'ordonner que l'on renvoie les chariots de Siléſie, qui ont apporté la farine, & que la conſommation en pain & fourage ſerait autrement trop grande.

J'ai ſuivi ſon conſeil & donné ordre pour cela.

„ Le général Winterfeld m'a dit, qu'il était averti que ce ne ſont que ſix cents chevaux qui marchent vers la Siléſie ; il eſpère être mieux informé des deſſeins de l'ennemi, ayant un eſpion fort ruſé. Je ſuis, &c. „

Réponſe du Prince de Pruſſe à la premiere Lettre du Roi du 7 juillet.

Au camp de Leypa le 10 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Le houſard que j'envoyai hier à Leutmeritz chargé de ma ſeconde lettre, n'ayant pu paſſer, eſt heureuſement revenu ce matin. J'eſpère que celui-ci ſera plus heureux, & je les lui confie toutes deux.

„ Le général Brandeis arriva hier heureuſement ici avec tous les chariots de farine ; par-là, nous avons de la farine pour dix jours, & la ſolde pour deux mois. Il a apporté l'augmentation. L'infanterie a perdu 213 hommes par la déſertion. Les poſtes de Reichſtadt & de Gabel étant occupés, le

convoi a paſſé avec ſûreté; quelques houſards & pandoures ſe ſont montrés à l'arrière-garde, mais un coup de canon a ſuffi pour les éloigner. Un trompette autrichien arriva hier avec une lettre du général Moroez, qui a ſon quartier à Nimes ; ſon corps doit être fort de 5 à 6000 hommes, & compoſé de houſards & de pandoures.

„ Je ferai demain retourner à vide les chariots que le général Brandeis a amenés, & ils ſeront eſcortés de deux bataillons. Ces bataillons demeureront à Zittau, pour les couvrir toujours, quand nous aurons à aller prendre de la farine de ce lieu.

„ Je vous envoie le rapport d'un déſerteur & d'un autre homme. Quoique je n'ajoute guère foi à ces diſcours-là, je n'ai pas voulu manquer de vous les mander. Je ne ſortirai pas de ce camp ſans ordre ni raiſon importante. Je n'ai jamais cru qu'en paſſant avec l'armée par Zittau en Luſace, je m'y arrêtaſſe longtems ; mais j'ai bien cru que je paſſerais par la Luſace en Siléſie, pour en couvrir les frontières. Ignorant tous vos deſſeins, je crois avoir bien agi de faire reconnaître les chemins, & de mettre gar-

nifon dans les lieux qui couvrent le chemin. Le colonel le Noble, foutenu par cent houfards, veut attaquer un corps de pandoures cette nuit. Il eft allé reconnaître les chemins du bois, & croit les couper.

„ Il vient d'arriver un trompette autrichien, avec une lettre du maréchal de Daun, dattée de Munchengrætz du fept. On m'a envoyé avec lui un valet qui a volé fon maître, le capitaine Bos d'Itzenplitz; je l'ai fait examiner, & je vous envoie fon rapport. Je fuis, &c. „

Lettre du Prince de Pruffe au Roi.

Au camp de Leypa le 11 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Nous avons fait partir aujourd'hui un trompette autrichien pour Leutmeritz, avec des lettres pour le général Retzow, & pour fa fûreté nous lui avons donné pour compagnon l'un des nôtres, qui a des lettres. Nous efpérions que les poftes avancés de l'ennemi le laifferaient paffer; ce coup a réuffi, & notre trompette vient de revenir & de rapporter la réponfe. Je vous prie

très-humblement de m'honorer de vos ordres pour les incidents que voici.

„ Tous les avis ſont d'accord, que la grande armée combinée a paſſé l'Iſer près de Munchengrætz, & va camper à Nimes, où eſt maintenant le général Moroez. Ce mouvement l'approche du chemin de Zittau, qui y mène par Gabel & Reichſtadt. Si l'ennemi y établit ſon camp, il peut arriver à Zittau en même tems que nous; & quand nous y voudrons marcher, le chemin le plus court que nous aurons à prendre, quoiqu'aſſez pratiquable, ſera celui de Georgenthal, ſi nous ne voulons pas prêter le flanc à l'ennemi.

„ Je vous envoie ci-joint le rapport d'un déſerteur autrichien & d'une femme, ainſi que celui du major Belling à Gabel. Le général Winterfeld a tâché de ſonder le trompette autrichien qui arriva hier ici, & tout ce qu'il en a ſu, c'eſt que le général Keit a été détaché avec 15,000 hommes. Je vous demande encore une fois la grâce de me donner des ordres poſitifs ſur ce que vous voulez que je faſſe. Outre cela, il faut vous dire encore, que nous n'avons ici du pain

que pour dix jours, & que le tranſport de farine que le général Brandéis a amené à Zittau, ne ſuffit que pour trois ſemaines.

„ Je ferai reconnaître un camp qu'on m'a conſeillé d'occuper, au cas que Daun aille établir le ſien à Nimes. Par-là, notre aile droite s'étendrait juſqu'à Brins; nous aurions Walten en front; notre aile gauche ſerait du côté de Gabel, & l'on couvrirait le chemin de Zittau par cette poſition.

„ Nous manquons principalement de viande; tous les régiments ne ſont pas pourvus de bœufs, & les habitants du pays n'en ſauraient aſſez fournir, parce que les houſards & les pandoures y mettent obſtacle. Le Noble a mis le feu à quelques baraques de pandoures, & emporté leurs manteaux. Je ſuis, &c.„

Lettre du Roi au Prince de Pruſſe.

A Leutmeritz le 9 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Je vous prie de bien vous tenir ſur vos gardes, & de ne pas divulguer ce que je vais vous écrire; cela eſt de la dernière conſéquence. Vous n'avez que faire de rien

craindre pour Schweidnitz ; cette place eſt pourvue de tout, & ne pourra être facilement priſe, ſi ce n'eſt par un ſiège dans les formes.

„ La première choſe que vous aurez à faire, c'eſt de joindre le général Brandeis avec la caiſſe militaire & les 700 chariots de farine & d'augmentation, & de renvoyer auſſitôt les chariots déchargés.

„ Voilà après cela ce que l'ennemi peut faire.

„ I. Il peut ſe former des projets ſur la Siléſie. Je vois que maintenant il n'y penſe pas, & n'a pour but que de nous chaſſer de Bohème. Ainſi quand nous nous retirerons en Saxe, ce qui doit nous arriver d'aujourd'hui en ſix ſemaines, & que l'ennemi faſſe tous ſes efforts, pour pénétrer dans la Luſace, & envoyer encore un corps vers Gotha, vous n'ignorez pas mes ſentiments ſur ce qui regarde la Siléſie auſſi bien que ſur la Luſace. J'ai des avis ſûrs qu'il a détaché trois régiments à Nuremberg. L'armée de l'empire ne ſaurait ſe mettre en marche avant la moitié du mois d'août... „

On omet ici des projets rélatifs à une offensive & à une défensive en Saxe.

„ Vous ferez la même chose en Lusace; mais comme nous ne pouvons pas agir offensivement des deux côtés, vous songerez à fortifier vos camps, tandis que mes expéditions dureront; alors je vous enverrai du secours, ou j'irai faire la même chose, & agir offensivement avec vous. Dans ce cas, je vous conseille sincèrement d'attaquer avec une aile.

„ Pour apprendre bientôt ces manœuvres à vos officiers, il faut vous dépêcher d'incorporer les bataillons de Kahlenberg & de de Baer dans les bataillons faibles. Les régiments de Manstein & de Wiedersheim seront unis à ceux de Bévern, du prince Henri, de Munchow, de Schultz & de Wied. Les généraux en peuvent choisir les meilleurs officiers pour les rendre complets. Les autres officiers, le général Wiedersheim & ceux qui perdent leurs compagnies, seront payés de ma caisse. Pourvu de tous ces secours, vous pouvez rentrer dans le camp de Neuschloss. Cette marche en-avant ne sera pas de mauvaise conséquence. Je suis, &c. „

Réponse du Prince de Prusse à la Lettre précédente.

Au camp de Leypa le 12 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Je reçus hier au foir votre lettre du 8; vous pouvez être affuré que je n'abuferai pas de la confiance que vous mettez en moi, & que j'obferverai inviolablement le fecret fur tout ce que vous me mandez dans votre dernière lettie.

„ Vous voulez que je vous apprenne fincèrement & fans déguifement, de quelle manière j'envifage l'état préfent des affaires. Vous faurez déjà, fans doute, que le général Brandeis nous a heureufement joints, & qu'il a laiffé à Zittau de la farine à peu près pour un mois. Les chemins de Zittau font fort impraticables. Si nous voulons avoir du pain pour 10 jours, il faut envoyer 550 chariots prendre la farine, avec une efcorte proportionnée aux forces de l'ennemi. Depuis le camp où nous fommes maintenant, tenant Gabel & Reichftadt, le convoi peut aller & venir en toute fûreté, parce que

nous sommes en état de soutenir ceux des postes. Si un corps ennemi campe à Nimes, nous pouvons faire camper quelques bataillons à Gabel; en cas que je doive poser un camp vers les terres basses, je suis garant que l'ennemi ne peut m'en empêcher. Mais je ne puis garantir alors que les chemins de Zittau demeurent libres; & supposé que l'ennemi nous prenne un seul transport de farine, nous manquerons de pain, ce qui tirera à conséquence.

„ Suivant les avis que nous avons de l'ennemi, il s'est campé entre Liebenau & Swigan; le corps de Nadasti est en-avant de ce camp, & le corps de Moroez près de Nimes, & fait avancer l'avant-garde de Nadasti. Il me semble que le plus grand mal que l'ennemi peut nous faire, est de prendre notre magasin. Celui de Silésie est couvert par la forteresse de Schweidnitz. Il lui reste donc celui de Zittau, sur lequel il pourrait bien avoir les yeux. Si je me tiens avec l'armée comme je suis, il n'osera rien entreprendre, parce que je pourrai arriver à Zittau avec lui, & que je pourrai peut-être l'y prévenir. Mais si je marche en-avant, il est le maître

de faire avancer un grand corps, & de couvrir celui-ci par l'armée.

„ Le manque de fourage me portera à quitter ce camp dans l'espace de huit jours. Je vous laisse donc à délibérer si je dois avancer ou former un camp, ayant pourtant peur de perdre la communication avec la ville de Zittau, ou si vous voulez que je rentre dans le camp de Gabel, qui n'est pas loin d'ici, & par où je puis couvrir la ville de Zittau.

„ Les troupes légères de l'ennemi se font rarement voir; le plus grand dommage qu'elles nous font, c'est de mettre obstacle aux convois. La plupart des régiments manquent de bœufs; le général Goltze fait tous ses efforts pour nous en procurer par des contributions, mais elles sont peu respectées.

„ L'incorporation des régiments ne devrait peut-être se faire que quand les régiments seront en garnison; car si elle se fait en campagne, il est à craindre que les soldats ne désertent beaucoup avant d'être connus de leurs officiers.

„ J'attends vos ordres à ce sujet, & je m'en acquitterai en toutes choses.

„ J'ai

„ J'ai vu l'augmentation des régiments ; les gens ſont propres au ſervice & aſſez bien exercés : la plupart des chevaux ſont jeunes ; ceux des régiments de Kiow & de Schechow ſont dans le meilleur état du monde ; le régiment de Wurtemberg eſt fort déchu, & n'eſt point dans l'ordre qu'il faut. Le major Dalwitz eſt abſent & bleſſé ; ainſi ſon régiment n'a ni chef ni officier commandant ; ce qui eſt cauſe qu'il a rendu de ſi bons ſervices au commencement de la campagne. Je ſuis, &c. „

Réponſe du Roi.

A Leutmeritz le 14 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ J'ai reçu votre lettre du 12. Si vous reculez encore une fois, vous ſerez adoſſé dans un mois contre Berlin. L'ennemi ne fait que vous ſuivre. Si vous vous retirez, vous aurez manque de fourage, & le .... vous prendra toujours en flanc, de quelque côté que vous tourniez. Nadaſti campe à Gaſtorf, & Daun à Nimes ; nous avons entendu ſa retraite. Je vois que vous vous

laissez emporter aux avis, & qu'on vous les grossit; vous avez des chariots de provision, qui pourront vous apporter autant de farine qu'il vous en faut. Je trouve plus à propos & plus nécessaire de détacher un corps de 5 à 6000 hommes à Schweidnitz, pour couvrir les frontières contre les incursions de Keit. Je me réglerai pour cela sur les avis que vous m'en donnerez.

„ Il faut que l'incorporation des régiments de Saxe se fasse en même tems. Le major Dalwitz est malade à Dresde. Je le porterai à retourner à son régiment. Il faut cependant que le général Putkammer prenne soin de ce régiment comme du sien.

„ Ce qu'il y a d'ennemis ici ne consiste qu'en deux régiments de housards, deux de cuirassiers & quatre de dragons de Saxe, six bataillons d'infanterie hongraise, & environ 3000 pandoures. Laudon se trouve à la Bascapol, avec 1500 housards & pandoures, & 7 à 800 hommes sont tantôt à Kraupen, à Zinwald & à Aussig, tantôt à Marienschein & à Schœnberg. Rabattez tout cela du corps que l'on dit être contre vous, & vous verrez

que l'on vous groſſit le nombre des troupes qui vous environnent. Je ſuis, &c. „

Lettre du Roi au Prince de Pruſſe.

A Leutmeritz le 10 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Nous avons depuis hier au ſoir un grand corps ennemi devant nous, qui campe entre Wegſtadt & Sahurzan. Je ne puis vous dire ſi c'eſt toute l'armée ou non. Ils ont détaché un grand corps vers Auſche, que je crois fort de 4000 hommes. C'eſt à Teſchen que l'on en voudra, à ce que je puis juger. Vous en êtes à portée ; & vous pouvez détacher un corps par derrière, ce que je ne ſaurais faire d'ici. Ainſi il ſera à propos de faire marcher auſſitôt un corps de 7 ou 8000 hommes, qui empêchera les entrepriſes de l'ennemi. Je ſuis, &c. „

Réponſe du Prince de Pruſſe à cette Lettre.

Au camp de Leypa le 13 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Le chaſſeur eſt heureuſement arrivé cette nuit avec la lettre du 10. Le général

Winterfeld ſe mettra en marche avec ſept bataillons de dragons & dix eſcadrons de houſards, auſſitôt que le pain ſera cuit. On dit que les chemins de Budiſſin ſont fort mauvais, & que le canon n'y pourra paſſer; ainſi le général Winterfeld marchera à Kamnitz, & il croit prévenir le corps qui, au dire de ſes eſpions, veut attaquer Teſchen & Pirna.

„ Je viens de recevoir une lettre du général Kreutz, & une autre du miniſtre Schlaberndorf, qui me mandent que l'ennemi avait pris Landshout. Le général Kreutz m'apprend qu'il s'était retiré avec le bataillon à Schweidnitz. Les forces de l'ennemi me ſont inconnues. Le général ſe rapporte à la lettre qu'il m'a écrite & que je n'ai pas reçue. Demain, les chariots eſcortés de deux bataillons du régiment de Zittau, iront prendre de la farine pour neuf jours. En cas que vous me commandiez de marcher, il faut que je le ſache trente-ſix heures auparavant, afin de faire prendre le devant aux chariots. J'ai maintenant encore 33 bataillons, 35 eſcadrons & 15 eſcadrons de houſards avec moi. Je n'ai point eu de nouvelles de

l'ennemi. Nous changerons de camp cet après-midi, pour boucher le vide qu'a fait le détachement, & ne pas occuper trop de terrain. Un trompette que nous avons fait partir aujourd'hui avec le bagage du général Treskow, & d'autres officiers prifonniers qui le défirent, vient de s'en retourner. Son reçu était figné du général Haddick, & daté de Neufchlofs. Je fuis, &c. „

Lettre du Roi au Prince de Pruffe.

Au camp de Leypa le 23 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Pour vous mettre en état de faire un jugement de ce que nous avons à faire l'un & l'autre, il faut que je vous faffe d'abord une peinture de notre état préfent.

„ Vous avez le maréchal de Daun contre vous, & Nadafti eft contre moi. Morocz peut vous prendre en flanc; Keit, s'il eft détaché, marchera vraifemblablement à Landshout. De l'autre côté, les Suédois affemblent un corps de 17,000 hommes près de Stralfund.

„ Les Français ſont entrés dans le pays de Heſſe. On m'écrit que 8000 hommes ont paſſé le Weſer ; ils ſeront ſuivis de huit mille autres ; ces 16,000 hommes joindront, ce me ſemble, les troupes de l'empire, pour faire leurs opérations dans le pays de Halberſtadt & de Magdebourg.

„ Tous ces évènements ne ſont pas bons, ſans doute ; mais il faut tâcher de bien exécuter ce que je vais vous dire. Pour vous, il faut que vous couvriez la Luſace ; car ſuppoſé que vous y manquiez, un eſſaim de troupes légères irait par la Siléſie porter le fer & le feu juſqu'à Berlin, parce que je ne ſaurais le ſecourir dans le tems. Je n'ai garde de vous ordonner la manière d'exécuter ce deſſein. Tout cela eſt difficile ; conſultez vos généraux les plus entendus, & choiſiſſez toujours les meilleurs moyens, ſuivant les circonſtances. Je ne vous preſcris rien, ſoit pour les poſtes que vous avez à prendre, ſoit pour les marches que vous avez à faire.

„ Pour moi, j'ai pour but de tenir les montagnes de Saxe, pour couvrir mon magaſin, pour avoir l'Elbe libre & m'oppoſer

aux incurſions des Français. Quant à la Poméranie, je renforcerai de 5000 hommes la garniſon de Stettin. Vous devez au plutôt poſſible faire marcher le régiment de Bévern à Stettin. J'y envoie en même tems le régiment du prince Maurice.

„ J'ajoute à cela la nouvelle que je viens de recevoir, que les Français ont pris la ville d'Embden, & le maréchal de Leuwald m'écrit qu'il s'attendait à tout moment à la reddition de Memel, parce que les Ruſſes aſſiègent la ville. Apraxin ſe retranche près de Kauen, la flotte & les galères en veulent aux côtes.

„ Que cela fait perdre courage! Il faut que nous redoublions maintenant nos efforts. Je ſuis d'avis qu'il faut attendre notre ſort d'une bataille déciſive, qui doit ſe donner au plutôt de l'un ou de l'autre côté. Si cela n'arrive pas, les deux armées ſeront perdues avant que la campagne ſoit finie. Vous aurez ſans doute vu par ma dernière lettre, de quelle manière je veux que les régiments ſoient incorporés. Vous avez les régiments de Manſtein & de Wiedersheim, le bataillon de grenadiers de Kallenberg & ceux de Beer

& de Diezelsky à votre difpofition. Je permets que les chefs choififfent d'entre les régiments de Saxe les meilleurs enfeignes & fergents, pour les mettre dans les leurs.

„ En cas que le maréchal de Daun fe campe avec toute fon armée vis-à-vis de moi, vous pouvez détacher 8 à 10 bataillons & les houfards en Siléfie, & couvrir ces montagnes, mais furtout la ville de Schweidnitz. On pourra envoyer, en cas de befoin, de la farine pour un mois du magafin de Drefde. Vous en êtes pourvu maintenant jufqu'au 12 août, & l'on vous en peut fournir jufqu'au 12 feptembre.

„ Les marches continuelles en reculant ne valent rien à la longue; vous manquerez toujours de fourages, de pain & d'autres vivres, & vous perdrez autant par la défertion comme en combattant avec l'ennemi. Dans des conjonctures auffi défefpérées que les nôtres, il faut choifir des moyens défefpérés. „

Apoftille écrite de la propre main du Roi.

„ Il faut toujours vous tourner vers la grande armée; fi elle détache un corps pour

entrer en Siléſie, faites la même choſe ; & en cas qu'elle ſe mette en marche vers la Siléſie, & laiſſe un corps en Luſace ; faites de même. „

L'affaire de Gabel & les déſagréments qui en furent les ſuites, affectèrent tellement le prince prince royal, qu'il tomba malade au camp ; d'où il ſe retira à Leipzic. Depuis ce tems-là, il ne prit plus aucune part aux affaires.

Sa mélancolie & ſa maladie augmentant de jour en jour, on lui conſeilla de ſe faire porter à Berlin. On croyait que, rendu à ſa famille, il pourrait ſe rétablir. On ſe trompa, il s'obſtina à fuir toute ſociété. Au commencement du mois de mai 1758, il ſe retira à Orangebourg, où il mourut le 12 juin de la même année. Quelque tems avant ſa mort, il écrivit, dit-on, au Roi la lettre ſuivante.

Lettre du Prince de Pruſſe mourant au Roi ſon frere.

SIRE,

„ Je n'ai plus que vingt-quatre heures à vivre ; les médecins viennent de me l'annon-

cer: ce n'était pas la plus mauvaise nouvelle que je puſſe recevoir. Las d'eſpérer & de craindre, las de faire des vœux dont la fortune ſe joue, j'enviſage avec quelque ſatisfaction mon paſſage prochain à une nouvelle manière d'être. Son obſcurité, qui eſt tout ce que l'on en connaît, m'inſpire de la confiance. Je peux gagner à l'une, & je ne peux rien perdre à l'autre ſuppoſition. Si la diſſolution du compoſé me rend aux différents éléments, dont je ne ſaurais méconnaître en moi l'émanation, j'aurai l'équivalent du néant. Cette perſpective n'a rien de douloureux pour un homme, dont la vie fut remplie d'amertume & de chagrin ; ſi cette portion de moi-même, que je ſens ſupérieure à mes infirmités, ne ſubit point la décompoſition ; s'il eſt en moi une ame qui ſurvive à mon corps, elle conſervera ſans doute le ſentiment qui lui fut le plus cher, & je ſerai heureux.

„ Penſer & vous aimer, Sire, l'habitude m'a rendu l'un auſſi néceſſaire, que l'autre l'était par ſa nature. Dans le nouvel ordre des choſes, où mon ame doit paſſer, elle conſervera cette double action comme partie

de ſon eſſence. Le bonheur de vos peuples, la gloire de votre règne, votre affection pour votre famille, feront portion de ſa félicité. Je goûte déjà le commencement de cette merveilleuſe révolution. Le moment qui va me mettre pour jamais hors de votre vue, me fera rentrer dans l'honneur de vos bonnes graces. Les droits de l'héritier ne combattront plus dans votre cœur les droits du frère; la politique du prince n'étouffera plus la tendreſſe fraternelle; votre Majeſté m'accordera tout, quand je n'aurai plus rien à prétendre. J'emporte au tombeau le ſentiment délicieux de ce retour. Que n'ai-je en mon pouvoir le changement de votre fortune, comme celui de votre cœur!

„ Laiſſez-moi, Sire, laiſſez-moi jouir d'avance du plaiſir d'être chéri de votre Majeſté. Permettez-moi d'anticiper ſur mes funérailles, & de me figurer que je ſuis admis dans votre conſeil; qu'on y a du reſpect pour ma perſonne, de la confiance en ma droiture, de la déférence pour mes avis. Un mort ne ſaurait vous allarmer ſur le partage de votre gloire. Le préjugé eſt pour vous, Sire; & la ſupériorité de votre génie

eſt trop bien établie, pour qu'on vous croie redevable à mes conſeils des heureuſes ſuites de votre déférence pour eux.

„ Dans ces heures de criſe, où je tâche de ramaſſer & d'exalter toutes les facultés de mon ame, pour une dernière opération, je ne puis ni ne veux deſcendre à mes griefs perſonnels. Je laiſſe à mes fils la triſte ſatisfaction de vous entendre regretter de m'avoir fait juſtice trop tard. Je laiſſe à mes frères Henri & Ferdinand, le ſoin de niveler la diſtance que vous dûtes toujours mettre entre les princes de votre ſang & le reſte de vos ſujets. Vos courtiſans me feront juſtice d'eux-mêmes. Ils m'ont mépriſé; ils ont oſé l'afficher. Lorſque le tems les aura conſolés de la dépenſe du deuil, qu'il ne tient pas à moi de leur épargner; ils reconnaîtront mes droits & leurs torts. Peut-être, Sire, je ſerai trop vengé par mes fils, par mes frères, par vos amis. Je le prévois; c'eſt en vain que je ſouhaite de n'exiſter que dans le ſouvenir de votre Majeſté. Oui, Sire, les regrets de mon frère ſuffiraient pour expier à mes yeux les manquements de mon

Roi: je laifferais volontiers la poftérité dans l'erreur à mon fujet.

„ Mais j'ai beau donner l'effor à mon imagination ; la petite fièvre qui me confume, n'allume point affez mon fang ; pour jetter le trouble dans mon cerveau. Mes idées s'arrangent ; elles fe produifent avec ordre. J'ai la vue affez perçante pour fuivre Phaëton jufqu'au plus haut de fa courfe. Loin d'être ébloui des rayons qui l'environnent, je vois d'un œil fixe les progreffions de fon défarroi, les fauffes ornières qu'il fillonne, l'indocilité de fes chevaux, & fon propre embarras. Ce n'eft qu'en ceffant de raifonner, que je m'arrache au trifte fpectacle de fa chute & du malheur de fa famille.

„ Votre Majefté dédaigna mes préfages. Comme une autre Caffandre, j'ai vu la cour & l'armée infulter au génie qui m'infpirait. Daignez m'entendre, Sire, maintenant que je ne puis être foupçonné d'illufion ou de fupercherie dans mes augures.

„ *Fuimus Troës. Fuit Ilium...* C'en eft fait, Sire, de la puiffance & de la maifon de Pruffe, fi vous continuez de braver l'Europe entière conjurée contre vous. Je veux que

vous ſoyez ſupérieur à tous les Rois qu'une vie bruyante a rendus fameux ; je conſens qu'avec la même deſtinée qu'eux, vous ayez toujours l'avantage d'être moins renommé par votre chûte, que par les grands coups que vous aurez frappé avant que de ſuccomber. Oui, c'eſt vous ravaler que de vous comparer aux Rois guerriers de la Suède. Vos forces ſont plus grandes que celles de Guſtave-Adolphe : vous avez plus de lumière & de prudence que Charles-Guſtave ; vos talents ſont plus nombreux que ceux de Charles XII. Cependant votre horoſcope eſt plus ſiniſtre que le leur. Le premier prévint par ſa mort l'inconſtance de la fortune ; le ſecond mourut de chagrin, ſur le point d'être humilié ; le dernier ſurvécut à ſa grandeur & à ſa gloire. Leur cauſe n'avait point les déſavantages de la vôtre. Charles XII ſe défendit ; vous avez attaqué. On voulait l'affaiblir ; on a droit de vous ruiner. Ses ennemis lui demandaient de l'indulgence ; vous avez beſoin de celle de vos ennemis. Il avait à ſe venger ; vous êtes un objet de vengeance. On craignait ſa perſonne, on fut déſarmé par ſa mort ; on hait la puiſſance,

on redoute la maifon de Pruffe. Leurs ennemis ne peuvent être appaifés que par la deftruction de l'une, & par l'abaiffement de l'autre. Charles marchait contre trois fouverains qui l'avaient défié ; vous forcez l'Europe entière à s'armer contre vous. Les princes font ligués contre V. M. par juftice & par intérêt ; les peuples attachent à votre perte le rétabliffement de la paix, l'honneur de la fouveraineté, le falut du gouvernement monarchique. L'admiration que vos grandes actions infpirent, eft un étourdiffement fuivi de crainte & de douleur. On lit dans vos fuccès l'efclavage du genre humain, l'anéantiffement des loix, la dégradation de la fociété.

„ Vous m'avez affez eftimé, Sire, pour ne pas contraindre ma façon de penfer fur vos apologies. Moins à préfent que jamais, les fophifmes peuvent m'éblouir. Toujours avant que de juger fur mon frère & fur mon Roi, j'ai pris en confidération fes intérêts fous toutes leurs faces différentes : mon inclination me tenait bien éloigné de le juger avec rigueur. Dans cette reffemblance avec le feu roi qui m'a fouvent été reprochée à

votre cour, je n'ai point excepté le reſſentiment contre la maiſon d'Autriche, par qui ce prince croyait avoir été trompé. Oui, j'ai ſouhaité auſſi ardemment que votre Majeſté, de rayer de deſſus la liſte des grandes puiſſances, celle qui pénétrait les deſſeins & les eſpérances de notre maiſon, & qui était le plus à portée de le traverſer. Il n'y a point d'officier dans les armées de Pruſſe, qui eût monté auſſi gaiement que moi à la tranchée devant les murs de Vienne. Mais j'ai toujours penſé qu'une haine politique ne devait pas être auſſi impétueuſe qu'une haine perſonnelle; qu'elle ne devait point chercher ſa ſatisfaction à péril égal; que la douceur, ainſi que l'art du triomphe, conſiſtait dans l'art de ſe le ménager ſans riſque. Voilà, Sire, l'opinion qui mit entre vous & moi ce mur de ſéparation que la mort va renverſer.

„ J'ai applaudi au plan général de votre majeſté, lors de votre avènement au trône. La puiſſance de Pruſſe, venue à conſiſtence par le goût de l'epargne & du militaire, devait être nourrie & accrue par l'économie, portée à ſon période par les armes, ſoutenue

par l'intrigue & le manège, par une politique peu ſcrupuleuſe. Vous étiez à vous-même votre modèle. La Hollande, la Suède & la Savoie, les ſeules puiſſances qui ſe ſoient élevées, pour ainſi dire, à force de bras, n'avaient avec la Pruſſe aucune reſſemblance aſſez ſuivie, pour vous fournir des exemples. Il vous fallut imaginer vos moyens d'exécution. Si j'avais moins vécu de trois ans, je n'aurais point connu que la vigueur de votre imagination vous feſant tout ſaiſir en grand, vous manquâtes de comparer & d'aſſortir les pièces de détail.

„ Je vis avec joie, & ſans en être ſurpris, les heureux fruits de vos ſavantes opérations, durant la guerre pragmatique. Vous prîtes toujours votre parti à propos. Si vous ne vous étiez pas fié à la France, que vous aviez trompée, toutes vos meſures auraient été juſtes. Vous réparâtes cette faute à force de génie & de courage: vos ſuccès étaient dûs à votre capacité. Mais vous voulûtes paraître avec un trop grand appareil; vous vous découvrîtes tout entier. On connut avec le caractère tous les reſſorts de votre politique.

„ Lors de la paix de Drefde, la machine avait joué tout fon jeu: vous fembliez vous être condamné à la laiffer dans le repos, jufqu'à ce que le tems eût fait oublier fon méchanifme, ou jufqu'à ce que des circonftances, amenées avec art, permiffent d'attendre tout de la force, indépendamment de la furprife.

„ Lors de la paix d'Aix-la-chapelle, qui cimenta l'union de la Siléfie à la couronne de Pruffe, j'étais intimement convaincu, que le rôle de conquérant était abfolument fini pour votre Majefté. De là ma joje, Sire, quand je vous vis vous donner tout entier à l'adminiftration intérieure, & devenir le législateur de vos états. De là mon chagrin & mes murmures, quand je vous ai vu quitter cette glorieufe carrière, pour rentrer dans celle que vous vous étiez vous-même interdite.

„ Lorfque votre Majefté entrait en Siléfie, en 1740, avec une puiffante armée, pour conferver le dépôt de cette riche province à l'héritière de Charles VI, contre les armes des Infants d'Efpagne, & des autres prétendans qui n'étaient pas encore déclarés,

vous donniez, Sire, un chef-d'œuvre de la politique convenable à la maifon de Pruffe. Préparé à tout évènement, vous reftiez en état de faifir le meilleur parti que les circonftances vous préfenteraient. Vous pouviez vous approprier cette belle province, fi les cohéritiers étaient affez puiffants pour démembrer la fucceffion ; & vous pouviez également vous faire un mérite de fa reftitution auprès de l'héritière, fi elle avait été en force à vous l'arracher. Dans le fecond cas, la même manœuvre vous demeurait en réferve pour la première occafion : votre bonne foi avait pour elle le préjugé du public. Mais dans le premier cas, où la mine était découverte par le fuccès de fon jeu, vous deviez renoncer à en faire déformais aucun ufage : les enfants même ne fe laiffent point prendre deux fois de fuite au même piège.

„ C'eft là, Sire, ce que j'ai eu l'honneur de vous repréfenter, lors de votre première marche vers la Saxe. Il vous convenait de demander, d'extorquer même, le paffage pour vos armées à travers cet électorat. Mais après vous être affuré de la neutralité du

Roi-électeur, vous deviez marcher droit à l'armée autrichienne. Le ſuccès était indubitable : vous auriez diſſipé ces troupes nombreuſes, qui n'étaient point encore accoutumées à ſe tenir enſemble : vous parcouriez la Bohème en conquérant, & l'Impératrice aurait appréhendé pour Vienne.

„ Ce procédé ouvert & plein de nobleſſe déconcertait les intrigues de vos ennemis, feſait bien augurer de votre bonne foi, & perſuadait à l'Europe entière que vous ne preniez les armes que pour prévenir une puiſſance qui machinait votre perte.

„ Vous ſavez, Sire, quelles impreſſions la conduite que vous avez tenue a faites, quand on a vu le faux ami s'ériger de ſon chef en protecteur de ſon égal, ſe donner enſuite à lui pour maître, & peu de jours après produire hautement l'uſurpation préméditée de ſes états. Les ſouverains & les peuples ſe ſont dit : Voilà qu'il joue ſon ancien jeu. J'oſai alors demander à votre Majeſté quels étaient ſes alliés, & lui laiſſer appercevoir que ſa partie me ſemblait mal liée & peu ſûre. Juſqu'ici l'évènement n'a que trop juſtifié mes funeſtes conjectures.

„ La France, après s'être vengée en 1744. de votre traité particulier de 1742, aurait peut-être hasardé de vous recevoir à une nouvelle épreuve, si elle avait entrevu quelque réforme dans vos principes. Elle avait oublié les hauteurs du comte Schmettau, & un intérêt présent l'aurait peut-être portée à dissimuler le ton impérieux de vos sollicitations auprès d'elle, contre la royauté des Romains d'un Archiduc. Tout-à-coup elle vous a vu passer d'un extrème à l'autre, & sacrifier vos liaisons avec elle à une subite réconciliation avec l'électeur de Hannovre. Elle vous a vu stipuler avec l'Angleterre des articles, dont l'exécution surpassait votre pouvoir, & dont l'avantage ne pouvait être que momentané pour la puissance de Prusse. En fallait-il plus pour lui persuader que vous vous promettiez de n'être pas plus scrupuleux dans cette guerre que dans la précédente? Il n'y a point d'exemple depuis un siècle, que la France ait été jouée impunément: elle s'est entièrement aliénée de vous; elle a commencé à vous craindre; elle s'est unie à votre ennemi pour la défensive. Lorsque la gloire de son Roi a été

intéreſſée à l'oppreſſion de la maiſon de Saxe, elle vous a haï : enfin, les inſultes que vous avez faites à ſon ambaſſadeur & à un autre de ſes miniſtres, la défaite de ſon armée à Rosbach, vos railleries ſur les diſgraces des ſucceſſeurs du maréchal d'Etrées, ne lui permettent aucun retour vers vous : elle a la querelle publique à ſoutenir, & ſon propre honneur à venger.

„ Votre Majeſté pouvait compter ſur quelques princes de l'empire, que les liens du ſang attachent à la maiſon royale de Pruſſe, & ſur quelques autres dont vos ſubſides ſont le ſort intérêt, ou que votre voiſinage intimide. Vous comptiez encore pour quelque choſe le fanatiſme des peuples ſur la religion dominante en vos états... L'invaſion de la Saxe, l'oppreſſion des états d'Anhalt & de Mecklenbourg, l'approche des armées françaiſes, votre indifférence trop connue ſur le culte, ont diſſipé ces eſpérances. Vos beaux-frères même ſont entrés dans la ligue contre vous ; ils ont opiné pour votre proſcription : le corps germanique vous a haï autant que vous penſiez en être craint ; il

croit sa liberté & son bien-être attachés à la ruine de votre puissance.

„ La Suède éclairée sur son véritable intérêt, a pénétré son Roi & déconcerté vos adroites menées. Elle réclame les dépouilles que votre prédécesseur lui arracha. Le Dannemark voit d'un œil tranquille & content la puissance de Prusse sur le point de rentrer dans sa première médiocrité, & l'Europe dispofée à recevoir ses offices pour l'établissement d'un nouvel équilibre dans le nord.

„ La Pologne ne vous pardonne point, Sire, l'achat & l'étude des rêveries du maréchal de Saxe. Elle vous suppose des vues : elle souhaite la destruction de cette infanterie prussienne, à laquelle le maréchal marque ses postes dans le royaume & le grand-duché ; elle veut voir hors d'état de nuire le prince le plus capable de goûter & d'exécuter le plan de la conquête.

„ La Russie est persuadée que vos desseins sur elle vous inspirèrent les instances que vous fîtes à Vienne, pour substituer à un traité de paix solemnel une trève de deux ans. Elle croit que vous vouliez lier les mains à l'Impératrice-Reine, pour le secours

de ſon alliée ; qu'une guerre contre cette dernière était le principal objet de vos intrigues en Suède ; que la Courlande eſt un morceau à votre bienſéance ; que la Pruſſe & la Poméranie polonaiſes vous conviendraient fort, & que vous trouveriez de ſa part le plus grand obſtacle à cet arrondiſſement ; enfin, elle croit avoir à votre abaiſſement le même intérêt que la maiſon d'Autriche.

„ La république des Provinces-unies n'eſt point encore revenue de l'ombrage qu'elle prit de votre voyage en Hollande. Elle jouit de votre embarras ; elle eſt prévenue qu'au défaut des ennemis que vous vous êtes attirés, elle devrait, pour ſa ſûreté, vous ſuſciter des affaires.

„ Les puiſſances d'Italie, à l'abri du danger préſent, portent leurs ſpéculations dans l'avenir. Elles imaginent le renverſement de l'équilibre germanique ; elles ſuppoſent votre ſupériorité dans cette guerre, le tranſport du ſceptre impérial dans une autre maiſon, & elles enviſagent avec horreur le deſpotiſme des Othons. Trop éloignées de vous, pour frapper de concert avec vos

ennemis, elles les invitent à réunir leurs forces contre votre Majeſté; elles les raſſurent contre les diverſions; elles s'approchent d'eux pour les ſoutenir, & leur ménager leur ralliement au cas de revers.

„ Hannovre & l'Angleterre, voilà donc, Sire, tous vos alliés. Votre communauté d'intérêt avec le premier n'eſt point à l'épreuve. Vous l'avez vu à Cloſter-Seven. Une nouvelle campagne du maréchal d'Etrées, ou de quelque autre général que Richelieu, peut ramener votre allié aux mêmes termes.

„ L'Anglais eſt aſſez bon géographe, pour connaître le peu de communication qu'il y a entre l'Oder & l'Ohio. Il s'eſt adoſſé à votre Majeſté pour en être appuyé; il s'éloignera de vous, Sire, auſſitôt que vous vous appuyerez ſur lui.

„ Toutes ces combinaiſons ſont pour vous, Sire, entièrement indépendantes de la fortune. Tirées de l'ordre & de la nature des choſes, elles ne peuvent être démenties que par des miracles. Vous ne devez compter que ſur vos propres forces, & elles n'ont aucune proportion avec celles de vos ennemis. L'Europe eſt trop éclairée, les cours

ont trop l'ufage des affaires, pour être mifes en défaut par quelqu'un de ces coups de génie qui, dans les fiècles d'ignorance, bouleverfaient les états. On vous difputera toujours le terrain pied à pied, foit en campagne, foit dans le cabinet. Votre profonde politique fera réduite à de petites intrigues aifées à démafquer, & auffitôt détruites que découvertes.

„ Qu'ont produit à votre Majefté les refforts de ce genre? Plus elle a prouvé qu'elle connaiffait les intentions de la Saxe, plus elle a rendu fon invafion odieufe. On a vu que pour vous procurer ces connaiffances, votre miniftre Malzham avait dégradé fon caractère, & que, par des moyens profcrits dans la fociété, tout ce que vous avez découvert, eft que le Roi-électeur de Saxe n'aimait pas la puiffance de Pruffe; qu'il la craignait, & qu'il n'ofait même projetter de fe défendre contre elle. Des pièces dérobées font contre l'accufateur qui les produit, fi elles ne font pas confter du crime qu'il impute.

„ La corruption d'un miniftre, la trahifon d'un général, ne fauraient être long-tems

cachées. Le miniſtre eſt dépoſé, le général eſt rappellé, & leur faute guide le ſouverain pour un meilleur choix.

„ La confiance qu'on inſpirait à votre Majeſté en ces petites reſſources, porte avec ſoi la conviction de l'inſuffiſance de ſes forces. Et en effet, Sire, que pouvez-vous eſpérer à la longue de deux cents mille ſoldats, que vous appréhendez de conduire au loin, & dont vous êtes obligé de faire garder une moitié par l'autre dans vos camps? Je m'en promettrais plus avec cinquante mille volontaires, dont le cœur ferait autant à vous que le bras. C'eſt avec une pareille armée que Guſtave-Adolphe a parcouru l'Allemagne, & que Charles XII. a reculé pendant neuf ans ſa cataſtrophe; c'eſt avec un pareil corps d'élite que vous iriez de Breslau à Vienne, comme de Rosbach à Liſſa : au lieu que cette maſſe d'hommes raſſemblés ſans choix, & unis ſans affection, ſe meut & choque toujours, avec aſſez de lenteur, pour donner le tems à l'ennemi qui vient à elle, de dégager l'ennemi qui lui fait tête.

„ Puiſſé-je-me tromper, Sire. Faſſe le Ciel que la fortune de vos armes ſoit inva-

riable!... Vous ferez la paix : votre épuisement ne sera guères moindre que celui de vos ennemis : vous vous serez fait raison de vos allarmes : vous rentrerez triomphant dans la possession de tous vos états, & l'Europe aura éprouvé combien vous êtes puissant, combien vous êtes redoutable. Tant de gloire & de bonheur que je vous souhaite avec l'ardeur la plus sincère, & que je n'ose espérer, ne fera que rendre votre perte & la ruine de notre maison plus certaines, si vous laissez subsister le péril de vos voisins & les préjugés du public....

„ Mais pourquoi votre Majesté attendrait-elle jusqu'à des tems dont l'existence est si douteuse, pour assurer sa gloire, le salut de ses états, le bonheur de ses peuples? Daignez considérer, Sire, les conditions d'une paix qui vous ferait dictée par les puissances liguées contre vous, après des victoires décisives.

„ La maison de Saxe suffit pour vous accabler par ses prétentions. Supérieur à tous vos ennemis, vous lui devrez des dédommagements. Que sera-ce, si elle peut avoir son recours en justice réglée? Votre chère

Siléfie payera-t-elle à l'Impératrice-Reine fes allarmes, fes pertes & tant de fang répandu? L'empire vous fera expier l'infraction des traités de Weftphalie, par l'abandon des acquifitions qu'ils vous adjugèrent. Le corps germanique dépouillera votre électorat de fes prérogatives, pour venger les princes & états dont vous avez infulté les droits & privilèges.

„ La Ruffie voudra-t-elle avoir contribué gratuitement au rétabliffement de l'équilibre? La Suède en fera-t-elle pour les fraix de fes armements? Quelle fatisfaction la France n'exigera-t-elle pas? En tort avec tous les fouverains, condamné par tous les peuples de l'Europe, vous n'aurez donc été fupérieur aux autres hommes que pour le malheur de vos fujets & pour la ruine de votre maifon.

„ Ah! Sire, que je mourrais content, fi je croyais que vous daignerez envifager cette hideufe perfpective! Peu de jours avant la bataille de Pultawa, Charles XII. refufait encore de traiter ailleurs qu'à Mofcou la paix que le Czar lui offrait, & peu de jours après, il était fugitif en Crimée. Avant qu'un

revers vous faſſe trouver vos ennemis ſourds à vos propoſitions ; avant que l'action de de toutes leurs forces bien compaſſée, ait rendu votre perte inévitable, laiſſez-vous fléchir par l'intérêt de votre gloire, par celui de votre maiſon, par les vœux de vos peuples, par les prières d'un frère qui meurt tout à Dieu & à vous. „

Réponſe du Roi de Pruſſe à la Lettre du Prince ſon frère mourant.

„ Vous m'annoncez une funeſte nouvelle, mon cher frère, préciſément dans une conjoncture où mon éloignement veut que je ne puiſſe vous faire appercevoir ma vraie tendreſſe pour vous : j'eſpère cependant que vous recevrez cette réponſe aſſez à tems, pour ne pas vous laiſſer effrayer par les oracles des médecins. Nous raiſonnerons encore enſemble ſur ce paſſage, que nous ne pouvons faire ſans la diſſolution du compoſé, & ſur les ſuites de laquelle vous conjecturez avec trop de combinaiſons, pour être auſſi près de votre fin que vous le croyez. Oui, vous ſérez rendu aux vœux du frère & du Roi, & je ſerai plus heureux que vous.

„ Vous aimer, mon cher frère, m'a été auſſi naturel qu'il l'eſt aux Rois d'étudier le cœur de leur héritier préſomptif, avant de ſe livrer à une confiance entière : la gloire de leur règne, la durée de l'empire, le bonheur des peuples y ſont intéreſſés. Je goûtais d'avance la ſatisfaction délicieuſe de pouvoir m'ouvrir à vous, ſur les grands reſſorts que j'ai fait jouer pour plonger l'Europe dans la guerre. Mon frère devenait mon confident & mon conſeil ; enfin, j'allais jouir du fruit de ſes grandes & profondes qualités, quand il m'annonce qu'il eſt environné des atteintes de la mort. Puis-je dans ma douleur, jugez-en, frère chéri, vous répondre avec un jugement net & ſain ?

„ C'eſt cependant dans le même moment de criſe, que je tâche de ramaſſer toutes les facultés de mon ame, pour vous prouver la vérité de mes ſentiments, & le cas que je fais de vous.

„ Je n'ai pas voulu conduire le char du ſoleil ; mais j'avais entrepris d'élever une chauſſée romaine, qui m'ouvrît une route ſûre & aiſée pour pénétrer, avec célérité, dans le ſein des états de mes ennemis

déclarés & ſecrets, & les réduire à reſter tranquilles, ou à rechercher mon amitié, ou à me craindre. Je n'ai pas été aſſez ſcrupuleux ſur le choix des moyens. Mes premiers ſuccès dans la guerre précédente m'ont enhardi. Je me ſuis précipité, je l'avoue, dans une mer de contradictions; cependant, ſi je n'ai pas attaqué avec cette juſtice dont chacun fait l'éloge, & qu'aucune puiſſance ne prend plus exactement que moi à la lettre pour règle de ſes démarches, j'ai du moins attaqué avec prudence & avec valeur deux ennemis irréconciliables, malgré leurs proteſtations du contraire. Je ne puis être ſoupçonné d'illuſion; mais je ſuis convaincu de ſupercherie: cela ne ſied pas trop bien au réfutateur de Machiavel.

„ J'ai cru entraîner la France dans mes projets; elle a été ſourde à mes propoſitions: je l'avais trompée; je devais plutôt m'attendre à ſon reſſentiment qu'à ſon acceſſion à mes vues. Invariable dans ſa volonté d'être ſupérieure à toutes les autres couronnes, elle s'eſt prévalue des droits de ſa garantie de la paix de Weſtphalie, quand je préſumais qu'elle ſe bornerait à être ſpectatrice

des

des évènements. Je répondis à M. le duc de Nivernois avec la fierté que me donnait mon rang; j'attendais du Ciel plus de protection en faveur de la grandeur de mes deſſeins; je les avais médités avec ce ſang froid que n'a jamais eu Charles XII, & j'en euſſe tiré parti, ſi le ſort des armes m'eût favoriſé déciſivement. Il courut à travers des déſerts, pour ſe venger de Pierre le grand; je n'euſſe pas traverſé les forêts de la Volhinie, pour punir le Grand-Turc d'avoir rejetté mon alliance. Ce dont je me repens, c'eſt de n'avoir pas imité Guſtave-Adolphe: une ſeule choſe m'en a détourné; il périt victorieuſement & fatalement à Lutzen.... Mais je vis; donc tout n'eſt pas perdu, mon cher frère; l'honneur reſte avec la fermeté d'ami: je vois les choſes comme elles ſont. Si le ciel vous conſerve à ma tendreſſe, je profiterai de vos conſeils & de mes revers; je prendrai un parti digne, & de vous & de moi. Il ferait dangereux de le confier à ce papier; il vous intéreſſe, & vos enfants: je dois donc envelopper dans le ſecret mes réſolutions; votre rétabliſſement ne ſaurait être trop prompt. A cette

heureufe époque, je vous informerai de mes plus fecrètes penfées : c'eft alors que vous verrez ma confiance parfaite. Vous voulez bien vous fouvenir que je me fuis occupé, pendant la paix, du bonheur de mes peuples : pour l'affurer, il n'y avait qu'un militaire nombreux, capable d'en impofer à des voifins jaloux, & une économie rigoureufe, qui pût feule fournir à fon entretien. Si j'ai repris le rôle de conquérant, ç'a été pour garantir mes nouvelles poffeffions d'être reconquifes. J'aurais pu, à la vérité, avoir des procédés plus humains avec la Saxe : fa haine n'en eût pas été moindre ; elle eût tourné ma modération contre moi. Je n'ai ni raifon ni tort : vos réflexions fur ma façon d'entrer en guerre, n'empêchent pas que la maifon rivale de la nôtre ne nous ait appris que foumettre & détruire fon ennemi, ne foit le chemin le plus court & le plus fûr. C'eft un principe ; elle ne s'en départira que lorfqu'elle y fera forcée : je l'ai adopté comme elle ; je lui ai enlevé l'alliance de l'Angleterre ; elle m'a volé celle de la France : nous fommes au pair, quant aux griefs. Lorfque votre fanté fera raffermie, vous ferez moins

févère, & vous apprécierez, avec plus de circonfpection, les grands motifs des réfolutions des Rois. Vous êtes né pour le devenir; quelques plaifanteries vous échapperont peut-être, après la victoire, un jour comme à moi: elles feront déplacées; ce ne feront pourtant que des fragilités de l'amour-propre.

„ Ne prenez pas les chofes fi fort au tragique: j'appaiferai ces princes dont vous parlez; j'ai voulu les fubjuguer, je les carefferai; ils ne me harceleront plus, ils reviendront à moi; je n'ai jamais étudié les rêves d'autrui; tout le monde s'avife de copier les miens: cette Suède s'y perd; le Dannemark plus fage fe fait payer, pour exercer fes foldats & fes matelots; il attend l'heure du berger. Vous ne connaiffez pas la Pologne; fes guerres inteftines l'abforbent; elle ne hait que le Ruffe, parce qu'elle s'ennuie de le craindre. Il lui eft égal que la Courlande foit entre mes mains ou entre celles de fa république. Pour les Hollandais, je n'en fuis pas inquiet: ils font divifés, c'eft affez; trois partis oppofés n'ont jamais formé de réfolution forte. Je fuis reconnaiffant de leur politeffe; je n'attends rien de

leur zèle ; je n'appréhende rien de leurs armes. Vous faites penser les Italiens : il n'y en a plus qu'à Rome, à Turin & à Venise ; ils me laisseront faire. Hannovre & Londres, voilà mon département. Hannovre est le siège de l'or, Londres le siège du signe de l'or ; je réalise le dernier. C'est ainsi que, malgré la distance, je fais faire remonter l'Ohio jusques à la Tamise, de la Tamise jusqu'à la Leine, de la Leine jusqu'à l'Oder & la Sprée. Cette géographie en vaut bien une autre. Mes soldats sont mes enfants. Sujets ou étrangers, je les chéris également ; ils savent que je suis leur père ; je ne suis occupé que de leur conservation ; je partage le danger avec eux & mes richesses, dans l'ordre que la proportion établit.

„ Adieu, mon cher frère ; rassurez-vous sur la situation de notre maison, recevez mes embrassemens ; je ne suis aise de régner que pour vous remettre une couronne digne de vos vertus. Vous les ferez un jour briller sur le trône ; transmettez-les à vos descendants par la postérité la plus reculée : c'est ainsi qu'après m'avoir plongé dans l'amertume par votre maladie, vous me causerez

la plus vive joie. Vivez, aimez-moi comme je vous aime, je n'aurai plus rien à desirer. „

De mon camp de Littau.

Extrait de la Correspondance entre le Roi de Prusse & le général De la Motte Fouquet.

Le Roi lui envoya le 23 décembre 1758, un mémoire excellent, intitulé : *Réflexions sur quelques changements à introduire dans la façon de faire la guerre* ; & il y joignit la lettre suivante & un présent en argent.

„ Je vous envoie, mon cher ami, l'obole de la veuve. Recevez-la d'aussi bon cœur que je vous l'ai destinée. Je vous envoie en même tems quelques réflexions qui sont le fruit que j'ai recueilli de ma dernière campagne. Selon les apparences, les quartiers d'hiver seront tranquilles. L'ennemi ne fait aucune démonstration de vouloir nous y troubler. Je ne crois pas qu'il en soit de même du prince Ferdinand. Mais laissons l'avenir sous le voile où la Providence a voulu le cacher. Et pour parler du présent, soyez persuadé de l'amitié & de l'estime que je

vous conſerverai juſqu'à la fin de mes jours. Adieu. „

FRÉDÉRIC

Seconde Lettre du Roi au général Fouquet

Breslau le 9 janvier 1759.

„ Je ne ſuis pas auſſi riche que vous le penſez, mon cher ami ; mais à force d'induſtrie & de reſſources, j'ai trouvé mes fonds pour la campagne prochaine, de manière que tout ſera exactement payé d'ici à la fin de fevrier ; j'ai partagé avec vous & une couple d'amis ce qui reſtait à ma diſpoſition ; ainſi vous devez plutôt me comparer au pauvre Irus qu'à l'opulent Créſus. Je vous remercie de votre réponſe aux réflexions militaires que je vous ai envoyées. Je penſe comme vous ; mais il ne faut pas ſonner le mot de tout ceci. Les Turcs remuent ; ils ne reſteront pas longtems les bras croiſés. Le Roi d'Eſpagne eſt mourant. Voilà de l'occupation pour les lâches conjurés qui travaillent à me nuire. Si les gens qui ne portent point de chapeau ſe tournent vers les barbares (les Ruſſes), toute cette horde

difparaîtra, & la Suède quittera par conféquent la partie ; s'ils fe tournent vers nos infolents voifins ; ils ne pourront pas s'oppofer vigoureufement à moi & aux circoncis en même tems ; & fi, par-deffus tout cela, le Roi d'Efpagne meurt, la guerre s'allumera auffitôt en Italie, & nos fous & étourdis compatriotes feront obligés de fe brouiller avec leurs infolents & fiers tirans. Tout cela empêche de former à préfent un plan d'opérations ; il faut que le tems nous révèle ce qui doit arriver, & que l'on voie les mefures que prendront nos ennemis ; alors on pourra fe déterminer fur ce qu'il fera convenable de faire. Adieu, mon cher ami ; je vous fouhaite fanté & profpérité dans cette nouvelle année. Je vous embraffe de tout mon cœur, en vous affurant de ma tendreffe & de mon eftime, qui ne finiront qu'avec ma vie. „

Troifième Lettre au même.

A Polkain ce 3 ... 1759.

„ Il me vient une idée dans la tête, que je vous communique telle qu'elle eft née dans mon cerveau, pour voir s'il y aura

moyen de l'exécuter : la voici. Vous voyez le nombre d'ennemis que j'ai ſur les bras, & les forces qu'ils raſſemblent. Ils diffèrent encore de m'attaquer, peut-être à cauſe que la ſaiſon n'eſt pas aſſez avancée. Cela me donne envie, s'il eſt poſſible, de déranger leurs projets, ſoit d'un côté ſoit d'un autre. Je ne puis rien opérer ici, à la vérité ; j'en peux chaſſer quelques-uns de leurs poſtes juſqu'à une certaine diſtance, mais non pas détruire des magaſins ; cela m'a donné l'idée d'agir en haute-Siléſie, de ruiner leurs magaſins de Troppau & de Hoff, ſi cela eſt poſſible. Je vous prie de m'en dire votre avis. Vous avez 15 bataillons, j'y pourrais encore joindre ſix ou ſept régiments de cavalerie ; mandez-moi ce que vous en penſez ; car je ne ſuis pas inſtruit du détail des Autrichiens de votre côté ; ſi cela pouvait ſe faire, nous gagnerions deux ou trois mois de repos de ce côté-là, ce qui ſerait un grand article, & nous vengerions certains efforts que j'ai encore ſur le cœur. Votre réponſe déterminera mon parti, & cela pourra ſe faire bien vîte. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe.

FRÉDÉRIC.

Quatrième Lettre au même.

A Buntzlau le 3 d'avril.

„ J'ai pris, mon cher ami, tous les arrangements que vous me propofez. Ramin fera vers les trois heures après midi à Warta, & le général Seidlitz, avec cinq régiments de cavalerie, aux environs de Frankenftein, d'où il vous écrira, & par où nous pourrons avoir des nouvelles de tout ce qui s'eft paffé. Je ne crois pas que l'ennemi tente quelque chofe du côté de Landshout, à moins que je ne m'affaibliffe trop. A dire vrai, la faifon eft bien peu avancée pour agir; mais fi je parviens maintenant à prévenir les deffeins de l'ennemi, ce fera autant de gagné. Il refte à voir comment nous nous tirerons enfuite d'affaire; les Français, les Autrichiens & les troupes de l'empire ont été chaffés de Franconie; le prince Ferdinand les pouffera vivement; cela nous donnera de la tranquillité pour notre droite; il refte à favoir comment la gauche s'en tirera. Il faudra être bien alerte & compaffer tous nos mouvements, pour ne point nous laiffer prévenir, & auffi pour ne point nous décou-

vrir mal-à-propos. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe. Quand cette chienne de vie finira-t-elle ? „

FRÉDÉRIC.

Cinquième Lettre.

Ce 6 d'avril.

„ Vous me faites une réponſe normande, mon cher ami : je vous demande s'il y aurait quelque choſe à faire chez vous, & vous me renvoyez à une expédition du côté de Trautenau, où certes il n'y a pas grand' choſe à faire. Eh bien, quand je les aurai chaſſés de là, qu'eſt-ce qui m'en reviendra ? où trouverai-je à vivre ? Ce pays eſt mangé, & juſqu'à préſent on n'y peut fourager encore ; comment vivre, comment faire paſſer de la paille, de l'avoine, du foin & tous les diables par les maudites montagnes ? Voilà l'inconvénient. Vous me ferez plaiſir de réſoudre cette difficulté. Adieu, mon cher, je vous embraſſe. „

FRÉDÉRIC.

Sixieme Lettre.

Ce 8 avril.

„ J'ai reçu, mon cher, votre réponſe. Je conviens que l'expédition eſt difficile & incertaine; mais d'un autre côté, je la trouve ſi néceſſaire, que je ne ſaurais la négliger. Il faut l'entreprendre pour ne pas ſe laiſſer mettre la corde au cou; je vous fournirai cinq bataillons & l'artillerie néceſſaire, ainſi que les pontons. Vous marquerez à Wendeſſen tout ce qu'il faut. Il faut prendre le régiment de Bornſtedt, de Moſel & de Brunſwic & toute la Kyrielle avec vous. J'ai cinq régiments de cavalerie tout prêts; mais que vous ne pouvez employer que pour paſſer l'Oppa, pour bloquer Troppau & Jægerndorf, & qu'il ne faut pas mener du côté de la Mora, où vous ne pourriez vous en ſervir. Treſckow pourra auſſi être de l'expédition, d'autant plus qu'elle ſert à couvrir ſa forteresse. Dès que j'aurai réponſe de Wendeſſen, je mettrai tout en branle; & dès que votre corps ſera aſſemblé, vous n'avez qu'à opérer d'abord: car je vous dirai de plus, que dès que cela ſera fini, je retirerai à moi les

régiments que je vous envoie, ainſi que le canon que je vous prête, pour faire ici la même choſe ſur Nachod. Vous avez vingt-cinq mille hommes vis-à-vis de vous; nous en avons ici à-peu-près autant; ſi nous chaſſons ces gens-là & leurs dragons, ſi nous nous emparons de leurs vivres, Daun ſera obligé de rechanger tout ſon plan. Voilà ce que nous voulons; & d'ailleurs de quelque côté qu'il ſe tourne alors, je ſerai en état de le ſuivre; ce que je ne ſaurais faire à préſent, à moins de vouloir abandonner la Siléſie. Adieu, mon cher ami, faites tous vos arrangements; prompte réponſe, & pour ce qui me regarde, je vous ſervirai de même avec la plus grande vigilance. Je vous embraſſe. „

FRÉDÉRIC.

Septième Lettre.

A Landshout ce 22 avril.

„ Il faut, mon cher, vous mettre au fait de notre ſituation actuelle. Mon frère Henri a chaſſé tout ce qu'il a trouvé d'ennemis devant lui; il a enlevé de gros magaſins

autrichiens, &c. Cela a tellement dérangé les projets du général béni du Pape (*), qu'il a détaché Harſch avec 16 bataillons vers Leutmeritz. Mon frère va marcher à préſent ſur les troupes des cercles vers Bamberg; & nous, quoique ma poſition m'empêche de faire grand' choſe, je crois que, tout bien compté, nous pourrions faire une excurſion, & chaſſer les Autrichiens de Nachod & de Braunau. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en penſez; & ſi vous êtes de mon avis, il faudra, mon cher, que vous me ſecondiez dans cette entrepriſe, à laquelle je ne puis employer que vous principalement. Prompte réponſe. Adieu, mon cher. „

FRÉDÉRIC.

Huitième Lettre.

A Landshout ce 25 avril.

„ J'ai reçu votre réponſe, mon cher ami. Depuis que je vous ai écrit, les choſes ont

(*) C'eſt le maréchal Daun que le Roi déſigne par *général béni du Pape*, *homme à togue papale*, *créature bénite*. A cauſe du chapeau & du glaive bénits que Clément XIII. lui avait envoyés.

changé, en ce que Beck, qui était à Bergitz & à Braunau, eſt marché en hâte vers Prague avec ſon corps; deſorte qu'il ne ſe trouve que peu de troupes dans ces environs. Cependant, ſi nous tournons Braunau, Politz & Nachod, nous obligerons Laudon à faire de grands mouvements, & peut-être le rejetterons en-arrière, après quoi nous ſommes les maîtres de nous en retourner. Si vous m'amenez trois bataillons, deux de Moſel & un encore, ce ſera autant qu'il en faudra; j'en ai quatre à Frankenſtein, quatre à Warta, Arnheim, à Glatz; voilà tout ce qu'il faut avec le Noble. Le régiment de dragons de Wirtemberg & cinq eſcadrons de Mœhring pourront vous joindre. A préſent il eſt impoſſible de paſſer par les chemins de Gerſdorff & de Tanhauſen, mais dans ſept ou huit jours, ils ſe remettront. Je ſuis d'opinion alors, que ſi vous envoyez deux bataillons contre Braunau, tandis que nous viendrons par St. Jean, cela ſera ſuffiſant pour chaſſer un millier de pandoures, & que vous marchiez droit ſur Nachod, ceux de Braunau tourneront alors le poſte de Bergitz, & pourront aller juſqu'à Politz;

cela nous procurera des prisonniers, & attirera l'attention de l'ennemi vers ces côtés-ci, tandis que mon frère battra les troupes de l'empire. On a pris & ruiné en Bohème des magasins de toute espèce, pour fournir pendant sept mois une armée de cinquante mille hommes. Treskow pourra vous remplacer pendant votre expédition, & cela fait, nous nous tiendrons tranquilles en attendant l'évènement. Adieu, mon cher, je vous embrasse. „

Frédèric.

„ Votre artillerie, mon cher, doit être de trente canons de 12 livres & deux obus; il y a encore dix obus à Glatz. Faites-en transporter quelques-uns à Neisse, pour les avoir à votre portée en cas de besoin. „

Neuvième Lettre.

„ Mon cher général, j'ai appris par votre rapport du 25, que le corps de de Ville est marché plus en-avant, vous avez très-bien fait en vous retirant à Neustadt. Selon toutes les apparences, il y aura quelque chose à faire de ce côté-là. Je regarde comme mon

devoir de tenter au moins la poſſibilité; & quoiqu'on ne puiſſe dire à quel degré de fortune la choſe réuſſira, il faut néanmoins la tenter. Je vous dirai donc quel eſt mon deſſein. Outre les quatre bataillons que vous avez avec vous, je vous joindrai avec ſix autres bataillons, en y ajoutant encore les deux bataillons de Neiſſe. Après nous tomberons ſur ces gens-là, pour chercher fortune; du moins nous les rechaſſerons dans les montagnes. Le 29 de ce mois tout cela pourra être arrivé à Neiſſe, & moi, je me rendrai auprès de vous le 30, &c. „

Dixième Lettre.

A Neiſſe à 7 heures du ſoir.

„ Je n'ai point reçu votre réponſe à ma lettre; je marche demain avec toute ma troupe; je ſerai à cinq heures & demie chez vous, mon cher. Qu'aucun régiment ne ſorte, ni ne faſſe ſemblant que j'y ſois. Je choiſirai mon camp pour le cacher à l'ennemi, & nous réglerons tout pour ce que nous aurons à faire le premier mai. Je ſuis d'avis de marcher ſur Leſſen avec tout le corps, pour tourner l'ennemi, & le prendre en flanc. &c. „

Onzième

Onzième Lettre.

Ce 3 juin 1759.

„ Selon mes nouvelles, mon cher ami, & tout ce que je puis combiner du plan de mes ennemis, il parait qu'ils en veulent découdre; ce que d'O m'écrit aujourd'hui, & ce qu'il vous aura sans doute communiqué, le confirme également. Si bien que j'attire Seidlitz, Platen & Sidow à moi. Pour vous, s'il arrive comme il est apparent que Daun me rende visite, que Beck & peut-être Laudon veuillent pénétrer par Friedland, je vous les abandonne. Il faut, en ce cas, que vous attiriez Ramin à vous, & que vous joignant avec Bulow, vous preniez ces gens en flanc, par derrière & de toutes les façons, pour les rejetter en Bohème. Cela fait, de Ville, Harsch & Jahnus ne montreront pas la crête, & s'enfuiront dans les monts sans coup férir. Je commence à me persuader que cela tournera ainsi. Les Russes sont en mouvement, & il n'est plus tems de temporiser. Pour Daun, il faut qu'il donne le branle à la machine; ainsi, pour prendre la Silésie, il faut risquer quelque chose, tout l'indique.

De Ville eſt obligé de détacher quatre régiments pour la Bohème, ſigne certain que c'eſt de ce côté-ci que l'on veut frapper le grand coup. A la bonne heure, j'en accepte l'augure. Dès que j'aurai des nouvelles, je vous les communiquerai, & vous marquerai en même tems ce que je crois qu'il faudrait faire en pareil cas. &c. „

Douzième Lettre.

A Reichhennerſdorf le 5 juin 1759.

„ J'ai bien reçu votre rapport du 4 de ce mois. Vous pouvez laiſſer le bataillon de le Noble à Warta. Mais il faut qu'il ſoit bien allerte pendant l'abſence des autres; en cas qu'il ſe trouve trop preſſé, c'eſt-à-dire, de trop près, il pourra toujours ſe jetter dans Glatz. Quant à vos bataillons, tâchez de faire filer imperceptiblement quelque choſe devant Reichenbach, ne fût-ce qu'une brigade d'infanterie, pour avoir d'abord un corps en état de ſe joindre à Bulow. Vous pourriez auſſi y envoyer du canon; ce ſerait autant de gagné. Je crois que l'ennemi commencera ſes opérations dans trois ou quatre jours.„

„Vous pourriez auſſi envoyer le bataillon-franc de Luderitz droit à Bulow, pour le joindre; il pourra en tirer un bon parti dans ces montagnes, & j'ai ordonné au lieutenant-général de Treskow de vous envoyer le bataillon de grenadiers de Rothen. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous aît en ſa ſainte & digne garde.

„ Il faut au moins que quatre bataillons, les houſards de Gerſdorff & de Luderitz joignent demain Bulow dans ſon poſte de Kœnigsberg, & que vous faſſiez filer encore des troupes vers Reichenbach; par exemple cinq bataillons & le régiment de Bareith, pour que le tout ſoit en état de joindre Bulow au plus vîte. Cachez leur marche à l'ennemi, & employez-y toute votre habileté. Voici ce qui arrivera à peu près; lorſque Daun ſe mettra en mouvement, un gros corps viendra ſur moi, & j'en fais mon affaire. Une autre colonne pénétrera par Friedland, pour pénétrer dans ce pays, & Beck marchera ſur Tanhauſen, pour amuſer le corps que j'y ai. Un corps pénétrera dans votre contrée, pour vous y attirer; de Ville paſſera la Neiſſe, pour vous arrêter de ce

côté. Mais que tout cela ne vous embarraffe point. Marchez à Bulow, & joints enfemble, il faut vous porter fur la colonne de l'ennemi, foit à Tanhaufen, Gottesberg, ou vers Vallenbourg. La carte de ces contrées fera faite ce foir, & je vous l'enverrai d'abord. Retirez le major Hauchwitz à vous; Ramin pourrait auffi prendre pofte à Silberberg, pour être plus à portée de Treskow. En un mot, il ne faut point ici prendre le change, mais nous attacher au projet principal de l'ennemi, & tâcher de le faire échouer; & alors de Ville & tous fes gens fuiront d'eux-mêmes. Mon pauvre & ancien ami le général de Kalkftein vient d'expirer. „

FRÉDÉRIC.

Treizième Lettre.

A Reichhennerfdorf ce 6 juin 1759.

„ J'ai reçu vos deux rapports du 6 de ce mois, & j'approuve le gros des mefures que vous avez prifes. Si l'ennemi fait un effort, il faut que vous raffembliez toutes vos troupes, & les treize bataillons que vous avez encore, & ce que Bulow a; parce que, fi

vous êtes enfemble, vous êtes fûrement en état de tomber fur une des colonnes des Autrichiens, & de les harceler. Mais fi vous n'êtes point enfemble, vous ne pourrez rien faire, & tout ce que vous entreprendrez fera faible. Les Ruffes ne pourront entrer dans la Siléfie que vers les 12, 13 ou 14 de ce mois. Daun veut agir en même tems, il n'a pas fait le moindre mouvement jufqu'à préfent, il n'y a pas même de patrouille qui ait paffé la frontière. Hier fa droite était encore à Zaromirz, & fa gauche à Schurtz. J'attends la nouvelle de fon premier mouvement, pour juger quel peut être fon véritable deffein, & pour vous avertir des mouvements pofitifs que vous devriez faire. Tant qu'il ne fe remuera point, je ne pourrai pas vous donner d'ordres précis. Mais il ne s'agit que d'avoir encore un peu de patience, & vous ferez bien de répandre la nouvelle, tantôt que je marche à vous avec un corps d'infanterie, & que nous paffons la Neiffe à Camenz ou à Patfchkow, ou là où il vous plaira, pour attaquer de Ville dans fon camp de Camnitz ; tantôt que vous allez vous pofter du côté de Glatz, afin de donner

des inquiétudes à ces gens de tous les côtés. Vous pourrez encore leur donner des attentions du côté de Silberberg, comme si on avait dessein de marcher sur Neu-Rode; tantôt de répandre des bruits que vous étiez obligé de marcher du côté de Breslau, pour vous opposer aux Russes qui fesaient des incursions; & cela afin de les amuser, & de leur donner le change de toutes les manières possibles. Nous sommes à la veille de l'évènement; c'est encore une affaire de cinq ou six jours, qui éclaircira du dessein de l'ennemi. Mais dès qu'il s'agira de faire quelque chose, pour l'amour de Dieu, ne détachez rien, & agissez avec toutes vos forces ensemble; j'entends avec vingt-un bataillons d'infanterie, le bataillon-franc de Luderitz, vingt-cinq escadrons de cuirassiers, de dragons & seize escadrons de housards. Vous savez à peu près quelles sont mes idées. Il serait impossible de vous dire tout ce qui peut arriver; mais dès que l'ennemi aura fait un mouvement qui m'éclaircira davantage de son dessein, je serai en état de vous donner des instructions plus précises. Si le gros de l'armée ennemie se poste contre moi,

vous ferez fort en état de réfifter à un détachement, pourvu que votre corps ait toujours pour neuf jours de pain avec foi. En cas de néceffité, il faut que la cavalerie fourage. Si l'ennemi ne fait qu'un mafque de ce côté-ci, & que je m'apperçoive que fa plus grande force fe pofte du côté de Friedland, je m'y porterai auffitôt, non pour lui difputer le paffage, mais pour le couper de la Bohème. Cela l'obligera, ou bien de venir m'attaquer dans un pofte défavantageux pour lui, ou bien de gagner la plaine, pour fe joindre le plutôt qu'il pourra au corps de de Ville, afin d'avoir du pain. Dans le premier cas, fi vous le cotoyez à une certaine diftance, vous ferez toujours en état de le prendre en flanc ou par derrière, pendant que nous en ferons aux mains; & dans le fecond cas, il faut que vous le harceliez, pour qu'au débouché des montagnes du côté de Reichenbach, nous puiffions engager une affaire d'arrière-garde avantageufe. Vous pouvez encore faire gâter le chemin de Silberberg à Neurode, en y fefant jetter des épines, & en le rendant impraticable pour les voitures, afin que, s'il

voulait faire paſſer une colonne de ce côté-là, il lui devint abſolument impoſſible d'y traîner de l'artillerie, ſans laquelle vous ſavez bien qu'il ne marche point. &c. „

Quatorzième Lettre.

A Reichenhennerſdorf ce 9 juin 1759.

„ Vous aurez appris que les quatorze bataillons de de Ville ont marché de Senffrenberg à Jaromirs ; vous ſaurez de même que cinq bataillons de pandoures ſont partis du corps de Beck pour la grande armée. Tout ceci, mon ami, nous éclaire dans le projet que peut avoir formé l'homme à togue papale. Je vois que ſes forces vont toutes du côté de Trautenau, & que par conſéquent il viendra m'attaquer ici dans mon fort. Voilà le raiſonnement que je fais, au cas que cela ſe confirme. C'eſt 1°. que vous faſſiez tous vos arrangements pour vous joindre auſſi vîte que poſſible avec Bulow au premier ſignal. Je conclus donc à ce que, ſi toutes les forces de l'ennemi ſe portent ici, vous marchiez avec tout votre corps de Friedland à Griſſau, & que vous épauliez ma gauche;

quitte, après avoir bien battu l'ennemi, de chaſſer de Siléſie le reſte de gens qui nous incommodent. Le premier ſignal ſera : marchez à Tanhauſen ; le ſecond : détachez d'abord les neuf bataillons qui y ſont pour Griſſau, & ſuivez-les dès que vous pourrez. Mais s'il arrivait qu'une colonne de l'ennemi voulût pénétrer par Friedland, je m'en tiens toujours aux idées que je vous ai déjà expliquées dans ma précédente. Je vous envoie, par précaution, les itinéraires ſur deux colonnes, pour que vous puiſſiez vous en ſervir au beſoin, ſuppoſé que Daun vienne ici avec toutes ſes forces, & que vous veniez me joindre. En ce cas, vous pouvez prendre votre camp ſur la hauteur de l'Anna, derrière Griſſau, l'abbaye devant vous, face vers Schœnberg, le village de Neüne au pied de votre gauche, Zider au pied de votre droite. &c. „

Quinzième Lettre.

A Reichhennerſdorf ce 29 juin 1759.

„ L'ennemi a marché hier. La grande armée eſt allée à Jung-Buntzlau, Laudon eſt campé à Prauſnitz, Beck doit être à un

endroit qu'on nomme Horzïtz, le général Harſch eſt marché à Jaromirs, leur boulangerie eſt allée à Teuſchbrod. Je vous avoue que j'ai de la peine à m'imaginer ce que tout cela ſignifie. En attendant vous pouvez envoyer un couple de cent dragons & autant de dragons à Glatz, pour éclaircir davantage tout ceci. Je pouſſerai demain une avant-garde auprès de Trautenau, pour être informé de ce qui ſe paſſe, & pour tâcher de tenir ces gens-ci en échec, autant que cela durera. Dohna a marché contre les Ruſſes; ceux-ci, forts de quelques trente mille hommes, ſe ſont partagés en trois corps. Dohna marche ſur celui du milieu à Nackal, & comme ſon opération me paraît infaillible, je vous annonce d'avance les bonnes nouvelles qui doivent arriver. Je viens de prendre Schatzlar, où nous avons fait priſonniers un capitaine de cavalerie, trois houſards, quelques officiers & environ cent pandoures. &c. „

Seizième Lettre.

Ce 2 juillet 1759.

„ Il ne faut pas s'impatienter fitôt, mon chèr. Le projet de Daun a été combiné avec les manœuvres que les Ruffes doivent faire. Or je compte qu'hier Dohna aura renverfé un de ces corps. Je n'en puis être inftruit que le 3 ou le 4. Ceci dérange tout le grand plan de Daun; il marche fur Reichenberg. Jahnus eft à Praufnitz, Harfch à Jaromirz, Beck à Skalitz. J'ai envoyé Seidlitz à Lahn; les ennemis prendront le chemin de Mark-Liffa. J'ai deux points principaux à obferver; l'un eft de couvrir Landshout, l'autre eft d'empêcher qu'on me coupe de Glatz. Voilà ce qui m'occupe à préfent. Cela eft très-difficile; mais ni plus ni moins, il faut tâcher d'en venir à bout. Les canons de de Ville ne font que de l'artillerie de campagne. Adieu, mon cher, je vous embraffe. „

FRÉDÉRIC.

Dix-feptième Lettre.

Ce 11 juillet.

„ Vous voulez, mon cher, attirer l'ennemi dans le piège, mais vous vous y

trompercz ; il ne vous attaquera pas, & veut vous bloquer. Il faut faire le méchant, & à la première occafion tomber fur le corps d'une troupe mal poftée, & lui bien frotter les oreilles. On m'affure aujourd'hui, que Daun fe retranche auprès de Marck-Liffa. Je ne fais pourquoi; car certes, je n'ai aucune intention de l'attaquer là-bas. Si l'ennemi veut pénétrer avec toutes fes forces par Friedland, marchez-lui à dos; vous avez le chemin de Conradswald libre, & vous avez les hauteurs de Friedland dans les bois jufqu'à Cider..... Les Ruffes crient comme des enfants; les pauvres petits n'ont que quarante mille hommes, & Dohna, à ce qu'ils affurent, les empêche de fe remuer. On dit que Daun veut envoyer par la Luface un détachement à leur fecours, mais on oublie que mon frère eft très-à portée d'échiner ce détachement avant qu'il arrive. Adieu, mon cher, je vous embraffe. „

Frédéric.

Dix-huitième Lettre.

A Linderove, près de Sorau, ce 20 sept. 1759.

„ Mon ami, mon frère a laissé passer douze mille Autrichiens, qui ont joint les Russes à Christianstadt. Ils veulent faire le siège de Glogau. Je marche à tire d'ailes pour les en empécher; mais je suis faible, je n'ai que 24 mille hommes, gens deux fois battus, vous m'entendez. Je ne sais ni où vous êtes, ni dans quelles circonstances vous vous trouvez. Mais si vous le pouvez, envoyez-moi du secours. La troupe pourra marcher sur Primedast. Je ne souffrirai point qu'on assiège Glogau, je me battrai plutôt, arrive qui pourra. Voilà la façon de penser des anciens chevaliers & la mienne. Je serai demain au-delà de Sagan, après-demain près de Glogau. Prompte réponse, mon ami, & que le secours fasse de grands pas. Adieu, je vous embrasse. „

FRÉDÉRIC.

Dix-neuvième Lettre.

A Bonaco ce 25 sept. 1759.

„ Je crois, mon cher, que les trois bataillons que vous m'avez envoyés sous le

commandement du général Meyer, ainſi que les ſix bataillons & cent houſards que mon frère a détachés, joindront l'armée demain matin. Au reſte, je puis vous mander que l'ennemi a marché hier entre Freyſtadt & Neu-Salze. Il eſt arrivé avec une groſſe cohue de Coſaques à Beuthen; & les Autrichiens avec leurs dix régiments de cavalerie ſe ſont portés vis-à-vis de nous, tout près d'un défilé. Moi, j'ai pris poſte près de Bonau, & j'ai paſſé toute la nuit ſous les armes. A la pointe du jour j'ai reconnu l'ennemi, & j'ai vu les généraux ennemis aller de même à la découverte, après quoi, ils ſe ſont retirés au petit pas. Une heure après, l'ennemi a tendu ſes tentes, deſorte que pour aujourd'hui on aura beau attendre une attaque. S'il apprend que j'aurai demain des ſecours, il y a bien à ſuppoſer qu'enſuite il ſe paſſera encore moins d'affaires remarquables. „

FRÉDÉRIC.

„ P. S. Avec trente-un mille hommes, votre ſerviteur battu & maltraité a empêché une armée de cinquante mille hommes de

l'attaquer, & l'a obligée de fe replier fur Neufalze. Nous avons ici un bon pofte, mais une feule ligue pour le garnir. Les fecours arriveront demain. „

Vingtième Lettre.

Au camp de Bonau ce 26 fept. 1759.

„ La journée d'hier a été critique, mon ami. L'ennemi avait levé le 23 fon camp de Freyftadt, & s'était avancé vers Neuftadel; je me mis en marche auffitôt, pour me pofter de façon à lui interdire les paffages de Neuftadel & de Beuthen. Toute l'armée, s'entend 24 mille hommes, a été poftée le même foir à fept heures. Effectivement l'ennemi s'était porté avec toutes fes forces vers le défilé de Kœhl & de Keltfch. Les Cofaques & houfards au nombre de trois mille avaient marché à Beuthen, & le 25 au matin toutes ces troupes étaient en mouvement. Les généraux vinrent nous reconnaître, & apparemment que notre pofition leur parut trop avantageufe, ou qu'ils n'avaient pas envie de fe caffer la tête, puifque nous les vîmes fe retirer doucement, & ils campèrent la

gauche à Albſchau & la droite tirant vers Kœhl : hier au ſoir on m'avertit qu'un gros de leurs troupes paſſait l'Oder; mais juſqu'à préſent on voit encore leurs feux. Aujourd'hui le reſte de l'armée arrivera ici, & j'attends des nouvelles de l'ennemi pour me déterminer ſur les moyens les plus efficaces & les moins haſardeux, afin d'obliger ces infames incendiaires à quitter le pays. Je ſoupçonne que leur deſſein eſt d'éviter la bataille, ce qui doit s'éclaircir dans peu. Dans ce cas, il faudra faire une guerre de parti, & cela des deux côtés de l'Oder, & bien fortifier notre camp, pour faire des détachements impunément & ſans riſque. voilà, mon cher ami, où nous en ſommes. A préſent que j'ai quelques bonnes troupes, je ne crains rien du tout. J'avais détaché pour la Saxe tout ce qu'il y avait de mieux dans mes troupes. La campagne allait finir à Guben, & les Ruſſes voulaient partir. Ne voilà-t-il pas ce malheureux détachement de dix régiments de l'armée de Daun qui arrive ? Ajoutez-y quelques trahiſons, & ces miſérables ſe déterminent au ſiège de Glogau. Je crois que le projet en a manqué.

Il

Il n'eſt donc queſtion, à préſent, que de ſauver le plat pays de la ruine dont il eſt menacé. Hier ces canailles ont brûlé deux villages à nos yeux, ſans qu'on pût l'empêcher. Enfin je ne négligerai rien, & vous pouvez compter que tout ce qui dépendra de moi ſera mis en uſage, pour finir & dépêcher ceci le plutôt poſſible. Mais cela n'eſt pas auſſi facile qu'on le croirait. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe de tout mon cœur. „

FRÉDÉRIC.

Vingt-&-unième Lettre.

28 ſeptembre.

„ Les barbares ſont encore vis-à-vis de moi; je leur prépare un bon tour. S'il réuſſit, ils dénicheront bien vîte. Je vous avoue que j'ai grande impatience d'en être délivré, pas pour moi, mais pour le pays qu'ils ruinent & qu'ils brûlent. Je vous manderai tout ce qui ſe paſſe ici.

„ Mandez-moi, mon cher, & de vos nouvelles & de ce qui ſe paſſe du côté de Gœrlitz. Adieu. je vous embraſſe. „

FRÉDERIC.

Vingt-deuxième Lettre.

A Zerbau 3 octobre 1759.

„ J'ai reçu votre rapport du 2 de ce mois, & je vais vous expliquer tout le dessein de l'ennemi. Laudon couvre la marche des Russes. Dès que ceux-ci feront passés, il cotoyera les frontières de la Silésie jusqu'à Oppeln & Ratibor, pour mettre le siège devant Neisse, & en même tems un corps marchera dans la province de Glatz, qui s'approchera du côté de Weidenau ou de celui d'Iægerndorf. Pour déranger ce dessein, j'enverrai d'abord un corps de cavalerie jusqu'à Cosel, pour chasser les pandoures qui s'y trouvent. Ce corps sera suivi des trois bataillons que vous m'avez envoyés & des six bataillons de mon frère. Je pense aussi remplacer quelques bataillons que vous avez avec vous, & le corps auprès de Hirschberg, par un corps du reste de mon armée. Ce qui reste des troupes dans les environs de Landshout sera sous le commandement du général-major de Goltze. De plus, je vous donnerai le commandement du corps dans la Silésie supérieure; & moi, je marcherai avec treize

mille hommes, à peu près, en Saxe. S'il y avait des troupes du général Harſch qui s'approchaſſent dans la ſuite de Neiſſe, Goltze pourra détacher de plus en plus vers Schweidnitz. Mais pour vous, il faut que vous attendiez que je vous écrive des lettres plus préciſes. Ce ne ſont là que mes idées préliminaires. Mon frère m'a écrit lui-même du 26 du mois dernier, que le général Wehla a été fait priſonnier, & que ſon corps entier a été diſſipé près de Hoyerswerda. Laudon s'eſt poſté ici dans la contrée de Ratlon, derrière des bois & un triple défilé. Les Ruſſes défilent vers la Pologne. Six mille hommes avec une partie de leur bagage y ſont déjà entrés, & aujourd'hui marche un autre corps de leur armée. Mais je ne ſaurais déterminer encore combien de chemin ils feront. Ceux que je vous enverrai en Siléſie arriveront en trois jours près de Breslau; en ſix, ils ſeront à Neiſſe, & en ſept, dans les environs d'Oppeln, pour détruire le pont, afin que l'ennemi ne puiſſe paſſer. Dans huit jours, ils attaqueront & chaſſeront le corps près de Coſel, dont la garniſon n'eſt pas aſſez forte pour faire cette

befogne. Ce qui fera détaché d'ici à Hirfchberg, y doit arriver en trois jours, pour relever les bataillons.

„ Au refte, envoyez-moi au plutôt une lifte des régiments & bataillons que vous avez à vos ordres. Je fuis votre affectionné Roi. „

FRÈDÉRIC.

„ Voilà, mon cher ami, le petit raifonnement que je fais dans les circonftances préfentes. L'ennemi eft ma bouffole, il faut que je me règle fur fes mouvements. Je crois qu'il prendra demain, où au plus tard après demain, le chemin de la Pologne. Alors je vous écrirai pofitivement ce que je ferai. Mais quoique les chofes diffèrent, préparez-vous au commandement de la haute-Siléfie; vous êtes le plus digne à qui je puiffe le deftiner. Je détacherai d'ici en droiture à peu près neuf bataillons complets, dix efcadrons de houfards, dix de cavalerie; enfuite je releverai tout le pofte de Hirfchberg avec mes troupes, & Goltze marchant à Landshout, vous procurera un détachement de la même force, qui marchera à Neiffe, dont

vous pourrez tirer le régiment de Ramin, dès que vous marcherez en-avant; desorte que vous aurez dix-huit ou dix-neuf bataillons avec vingt escadrons des miens, sans ce que je pourrai laisser de cavalerie à Hirschberg & à Landshout; car je voudrais volontiers que Werner pût être de l'expédition de la haute-Siléſie, & pour le remplacer, je pourrais laisser Ruesch & Malakowsky à Landshout. Ensuite je marcherai en Saxe avec treize mille hommes à peu près. J'en ai ici trente-neuf mille, desorte que j'en laisserai vingt-six mille en Siléſie. Adieu, mon cher ami. Je vous embrasse. „

FRÉDÉRIC.

Vingt-troisième Lettre.

Ce 6 octobre.

„ L'ennemi marchera, je crois, aujourd'hui; ce qui éclaircira nos doutes, selon toutes les apparences. Les Russes s'écarteront de la route de Thorn, & les Autrichiens marcheront par Rawiz le long de la frontière. En ce cas, voici ma disposition. Le général Platen marchera à l'instant avec

le régiment de Putkammer, dix eſcadrons de cuiraſſiers & le bataillon de Bodenbrug. Il ſera dans trois jours de marche près de Breslau, le quatrième repos, le ſixième à Lœwen, le ſeptième un détachement à Oppeln pour rompre le pont, le huitième rompre le pont de Krappitz & chaſſer les pandoures de Coſel. Huit bataillons avec douze pièces de douze livres de bale, & les généraux Queis & Gablenz, partiront le même jour, trois marches à Langen-Oels, un jour de repos, le ſixième jour à Neiſſe; le même jour le général Thiele part avec cinq bataillons d'infanterie, le général Meyer avec un régiment de dragons, le général Malakowsky avec les régiments de Rueſch & de Malakowsky, qui tous deux font 600 hommes. Le quatrième jour, ce corps ſera à Landshout pour vous relever. Vous pouvez donc prendre cinq eſcadrons de Bareith, le régiment de Werner à un eſcadron près, & les ſept bataillons, & vous rendre en trois jours à Neiſſe. Il ne faut point de détachement à Warta; ſi vous voulez abſolument y mettre quelque choſe, que ce ſoit un bataillon-franc. Vous pouvez donc être avec vos ſept

bataillons dans trois jours à Neiſſe. Vous paſſerez la rivière, & chaſſerez le corps qui eſt à Neuſtadt. Si Harſch détache pour la haute-Siléſie, il faut que Goltze détache à proportion pour Neiſſe. Les cinq bataillons que j'envoie, pourront en tout cas tenir le poſte de Landshout, pourvu qu'il n'y ait que Jahnus qui reſte à Schatzlar. Dès que Platen aura expédié les gens de Coſel, vous pourrez vous rejoindre à Leobſchiz & Neuſtadt, ou quelque part par là. Laudon repaſſera par la haute-Siléſie, & c'eſt pour lui prèter la main, que Harſch détachera du monde à Lubow, & ſi ces gens ne trouvaient perſonne vis-à-vis d'eux, ils feraient aſſez forts pour entreprendre ou le ſiège de Coſel ou celui de Neiſſe. Je dois ajoûter que s'il ne reſte que Jahnus près de Schatzlar, vous pouvez vous ſervir de tout le régiment de Bareith. Votre grand objet eſt de prévenir Laudon, ce qui eſt immanquable, de détruire les magaſins, ſi l'ennemi en fait à Troppau ou à Jægerndorf, & de harceler Laudon tant que vous pourrez. Le corps de Laudon monte à dix-huit mille hommes, conſiſtant en dix régiments de cavalerie,

dont trois ſont très - faibles , vingt - ſept bataillons, dont cinq ſont mille hommes, les autres régiments à peu près mille hommes auſſi, douze cents houſards & deux mille Croates. Voilà ſur quoi vous pouvez compter. Ce matin, les Ruſſes & Laudon ſe trouvaient encore entre Schlichtingsheim & Strauwaſſer. Dès que je ſaurai qu'ils marchent & qu'ils ſe ſéparent, je ferai partir mes trois colonnes, & vous en avertirai, pour que le ſeptième jour vous puiſſiez être près de Neiſſe. Quant à moi, dès que je verrai que tout eſt parti d'ici, je prendrai le chemin de Buntzlau & de Gœrlitz, pour finir la campagne près de Dreſde. Voilà tout ce que mes facultés me permettent de faire en attendant. Si Harſch fait quelque détachement, envoyez toujours à bon compte à Neiſſe, en même proportion; car il eſt tems de penſer à la haute-Siléſie. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe de tout mon cœur. „

FRÉDÉRIC.

Vingt - quatrième Lettre.

A Sophienthal ce 9 octobre 1759.

„ Vous ne concevez pas, mon cher, la combinaifon de ces affaires-ci. Laudon ne peut paffer l'Oder qu'à Ratibor ou à Oppeln. On dit que les Croates affemblent des magafins de ce côté-là. Il faut les détruire, ces magafins, ou les enlever à l'ennemi, & faire ruiner le pont d'Oppeln & de Ratibor avant l'arrivée de Laudon. Il faut de plus chaffer une troupe de gueux, qui fe donnent les airs de bloquer Cofel. J'ai envoyé cinq efcadrons de houfards à Breslau. Je leur ordonnerai d'aller à Lœwen. Envoyez-y Werner inceffamment avec cinq efcadrons de fon régiment.

„ Inftruifez-le des projets de l'ennemi & des miens fur la haute-Siléfie. Peut-être qu'avec ces dix efcadrons, il pourra remplir ces trois objets, favoir: prendre les magafins, rompre les ponts & chaffer l'ennemi des environs de Cofel. Quant à moi, je ne veux ni féparer mon armée ni faire des détachements, tant que les Ruffes & les

Autrichiens ſont enſemble. Ils campent entre Mechen & Grand-Oſten, ayant la Bartſch devant eux. J'attends le moment de leur ſéparation. En peu de jours les Ruſſes ſeront obligés d'aller à Poſnanie, & Laudon de gagner la haute-Siléſie. C'eſt alors que je détacherai de l'infanterie pour Breslau ; je les préviendrai toujours. Mon détachement pour Landshout pourra y arriver en trois jours ; ſi avec ce corps vous marchez droit à Neiſſe, & que vous vous joigniez à Neuſtadt avec les régiments que je deſtine pour la haute-Siléſie, vous ſerez toujours en état de harceler Laudon au paſſage de l'Oder, ou de donner ſur ſon arrière-garde ; & ſi Harſch détache en conſéquence, vous vous fortifiez auſſi à meſure que l'ennemi ſe fortifie. Sachez qu'avec environ deux mille cinq cents houſards & trois mille cinq cents hommes de cavalerie, j'ai fait tête pendant toute la campagne à dix ou douze mille hommes de troupes légères, à dix régiments de cavalerie autrichienne & à toute la cavalerie des Ruſſes. Ainſi, avec vingt eſcadrons de cavalerie & deux bons régiments de houſards, vous pouvez également faire tête

à la cavalerie de Laudon, dont trois régiments ſont totalement ruines, & les autres ont furieuſement ſouffert. Il ne s'agit enſuite que de prendre des terrains où la cavalerie n'ait pas beau jeu pour agir. Laudon n'a que huit mille hommes d'infanterie. Ses troupes ſe fondent tous les jours. Elles ſont cinq à ſix jours ſans pain, & ſeront obligées de faire une terrible marche, qui leur coûtera pour le moins trois mille hommes de déſertion. Ajoutez à cela que ces troupes ont pris la diſſenterie, & par conſéquent que la faibleſſe & la mauvaiſe nourriture obligeront Laudon de les ramener le plus vite qu'il pourra en Moravie. Ainſi, loin de vous préſenter de grandes difficultés, figurez-vous une nouvelle carrière de gloire qui s'ouvre pour vous. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde. „

FRÉDÉRIC.

Nous n'avons rapporté ici que vingt-quatre lettres du Roi de Pruſſe au général Fouquet ; on en a imprimé 62 dans le

Recueil de lettres de S. M. le Roi de Pruſſe, pour ſervir à l'hiſtoire de la guerre dernière. Celles-ci nous ont paru les plus intéreſſantes & les plus propres à donner une idée du caractère & de la conduite de Frédéric.

Fin du Tome ſecond.

TABLES
DES MATIÈRES CONTENUES
DANS CE VOLUME.

A.

B.

F.

